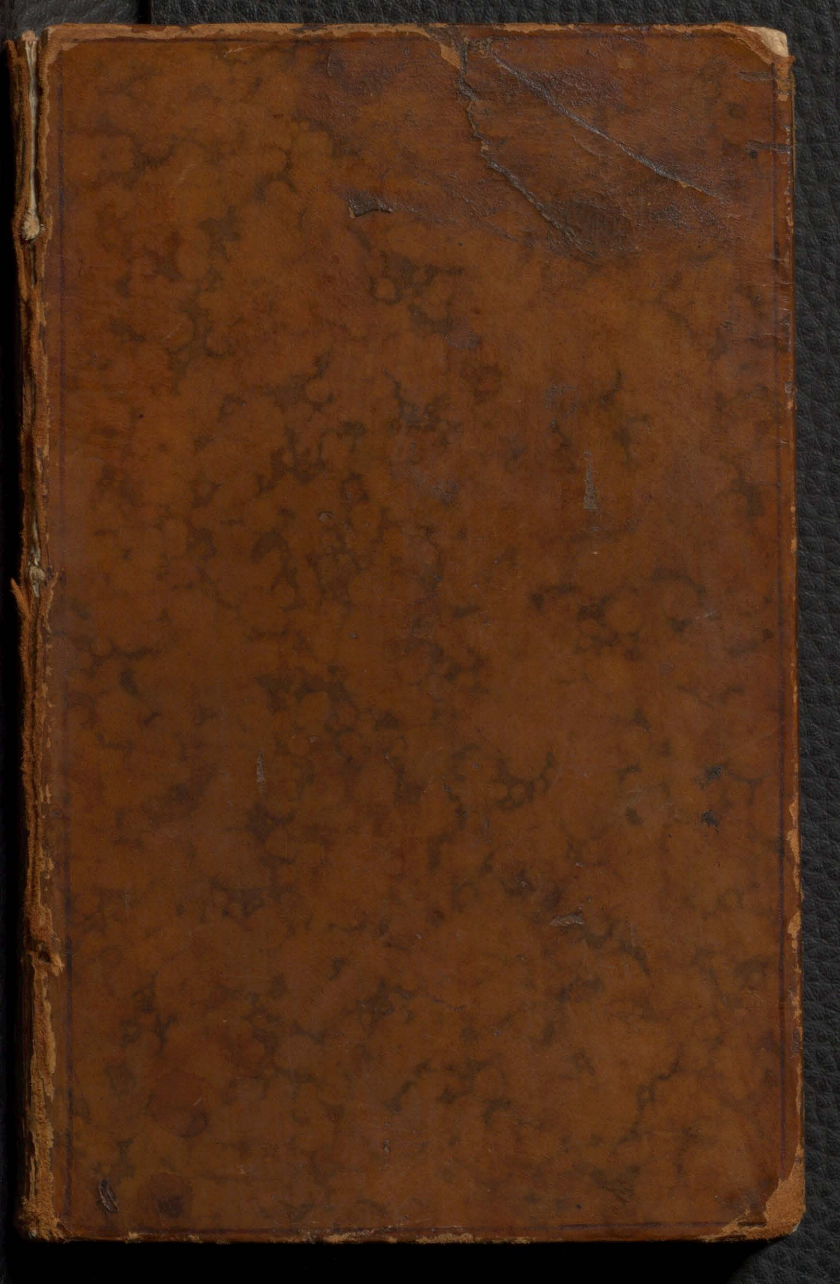






513. Le Beau v. I

X

233

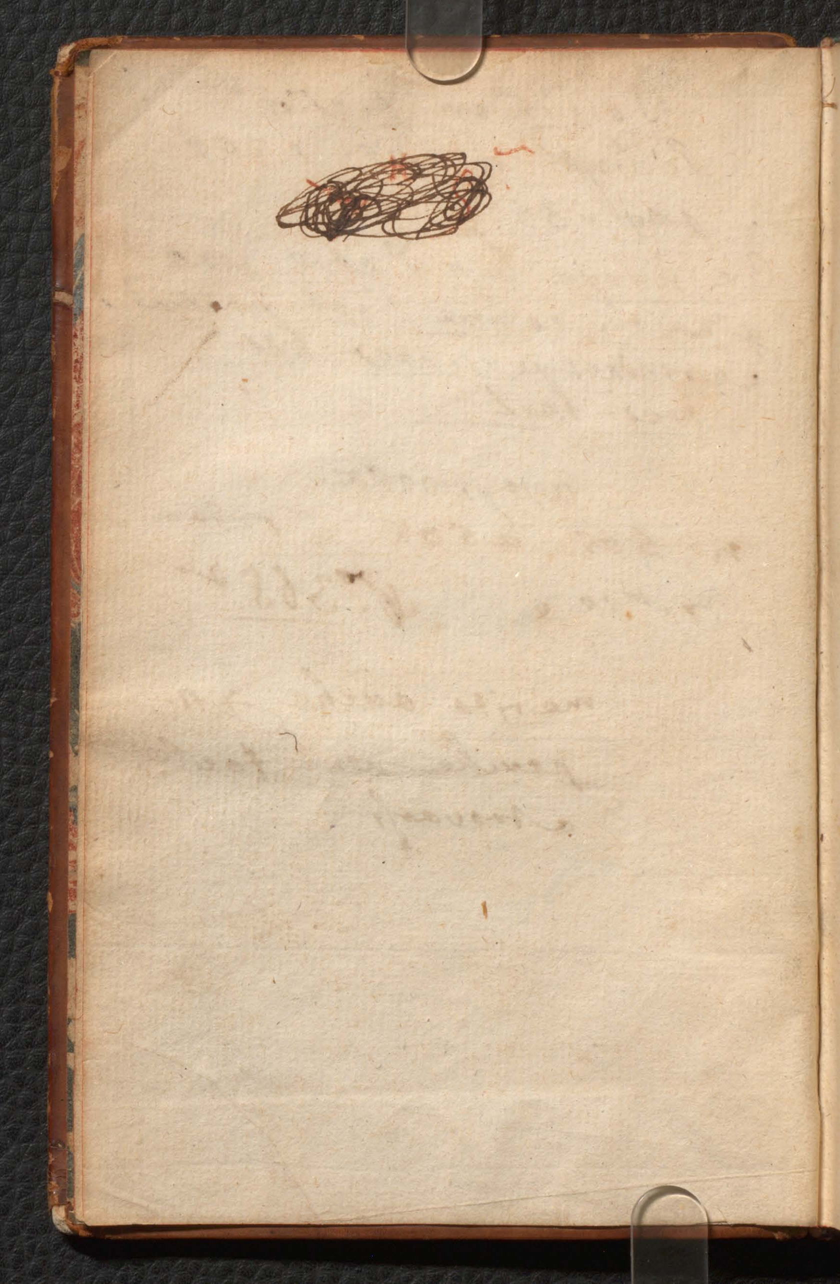
2 vols

Boucher Diction.re
Bibliogr.e n. edit. 1804.
pag. 35.
Ce voyage loin d'etre imaginaire, comme l'ont pretendu certaines personnes, est tres-reel

[illegible]

n. 505 . a 505 = 1=50
n.o 10 [illegible] : f. 365.0

merita anche p. perche non è facile a trovarsi



AVANTURES
DU
S^R. C. LE BEAU,
AVOCAT EN PARLEMENT,
OU
VOYAGE
CURIEUX ET NOUVEAU,

Parmi les Sauvages de l'Amérique Septentrionale.

DANS LE QUEL

On trouvera une Defcription du *Canada*, avec une Relation très particulière des anciennes Coutumes, Mœurs & Façons de vivre des Barbares qui l'habitent & de la manière dont ils fe comportent aujourd'hui.

Ouvrage enrichi d'une Carte & des figures neceffaires.

PREMIERE PARTIE.

Legrand 1760



A AMSTERDAM,
Chez HERMAN UYTWERF
MDCCXXXVIII.



A SON

ALTESSE SERENISSIME

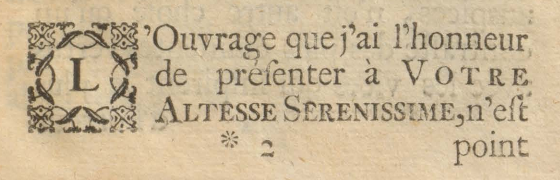
MONSEIGNEUR

E. J. G. DE BIRON

DUC

DE COURLANDE, DE SEMIGALLE: COMTE DU ST. EMPIRE: CHEVALIER DE L'ORDRE DE ST. ANDRÉ &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,



L'Ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à VOTRE ALTESSE SERENISSIME, n'est

point de ces Productions du genie, où l'art brille le plus ſouvent au dépens de la vérité. C'eſt une Relation exacte d'un Voyageur, qui ne recite que ce qu'il a vu, & qui a moins recherché les ornemens du Diſcours que l'exactitude des Faits: C'eſt un Détail vrai & naïf des Mœurs des Peuples du *Canada*: C'eſt une Peinture ſenſible & animée du Caractère de quelques Barbares, qui ſans connoître d'autres Loix que celles de la Nature, ne laiſſent pas de mériter quelquefois l'admiration des Peuples les plus policés. En un mot, MONSEIGNEUR, la Relation que j'ai l'honneur de préſenter à VOTRE ALTESSE SERENISSIME, & que le Public va recevoir ſous ſes auſpices, n'eſt autre choſe qu'un contraſte des plus éminentes vertus avec les vices qui inſpirent le plus d'horreur

d'horreur. L'amour de la Patrie, celle de la gloire, une grandeur d'ame héroïque à l'épreuve de tous les perils, & au dessus de tous les malheurs; toutes ces qualités dont VOTRE ALTESSE SERENISSIME trouvera le principe en Elle-même, n'échaperont certainement ni à sa pénétration, ni à ses éloges. Mais ce qui Vous étonnera sans doute, MONSEIGNEUR, ce sera de voir ensuite ces mêmes Hommes s'abandonner à toutes sortes de dissolutions & d'injustices, & agir, dans certaines occasions, de manière à faire croire, qu'ils sont au dessous des Animaux, qui habitent leurs mêmes Forêts. Quel sujet de refléxions, lorsqu'on considère tant de grandes qualités perduës, tant de vertus enfouiës par le défaut d'éducation! C'est alors qu'on ne peut s'empêcher

de reconnoître tout l'avantage d'ê-
tre né dans un Pays, où de Sages
Législateurs ont trouvé le ſecret de
nous rendre heureux. L'*Europe*
elle-même, où les Sciences & les Arts
brillent avec le plus d'éclat, a eu
ſon tems de tenébres; tout n'y étoit
que ruſticité & ignorance dans
ſes premières Colonies. Que n'a-
t-on pas dit, MONSEIGNEUR,
des Peuples qui vivent dans le mê-
me Climat, que VOTRE ALTES-
SE SERENISSIME? Quelle diffe-
rence de l'idée que nous en avons
aujourd'hui à celle que nos Ancêtres
nous ont laiſſé! Qui eut jamais cru
que les *Moſcovites*, euſſent changé
ſi ſubitement à leur avantage. Le
Puiſſant Monarque PIERRE LE
GRAND, de glorieuſe Memoire,
les a tiré de leurs premières tené-
bres. Ils ne falloit pas moins,
MONSEIGNEUR, qu'une Impé-
ratri-

ratrice, telle que l'Auguste Princesse qui regne aujourd'hui, pour leur apprendre ce qu'ils valent. Quelle gloire pour SA MAJESTE IMP. d'avoir achevé & rendu parfait l'Ouvrage de ce Prédecesseur! Toute l'*Europe* attentive à ses Vertus héroiques, est moins surprise de sa Puissance presque sans bornes, que des grandes qualités de son Ame, de sa Générosité, de sa Clémence & de son Equité.

Ce n'est point ici le lieu, MONSEIGNEUR, de dépeindre les Vertus sans nombre de la plus grande Impératrice qui ait jamais regné. Cet ouvrage est reservé à un Pinceau plus habile que le mien. C'est parce que j'en connois toute la foiblesse, que je n'ose aussi entreprendre de peindre les Eminentes qualités, qui distinguent VOTRE ALTESSE SERENISSIME des plus grands

grands Princes de la Terre. En effet, que pourrois-je dire que la Renommée n'ait déja publié par tout le Monde ? Quels autres que des Sauvages, qui ne connoissent que les Deserts qu'ils habitent, peuvent ignorer le Mérite de VOTRE ALTESSE SERENISSIME ? Cette Puissante & Benigne Protection que vous accordez à tous les Honnêtes-Gens, qui vous la demande : Cette Générosité glorieuse, qui Vous fait faire le bien pour l'amour du bien-même : Cette Equité qui accompagne toutes vos actions : Ce Cœur droit ; Ces Sentimens si rares dans le Siécle où nous sommes, &, si je l'ose dire, plus rares encore chez les Grands ; tout cela sont des choses, MONSEIGNEUR, que la Renommée a pris soin de publier & qui font que tout l'Univers ne cessera de vous admirer.

Que votre Diſcernement eſt admirable, ô heureux Peuple de *Courlande*! Que votre ſort me paroît digne d'envie! Vos Vœux ſont comblés! Le Ciel, par votre choix, vient de placer ſur le Trône auquel vous êtes ſoumis, un Prince en qui éclatent toutes les Vertus propres à gouverner!

Puiſſe le TRES-HAUT, MONSEIGNEUR, continuër à repandre ſes plus précieuſes Benédictions ſur VOTRE ALTESSE SERENISSIME. Puiſſe-t-il vous accorder un long Regne, qui ne ſoit pas moins remarquable par votre Proſpérité, que par celle de votre Illuſtre Famille, & d'où s'écoule enfin une Felicité, qui rende à jamais vos Peuples floriſſans. Pour moi, mon bonheur ſera parfait, mes vœux ſeront comblés, ſi vous agréez, MONSEI-

GNEUR, avec quelque bonté, la liberté que je prends de vous dédier cet ouvrage & si vous daignez pareillement permettre que je me dise, avec le plus profond & le plus inviolable Respect,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

MONSEIGNEUR,

Le très humble, très obéissant & très devoué Serviteur,

C. Le Beau.

PREFACE

SI les Premiers Voyageurs, qui ont fait quelques nouvelles Découvertes parmi les Sauvages de l'Amerique Septentrionale, ne ſe fuſſent pas tant preſſés, à nous en donner des Relations; ſans doute que les ayant mieux connus avec le tems, ils nous en auroient parlé bien differemment qu'ils n'ont fait. Quelques-uns même ne ſe ſont pas contentés de nous en debiter ce qu'ils en ont vu, & les fauſſes conjectures qu'ils en ont tirées; ils ſe ſont encore aviſés de nous en raconter des Fables, ſous des apparences de vérité. Quelle eſtime, par exemple, une Perſonne peut-elle avoir du Baron de la Hontan, lorsqu'elle vient à parcourir le recit de ſes Voyages? De quel œil peut-on voir parler des Sauvages, qui n'ont exiſté que dans ſon imagination? Si le Baron de la Hontan, qui étoit Garde-Marine lorsqu'il eſt tombé malade à Quebec, où il a été obligé de demeurer quelque tems juſqu'à ſa convaleſcence; ſi ce Baron, dis je, ſe fût contenté de nous faire la Deſcription des Lieux par leſquels il a paſſé, depuis le premier Port de France juſqu'à Montreal, ceux

qui

qui ſavent qu'il n'a guères éte plus loin que cette Ville, euſſent pu ajouter foi à ce qu'il en débite. Mais ſon Livre eſt devenu bientôt ſuspect, ſur tout lorsqu'on eſt parvenu à découvrir que la plus grande partie de ſes Relations n'eſt écrite, que ſur le raport de quelques Coureurs de Bois, qui lui en ont fait accroire.

Pour moi, qui ai eu l'avantage de converſer avec ces Peuples, que nous nommons Barbares, & qui ai eu le bonheur de courir avec eux, par des Lieux d'où il eſt miraculeux d'échapper, je n'avance rien qui ne ſoit vrai & la plûpart des Perſonnes que je deſigne, ſouvent même par leur nom, ſont en droit de me dementir, en cas qu'il m'arrive de dire quelque choſe qui ne ſoit point conforme à la plus exacte vérité.

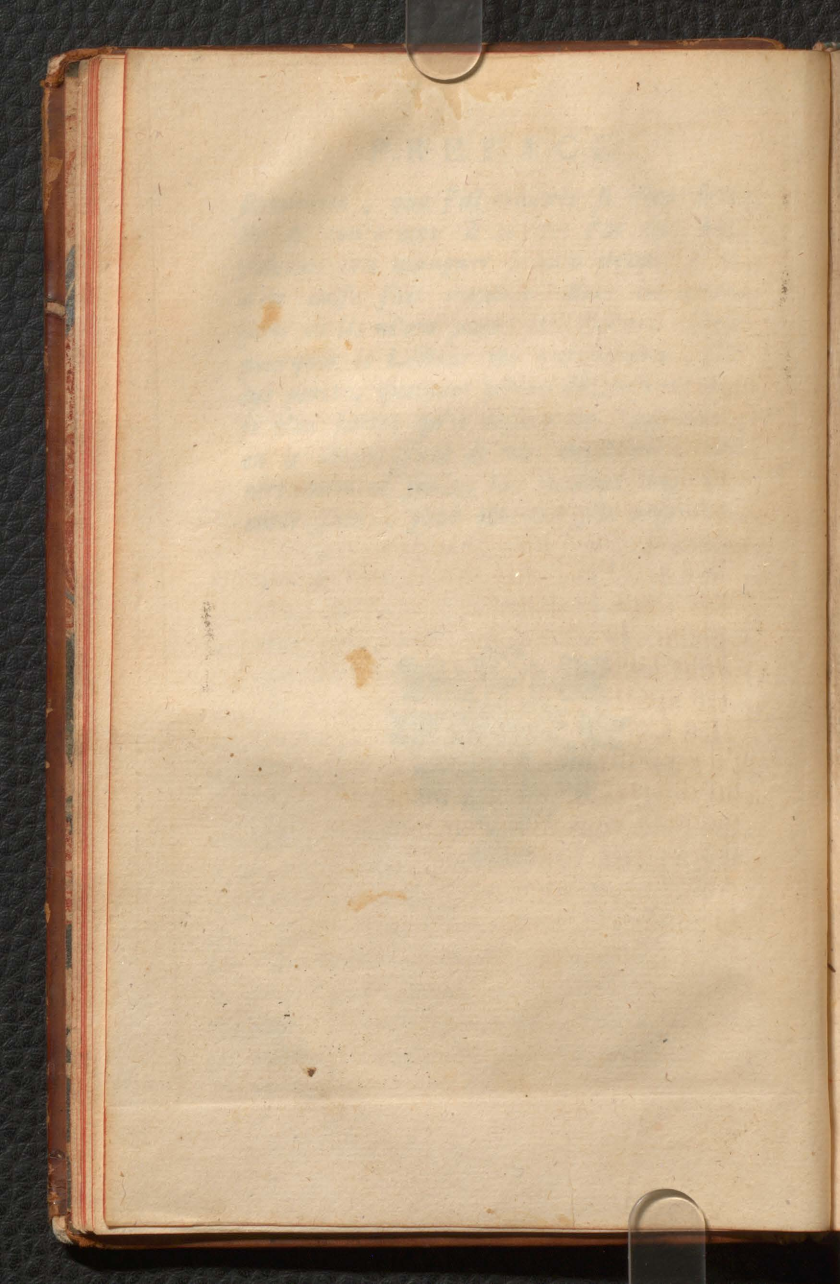
Si l'on m'objecte que je parle de certaines choſes qui ſont déja connuës, je repons, que s'il ne falloit rien dire de ce qui a été mentionné par d'autres, on n'auroit qu'à jetter au feu presque tous les Livres; car les Nouvelles Découvertes depuis près d'un Siécle feroient à peine un très petit Volume. D'ailleurs ce que les autres ont dit n'a rien de particulier avec les

choſes qui me ſont arrivées, ni rien de commun avec les Remarques de ceux qui ont écrit avant moi: ce qui rend en quelque façon les mêmes ſujets differents d'eux-mêmes & m'autoriſe à en parler de rechef. Quiconque donc lira ces Avantures, y trouvera un ſtile ſimple à la vérité, mais en recompenſe un tableau vif & animé du caractère des Sauvages, de leurs Mœurs, Religion, Fêtes, Feſtins, Danſes, Rèves, Maladies, Cruautés, Education, Conſeils, Mariages, Superſtitions, Sepultures, & généralement de tout ce qui les concerne pour les bien faire connoître. C'eſt pourquoi j'oſe me promettre qu'on trouvera ici un Ouvrage nouveau, intéreſſant & recréatif; ſoit par des circonſtances remarquables; ſoit par des idées qui m'ont paruës plus juſtes que celles que j'avois recuës des autres; ſoit enfin qu'il m'arrive de dire pluſieurs choſes tout autrement qu'eux.

J'ajouterai encore que ſi, ſans rompre l'enchaînement de mon Voyage, j'ai critiqué pluſieurs fauſſetés, que j'ai luës dans divers Auteurs, d'un autre côté je n'ai pas cru devoir omettre entiérement quelques articles raportés par differents Miſ-

ſionnaires, que j'ai trouvés ſi bien dits & ſi conformes à ce que j'ai vû, que j'aurois cru manquer à mon devoir ſi je n'en euſſe fait mention dans les occaſions où ils m'ont parus neceſſaires. C'eſt pourquoi le Lecteur me pardonnera, s'il lui plaît, quelques petites Digreſſions que je n'ai faites qu'à deſſein de l'inſtruire, en le divertiſſant de mes malheurs, qui certainement ſeuls, lui ſeroient trop peu intéreſſants, pour mériter ſon attention.





CARTE du CANADA
Dediée a
Son Altesse Serenissime
Monseigneur
E. J. G. de BIRON
Duc de Courlande
de Semigalle &c.
Par
son très humble & très
obeissant Serviteur
Cl. le Beau

NOUVELLE BRETAGNE
NOUVELLE FRANCE
MER DU NORD
CANADA
Lac Superieur
Missilimakinac
Lac des Hurons
Lac des Illinois
Lac Frontenac
Lac Erié ou du Chat
Lac St. Claire
Saut de Niagara
PAÏS DES IROQUOIS
Retour de l'Auteur
Orange
N. YORK
Baston
Plymouth
VIRGINIE
FLORIDE
Fort
Montreal
3 Rivieres
Quebec
Lorette
Tadousac
Fl. St. Laurent
I. Rouge
I. aux Lievres
Naufrage de l'Elephant
Saut de la Chaudiere
Karanzouac
Miscou
ACADIE
C. Breton
Anticoste
GOLFE DE St. LAURENT
Ile DE TERRE NEUVE
Brest
Belle Ile
C. de Grace
B. Blanche
C. de Ras
LE Grand BANC
Route de l'Elephant
La Rochelle

Lieuës communes de France.
25 50 75 100 125 150 175 200 225
Lieuës communes d'Allemagne.
15 30 45 60 75 90 105 120 135

55 50 45 40 35
290 300 310 320 330 340
285 290 295 300 305 310 315 320 325 330



AVANTURES DU S^R^. C. LE BEAU, OU VOYAGE

CURIEUX ET NOUVEAU.

Parmi les Sauvages de l'Amerique Septentrionale.

CHAPITRE. I.

L'Auteur fait voir les raisons, qui l'ont engagé à faire le Voyage de l'Amerique.



Amais Mortel ne fut en apparence, moins destiné que moi à habiter parmi des Sauvages. Elevé pour être uti-

le à des Peuples déja éclairés; pour proteger la Veuve & l'Orphelin; pour défendre l'Opprimé, les commencemens de mon éducation me flatterent d'un ſort aſſez heureux : mais qu'il y a peu de Parens capables de diriger une longue éducation ! Redevable de ma naiſſance à un Père, qui poſſede toutes les vertus qui font l'honnête homme, mais ſeulement éclairé par la plus ſaine raiſon, mes études furent confiés aux ſoins de quelques Maîtres, Eſclaves eux-mêmes d'un vil interêt. Cependant, comme mes Parens n'épargnerent rien de ce qui pouvoit contribuër à l'avancement de la Fortune de leurs Enfans, ils eurent la conſolation de voir quatre Fils, que le Ciel leur avoit donné, marcher dans la bonne voye.

Mon Père natif de *Morlon*, Canton de *Fribourg* en *Suiſſe*, & du caractère qu'on attribuë aux Gens de ſa Nation, je veux dire, droit, ſincère, plein d'honneur & de probité, voulut faire étudier tous ſes Enfans. Officier dans la Compagnie des *Cent-Suiſſes* de *Sa Majeſté Très-Chrétienne*, l'amour de la gloire

gloire a toujours été le guide de ſes actions: mais trop entier dans ſes ſentimens & ſevère à l'excès, il ne conſulta que ſes volontés dans le genre d'état qu'il nous fit embraſſer. Il jugea à propos de nous établir tous différemment. Il fit apprendre l'Architecture à mon frère aîné ; mon cadet fut fait homme d'Egliſe & il ne fut permis au plus jeune de nous quatre, de choiſir cet état, qu'après la mort de l'Abbé. Quant à moi je fus deſtiné pour le Bareau.

Ma Mère dont je ne puis aſſez regretter la perte, ni trop chérir la mémoire, étoit une femme auſſi tendre que mon Père eſt rigide. Tant qu'elle vécut, elle poſſeda l'art de nous rendre cher à ſon Epoux. Mon Père d'un naturel également bon & facile à s'irriter, n'avoit de complaiſance que pour elle. Il lui laiſſoit tout le ſoin de notre entretien & ſe reſervoit celui de notre éducation, pour laquelle il ne menageoit rien. Tant qu'elle vécut donc, notre ſort fut des plus heureux; je parvins au dégré de Licentié; la dépenſe ne fut point épargnée pour mes

Thèſes que je ſoutins, ſi j'oſe le dire ſans vanité, avec quelque diſtinction, & je fus enfin recû Avocat en Parlement à *Paris* avec l'applaudiſſement de tous ceux dont j'avois l'honneur d'être connu.

Je commençois à ſuivre le Bareau, lorſque le Ciel jugea à propos de retirer ma Mère de ce monde. Cette perte, que je ne puis aſſez regretter, fut pour moi le comble des malheurs & la ſource de tous les perils que j'ai eſſuyés dans la ſuite. La douleur de mon Père à la mort de ſon Epouſe ne fut pas moins vive que celle de ſes fils. Le tems ſembloit ne pouvoir jamais eſſuyer ſes larmes. Son affliction étoit ſans égale. Perſonne ne pouvoit l'aborder & nous étions ceux qui avoient le moins d'accès auprès de lui. Cependant comme le tems vient à bout de tout, mon Père peu à peu s'accoutuma à vivre ſans femme, & ſes excès de douleur diminuèrent inſenſiblement. Il paroiſſoit aſſez bien correſpondre à l'amitié de quelques amis. Ils devinrent ſon Conſeil, & nous autres Enfans n'avions d'accès auprès de lui, qu'autant que ſes Conſeillers daignoient

nous accorder leur protection.

Heureusement pour mon Frère aîné, la profession qu'on lui avoit fait embrasser, commençoit à lui rapporter quelques petits profits: l'Abbé étoit mort, quelques mois avant ma Mère: mon Père étoit indispensablement obligé de pourvoir aux besoins du plus jeune qui faisoit alors ses Humanités; & j'étois le seul d'autant plus à plaindre qu'en suivant le Bareau, j'étois, ce qu'on appelle, *Avocat sans cause*.

De tous les amis de mon Père, un certain nommé *Leseril* étoit celui qui avoit le plus d'ascendant sur son esprit. Il seroit inutile au Lecteur d'apprendre ici, comment la Bataille d'*Hosteck* si fatale aux *François*, fit la fortune de cet honnête homme. Il suffit de dire que n'étant pas né pour vivre si à son aise, il n'en est devenu que plus orgueilleux & plus suffisant. Quoi-qu'il soit ignare & non lettré: que ce soit-même lui faire grace que de lui accorder quelques grains de bon sens, il s'érige présentement en Philosophe & en Juge Souverain de tout ce qui arrive à *Lucienne*, Village proche de la *Machine de Marli*, où il

a une maiſon de Campagne près de celle de mon Père. Sa grande demangeaiſon à donner des avis, à diriger toutes les actions de ſes Voiſins & à gouverner leur famille, eſt cauſe que je puis le regarder aujourd'hui, à bon titre, comme le ſeul & unique Auteur de mes Malheurs, puiſque je les euſſe bien évité, s'il eut payé ſeulement le premier quartier de ma penſion, au Procureur chez qui je demeurois à *Paris*. Ce qu'il y a de fâcheux pour moi, c'eſt que ce beau Directeur de Familles, a un certain ton de voix pedanteſque qui le fait écouter. Mon Père en eſt ſa dupe par ſon trop de bonne foi, & je ſuis celui de ſes Fils qui en ſuis la malheureuſe victime.

J'étois donc à *Paris* chez un Procureur, où j'aurois eu tout lieu d'être content, ſi on ne m'eût pas mechamment aliené la tendreſſe de mon Père: car on me noircit tellement dans ſon eſprit, qu'il ne voulut plus, ni me voir, ni entendre parler de moi. Il avoit donné à ce fameux *Leſeril* aſſez d'argent pour ſubvenir à mes beſoins. Lorſque je commençai à en demander à cet Orateur manqué, il

il s'aviſa au lieu de m'en donner, de me débiter des preceptes qui étoient auſſi hors de ſaiſon, qu'ils étoient fades, en me diſant; que c'étoit parler en jeune homme, que de demander de l'argent. Je ne lui répondis autre choſe, ſinon qu'il ſeroit tems de dogmatiſer lorſqu'il en auroit donné à mon Procureur. Notre converſation ne mérite pas d'être raportée ici. Je parlois ſelon lui en jeune homme, & lui, ſelon moi, parloit en parfait ignorant. Il vint cependant quelques jours après chez mon Procureur à qui, je ne ſai par quel caprice, il ne donna point d'argent, ſe contentant de lui remontrer combien il étoit beau à un Procureur d'avoir ſoin de la conduite des jeunes Gens; combien il lui étoit honorable de les voir ſortir de chez lui bien formés dans la pratique de la chicanne; que pour cet effet il prendroit la liberté de venir l'interrompre quelquesfois, pour s'informer des progrès que j'y aurois fait & enfin cent autres impertinences de cette Nature.

Mon Procureur qui regardoit ſes écus comme ſes Dieux Penates, ne ſe con-

tenta point d'une pareille monnoye & comme il étoit homme brusque de son naturel, il me dit qu'il avoit plus besoin d'argent que de fades louanges; que les Gens de sa robe ne se payoient point de vent ni de fumée: qu'il lui falloit de l'argent, de l'argent & de l'argent . . . . Je ne fus point surpris de l'entendre parler de la sorte: on sait assez quelle est l'avidité de ces Harpies & que si l'on en trouvoit seulement un parmi eux, qui n'eût pas les mains crochuës, on pourroit alors s'écrier: *O rara avis in terris!* Je pris sur le champ le fatal parti d'aller trouver mon Pere à *Lucienne*; mais, quelle fut ma reception! Mon Père, me traita fort mal, me défendit l'entrée de sa maison & pour toute consolation me renvoya à *Leseril*.

Fort embarrassé de ma figure, je consultai mon frère aîné, dont la situation n'étoit guère plus heureuse. Il fut obligé de loger avec moi dans une Auberge du Village. Par là je comptois être plus à portée d'avoir accès auprès de mon Père & d'épier les momens favorables pour rentrer en grace; mais

si

ſi mon frère & moi réuſſiſſions à le fléchir, notre bonheur n'étoit pas de longue durée. Nous logions chez lui & à l'Auberge tour à tour. Mon Père, par ce changement continuel; non ſeulement aprêtoit à rire à tous les Habitans de *Lucienne*, mais encore à divers Seigneurs, parmi lesquels Mr. le Duc *D'Antin* tenoit le premier rang.

Ce déſordre cauſoit trop de dérangement dans mes études, pour pouvoir être de longue durée. J'allai trouver quelques Perſonnes de diſtinction & de bon ſens, que j'engageai à me ſervir auprès de mon Père, qui n'avoit aucun ſujet d'être irrité contre moi. Des Eccléſiaſtiques s'employerent envain pour me reconcilier. Mr. *Blouin* Gouverneur de *Verſailles* voulut bien auſſi s'entremettre dans cette affaire, avec pluſieurs Pères Recollets de *St. Germain en Laye*, mais ils n'y réuſſirent pas mieux que les premiers. Mon Père s'étoit mis en tête de m'envoyer en *Canada* & rien ne pouvoit le détourner de ce pernicieux deſſein. Pour cet effet il fit jouër tous les reſſorts poſſibles & ſut ſi bien faire, qu'il en vint à bout,
 de

de la manière du monde à laquelle je me ſerois le moins attendu.

Comme je ne demandois pas mieux de mon côté, que de m'éloigner de lui, mais non pas de la façon dont il l'entendoit, un de ſes amis vint me trouver & me propoſa artificieuſement, ſuivant ſes intentions, de partir pour le *Canada*, s'offrant de m'y procurer un bon emploi par le moyen de Mr. *Hocquart*, un de ſes amis, qui devoit s'embarquer inceſſamment pour aller remplir la place d'Intendant de *la Nouvelle France*. Il ajouta qu'il ne ſavoit pas-même, ſi ce Mr. *Hocquart* ne me prendroit pas pour ſon Secretaire, parce qu'il m'avoit fort recommendé à lui; qu'au reſte, ſi je voulois me rendre promptement à *la Rochelle*, avec une centaine d'écus qu'il me donneroit, j'en ſerois quitte pour revenir, en cas que ſes promeſſes ne fuſſent pas effectives. L'état de mes affaires étoit ſi triſte, que j'acceptai ſur le champ les cent écus, qu'il me compta à cette condition & qu'il accompagna d'une belle lettre de recommendation.

Il ne m'en fallut pas davantage pour me

me déterminer. Je partis dès le lendemain 10. *Avril* 1729. & montai à cheval pour me rendre à *la Rochelle*.

Il ne m'arriva rien dans ma route qui fut digne d'attention, si ce n'est que je rencontrai à quelques lieuës d'*Orleans* dix sept jeunes Parisiens qui me parurent pour la plûpart Enfans de Famille. Ils étoient tous enchaînés ensemble, les uns par un pied, les autres par le cou. Je m'arrêtai dans l'Auberge où ils étoient & m'informai aux Archers qui les conduisoient, du lieu où alloient ces pauvres jeunes Gens, des crimes qu'ils avoient commis & des suplices auxquels ils étoient condamnés. Mais tout ce que j'en pus apprendre, c'est qu'ils avoient ordre de les conduire à *la Rochelle*, où on les embarqueroit pour *le Canada*. Leur état excita ma compassion. Je m'éloignai d'eux & les devançai pour ne plus voir un si triste spectacle. Le Lecteur peut bien penser que j'ignorois alors que nous dûssions être compagnons de voyage.

CHAPITRE II.

*Reception de l'Auteur à bord de L'*Elephant, *où il se trouve confondu avec ceux qui viennent à la Chaîne.*

Arrivé à *la Rochelle*, je m'informe de l'endroit où pouvoit être logé Mr. *Hocquart*. On me dit qu'on croyoit que je le trouverois à bord de *l'Elephant* (c'est ainsi que se nommoit ce fameux Navire qui devoit partir pour le *Canada*.) Loin de soupçonner la moindre supercherie, ce fut une vraïe satisfaction pour moi de savoir mon Protecteur sur Mer. J'avois déja une grande envie de voir un Vaisseau complet; c'est pourquoi, croyant ne devoir pas manquer cette occasion, je me rendis au-plutôt à bord de ce Bâtiment pour y présenter ma lettre à Mr. *Hocquart*: mais il n'y étoit pas. Lorsque j'en voulus partir, on me signifia que je devois l'attendre, quoi-qu'il ne dût ar-

arriver, que lorsqu'on commenceroit à lever l'ancre pour faire voile vers le *Canada*. Mon malheur pour lors n'eut plus rien d'incertain. On m'apprit que j'étois concinné aux Soldats & aux Matelots & qu'on agissoit ainsi en conformité des Ordres du Roi qui m'avoient précédé.

Il seroit inutile de représenter ici au Lecteur l'état affreux où cette nouvelle me mit: je n'aurai que trop d'occasions par la suite de mériter sa pitié. D'ailleurs, comment pourrois-je l'exprimer? puisque je fus si étourdi de ce coup, que je ne pouvois comprendre, que j'en demeurai, pendant près de 24. heures dans une espece de létargie, ne pouvant ni manger ni parler.

Le lendemain mes esprits étant un peu revenus, je demandai à parler à Mr. le Lieutenant du Vaisseau, qui commandoit alors en l'absence de Mr. le Comte de *Vaudreuil*. Ce Lieutenant vint m'aborder & me dit pour toute consolation: „ Comment, „ Monsieur, vous me paroissez bien „ triste! Est-ce à cause que vous ne „ voyez pas ici vos Camarades? Pre-

„ nez

„ nez patience, ils viendront bien-tôt.
„ Qu'entendez-vous, s'il vous plait,
„ Monſieur, lui repondis-je, par mes
„ Camarades? Certains petits Meſ-
„ ſieurs comme vous, repliqua-t-il,
„ qui pour faire honneur à leurs Pa-
„ rens, n'ont jamais rien fait que de
„ beau, que de bien, & ont toujours
„ tâché de leur donner beaucoup de
„ contentement. Mais les vilains Pa-
„ rens, comme vous ſavez, qui ſont
„ déja dans un âge à ne plus aimer
„ les plaiſirs de la vie, ne veulent
„ point voir dans la conduite de leurs
„ Enfans, un tableau qui leur repréſen-
„ te journellement le triſte ſouvenir
„ de leur tems paſſé. C'eſt pourquoi
„ ils aiment mieux les envoyer bien
„ loin en *Canada*, afin que s'ils s'y
„ divertiſſent, ce ne ſoit point du
„ moins ſous leurs yeux, ni à leurs
„ dépens. Voyez ſi ces Parens ne
„ ſont pas bien mechans & les pauvres
„ Enfans bien à plaindre. Voilà ſans
„ doute le ſujet qui vous chagrine.
„ Mais quoi! ſi les *Canadiennes* ſont
„ auſſi jolies que les Griſettes de *Paris*,
„ ne ſerez-vous pas content?

„ Oh

„ Oh! très content, lui repartis-je : car
„ je voyois bien qu'il m'eut été inuti-
„ le de prendre les choſes ſur un autre
„ ton. Mais, dites moi Monſieur,
„ pourſuivis-je, je crois, ſi je ne me
„ trompe, qu'il eſt bien quatre heures,
„ & depuis hier deux heures après
„ midi que je ſuis ici, je n'ai encore
„ pris aucune nourriture, croyez-vous
„ qu'il ſeroit à propos que je man-
„ geaſſe avant d'arriver chez ces belles
„ Demoiſelles. Oui certes, je vous le
„ conſeille, me dit-il, car vous n'y ar-
„ riverez pas encore ce ſoir ni même
„ demain. Mais ne vous mettez pas
„ en peine, nous avons ici un bon Coq
„ (c'eſt ainſi en terme de Marine que
„ l'on appelle le Cuiſinier du Vaiſſeau)
„ il ne vous laiſſera manquer de rien.
„ Parlez ſeulement & vous verrez
„ comme vous ſerez ſervi. Tenez, le
„ voilà préciſement, écoutez comme
„ il a bonne voix pour un Coq! "

Il ne ſera pas hors de propos de de dire ici en paſſant, que lorſqu'il s'agit d'enlever quelque lourde charge dans un Navire, d'en ôter ou d'y mettre la chaloupe, de carguer les voiles,

les, virer ſur les ancres, ou autres choſes ſemblables, il y a quelquefois plus de cent perſonnes à tirer ſur un ſeul cordage, & qu'alors les Matelots qui ont la plus forte voix, ſont obligés de faire un certain cri, qui fait donner les ſecouſſes néceſſaires pour qu'ils puiſſent tous tirer dans ce ſeul moment. Ce cri eſt aſſez plaiſant pour des perſonnes qui n'y ſont pas accoutumées. Il ſe trouve ſouvent accompagné des coups de ſifflets du Capitaine de l'Equipage, ou de celui des Contremaîtres qui en ont; ce qui compoſe une étrange muſique.

Telle étoit donc l'occupation de ce fameux Coq, lorſque cet Officier lui fit ſigne d'approcher. Puis, en continuant ſes railleries en préſence du Cuiſinier. „ Ne vous étonnez pas, me dit-
„ il, ſi ce pauvre Garçon ne vous ſert
„ point en vaiſſelle d'argent, il eſt
„ bon que vous ſachiez que les Coqs,
„ qui craignent ordinairement les nau-
„ frages, ne ſe ſervent que d'une cer-
„ taine vaiſſelle qui va ſur l'eau.
„ C'eſt pourquoi Mgr. l'Evêque & Mr.
„ l'Intendant, qui vont ſe rendre ici
„ com-

„ comme vous, n'y ayant pas regardé
„ de ſi près, ont jugé à propos de
„ ſe pourvoir chacun de la leur & de
„ fort bons Cuiſiniers. Si vous euſſiez
„ eu cette prevoyance, il me ſemble
„ que vous n'auriez pas mal fait. Mais,
„ ſi je ne me trompe, vous avez eu ſans
„ doute peur de manquer le Navire,
„ c'eſt pourquoi vous êtes venu en ſi
„ grande hâte. Monſieur, lui dis-je,
„ toutes ces belles raiſons ne me don-
„ nent point à manger; ſi vous vou-
„ liez avoir la bonté de me les reſer-
„ ver pour le deſſert, vous me feriez
„ plaiſir. D'accord, me repliqua-t-il, je
„ vous laiſſe donc. Exercez bien vo-
„ tre apetit".

Le Coq auſſi-tôt me demande ce qu'il y a pour mon ſervice. „ A manger,
„ lui dis-je. Comment à manger? Vous
„ moquez-vous, Monſieur, me repondit-
„ il? Penſez-vous que ce ſoit ici une
„ Auberge où l'on mange à toute heure?
„ D'ailleurs êtes-vous bien des Nôtres?
„ Que trop! lui repartis-je, & je vou-
„ drois certainement n'avoir pas cet
„ honneur. Ah! Je vous entends, dit brus-
„ quement le Drôle: mais pourquoi,

„ Monſieur, depuis ce matin que je vous
„ vois ſur notre Pont, ne m'avez-vous
„ pas averti ? N'avez-vous pas entendu
„ ſonner la cloche ? Ne m'avez-vous
„ pas vû alors diſtribuer le Dîner ?
„ Ma foi, Monſieur, je n'ai rien à
„ vous donner ; vous vous paſſerez
„ de manger ; c'eſt votre faute : at-
„ tendez ſi vous voulez juſqu'à ce ſoir,
„ vous en ſouperez mieux. Mais à
„ propos, je veux bien vous avertir
„ d'avance, que l'on ne mange point
„ ici ſeul à ſeul, & afin que vous ne
„ vous y trompiez pas, cherchez des
„ Camarades, vous avez le tems. Ainſi
dit, il part, court & ne m'écoute plus.

Voilà le beau Cuiſinier qui devoit ſi bien me ſervir & ne me laiſſer manquer de rien. On peut bien connoître par ce trait juſqu'où peut aller la brutalité des Gens de Mer.

Dès ce ſoir-même 26. *Avril*, je vis arriver proche de notre Navire les Archers qui conduiſoient mes pretendus Camarades. Ils étoient dans une Barque. Le Sous-Brigadier vouloit déja monter à notre Bord & demandoit à parler à Mr. le Commandant ou Lieute-

tenant du Vaiſſeau; mais la Sentinelle lui ordonna de ſe retirer, en diſant: que perſonne ne devoit aborder un Navire de Roi après la retraitte battuë. Ils furent donc obligés de ſe retirer à l'écart & d'éſſuyer une groſſe pluye qui leur tomba ſur le corps pendant toute la nuit; ce qui penſa cauſer un grand malheur aux Archers. Comme presque tous ceux qu'ils conduiſoient étoient des jeunes gens de Famille & que par une grande imprudence ils les avoient tous déchaînés, un chacun d'eux s'étoit déja mis pêle mêle, ſous pretexte de la pluye, proche de leurs Gardiens, qui ne ſe méfioient nullement du mauvais tour qu'on vouloit leur jouër. On avoit deſſein de ſe ſaiſir de leurs armes & de les jetter dans la Mer, & ce grand malheur leur fut infailliblement arrivé, ſi le Chevalier de *Courbuiſſon*, Chef de ce complot, ne ſe fut aviſé, pour contrefaire le bon Matelot, de monter au haut d'un cordage qui atteignoit le bout du Mât de leur Barque. Il y grimpoit alors en partie par gageure, en partie pour voir de quel côté ils tourneroient pour

aller à terre, aprés leur coup fait.

Le Chevalier de *Courbuiſſon* eſt un bel homme, hardi, entreprenant. Il tenoit alors le premier rang parmi cette petite troupe. La Nobleſſe de ſa naiſſance, le bon air de ſa taille & ſes belles manières ſembloient lui donner cette préſéance. Il avoit été Lieutenant dans le Regiment *Lionnois* & on eut pu facilement remarquer une grandeur d'ame dans toutes ſes actions, ſi elles ne ſe fuſſent ſouvent trouvées accompagnées de juremens & de paroles ſales d'un grand debauché. Il avoit eu une éducation parfaitement bonne; mais ſemblable à beaucoup d'autres Libertins, ſes debauches l'empêcherent d'en profiter & le conduiſirent dans le malheureux état où il ſe voit aujourd'hui. Car il eſt encore actuellement en *Canada*, où pour avoir épouſé la Gouvernante de Mr. l'Intendant, il n'en eſt pas plus heureux, puiſque, afin de pouvoir vivre, il eſt obligé d'y vendre du tabac à l'once.

Ce Chevalier donc, étant grimpé au haut d'un gros cordage, y fut ſuivi d'un nommé de *Vaticour*, qui ne lui cedoit

en

en rien pour la ſorce & la temerité. Les mains du premier s'échauffèrent tellement, qu'il tomba ſur le ſecond; de ſorte que peu s'en fallut, que tous deux ne ſe caſſaſſent les reins. Cet accident attriſta tellement leurs Camarades, qu'ils ſongèrent plutôt à leur procurer du ſoulagement, qu'à regaler les Poiſſons du corps de leurs Archers.

Le lendemain, dès les ſix heures du matin, ils montèrent à bord de *l'Elephant*. Le Sous-Brigadier préſenta ſa Liſte à Mr. le Comte de *Vaudreuil*. Lieutenant de Roi, qui commendoit en Chef le Navire. Je n'avois pas encore eu l'honneur de ſaluër ce Seigneur, parce qu'il étoit un peu tard lorsqu'il vint coucher à bord. Je n'oublierai jamais toutes les bontés qu'il a euës pour nous. L'affabilité & la douceur peintes ſur ſon viſage, lui attiroient un certain reſpect. Il étoit d'une complaiſance & d'une équité qui rendoient ſon abord doux & facile à tous ceux qui avoient recours à ſes jugemens. Son nom eſt très cheri dans toute la *Nouvelle France*, où Mr. ſon Père a été long-tems Gouverneur Général. Il

y conduisoit alors Mrs. ses Frères, dont l'un nommé Mr. de *Cavagnal* est présentement Major-Général de toutes les Troupes de la Colonie, & l'autre plus jeune, nommé Mr. *de Rigault*, qui devoit y être Capitaine d'une Compagnie de Soldats de Marine : tous deux d'un mérite très distingué.

La curiosité m'ayant porté à monter sur le Pont, pour voir ces nouveaux Embarqués & les entendre appeller chacun par leur nom, je ne fus pas peu surpris de m'entendre nommer le troisiéme. Comme je ne me serois jamais imaginé devoir être sur une pareille Liste, je hésitai un peu avant d'y repondre. Ce qui ne laissa pas que d'aprêter à rire.

Quand nous eûmes tous comparu, Monsieur le Comte de *Vaudreuil* congédia le Sous-Brigadier, en lui donnant une décharge de sa Commission, après quoi on nous prescrivit à chacun ce que nous avions à faire. Ce Seigneur eut la bonté de nous faire une très courte exhortation & nous promit qu'on auroit pour nous tous les égards dûs à de jeunes Gens de Famille, tels que nous

nous paroiſſions être. En même-tems il fit aſſembler tous les Soldats de Marine & autres Gens qui compoſoient l'Equipage, tant afin qu'ils euſſent à nous reconnoître, en cas que quelqu'un de nous voulût s'évader, que pour leur défendre de nous faire la moindre inſulte. Il nous dit en leur préſence, qu'il ne prétendoit point qu'on nous chagrinât, & que pour peu que l'on nous fit de peine, nous n'aurions qu'à lui en porter nos plaintes, qu'il nous rendroit prompte & bonne juſtice. Cette recommendation étoit d'autant meilleure, que ces ſortes de Gens nous regardoient déja tous, comme ſi nous euſſions même été au deſſous de leur ſorte.

Ma ſurpriſe m'étourdiſſoit lorſque je reconnus parmi ces jeunes Infortunés deux de mes anciens Compagnons d'étude. L'un ſe nommoit *Narbonne* fils du Commiſſaire de *Verſailles*, & ci-devant Commis de Mr. le Comte de *Maurepas*: *Guindal* étoit le nom du ſecond. Nous nous embraſſâmes comme de fideles Confrères & primes dès ce moment la reſolution de nous conſoler avec le

reste de cette petite troupe, qui ne paroissoit pas d'humeur à vouloir emporter avec soi une paquodille de chagrin : tant il est vrai, que *la consolation des malheureux est d'avoir des semblables.*

Je ne puis m'empêcher de dire, que parmi ce petit nombre de Relégués, il y avoit trois Chevaliers dont l'un, comme je l'ai déja dit, étoit le Chevalier de *Courbuisson*, Neveu de Mr. le Procureur Général du Parlement de *Paris*; l'autre le Chevalier de *Bauvillé*, Gentilhomme de *Picardie* & le troisiéme le Chevalier de *Texé*, Parisien. Les autres étoient fils de bons Bourgeois ou Marchands de cette même Ville & excepté deux pauvres Paysans Braconniers, qui s'étoient avisés de chasser sur les Terres de Mr. le Comte de *Toulouse*, ils étoient tous fort proprement vêtus. Il n'y avoit que le Sr. *Narbonne*, dont l'habillement étoit un peu trop ridicule pour l'état où il se trouvoit; car il n'avoit par dessus une veste noire, qu'une robe de chambre d'Eté d'une belle Perse, doublée de taffetas bleu & des pantouffles de même couleur bordées d'un galon d'argent.

Tel

Tel étoit l'état dans lequel il s'étoit trouvé, lorsque les Archers le prirent dans sa chambre, sans lui donner le tems de s'habiller; tant ils avoient hâte de le conduire à *Bicêtre*, pour y joindre la Chaîne qui devoit partir incessamment. Il troqua cette robe de chambre, pour ainsi dire neuve, contre un petit chapeau rond & un mechant habit de Matelot, qui lui plaisoit fort, parce qu'il avoit un Capuchon.

Un moment après que nous eûmes déjeuné ensemble, un Sergent vint de la part de Mr. le Comte de *Vaudreuil*, nous distribuer à chacun un *Hamacq* avec une assez bonne couverture pour coucher. Ces sortes de *Hamacqs* étoient faits d'une toile assez grossiere, aux deux bouts de laquelle étoit attachée une corde qui servoit à les suspendre dans l'Entrepont du Navire. Ces lits sont fort commodes, sur-tout dans un Vaisseau de guerre, où il y a beaucoup de monde, d'autant qu'ils ne tiennent que fort peu de place & qu'ils suivent le branle du Navire: c'est pourquoi quelques personnes les appellent *Branles*. Il nous fut permis de les suspen-

dre où bon nous sembleroit, ou pour mieux dire où nous pourrions; puisque les Soldats de Marine, ceux de nouvelle levée, les Pilotins, Canoniers, Matelots, Mousses & autres occupoient déja beaucoup de places.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait point eu d'autres lits; car Mrs. les Officiers & Gardes-Marine y avoient chacun le leur, ou plutôt un pour deux, d'autant qu'ils étoient obligés de faire le *Quart*, aussi bien que le reste de l'Equipage. C'est *faire le Quart*, en terme de Marine, que de dormir de quatre heures en quatre heures. C'est pourquoi, supposons qu'il y ait trois cens personnes dans un Navire, il y en aura toujours cent cinquante, tant de jour que de nuit, qui veilleront à la sûreté du Vaisseau, pendant que les autres dormiront. Personne n'est exempt de faire ce *Quart*, excepté ceux qui sont malades & les Passagers, Gens de bonne volonté, qui pour vaquer à leur commerce ou à leurs affaires, payent leur passage; mais en cas de danger, ils n'en seroient pas plus exempts que les autres, qui, tel mauvais tems qu'il

faſſe, ſont obligés de demeurer ſur le Pont pendant leur *Quart*.

On appelle la droite du Navire *Tribor* & la gauche *Babor*. Mr. le Comte de *Vaudreuil*, en qualité de Lieutenant de Roi & de Commandant du Vaiſſeau, faiſoit le premier *Quart* & commendoit à *Tribor*. Mr. ſon Lieutenant lui ſuccedoit & par conſequent commendoit ſur *Babor*; deſorte que les uns & les autres reveillant leurs Camarades, on n'entendoit que crier: *Tribor au quart*, ou *Babor au quart*. Nous n'étions, comme l'on peut bien penſer, pas exempts de cette petite incommodité. Ce qui nous contraignit, le Bâtiment étant prêt à partir, de deux *Hamacqs* à n'en faire qu'un, d'autant que tout étoit ſi plein, qu'il eut été presque impoſſible de faire autrement.

CHA-

CHAPITRE III.

Départ du Navire l'Elephant. *Batême du* Grand Banc *de* Terre Neuve, *avec la Description du Fleuve* St. Laurent.

Nous fumes environ huit jours en rade, à quatre lieuës de *la Rochelle* vis à vis l'Ile de *Rhé*, pendant le quel tems nous fimes aſſez bonne chère. Nous étions cependant ſix par ſix reduits à manger à la *Gamelle*, partie principale de la vaiſſelle de ce beau Cuiſinier, & qui en cas de naufrage pouvoit ſe ſoûtenir d'elle-même ſur les ondes: mais par bonheur, qu'avec un peu d'argent, nous gagnames facilement l'amitié de ce Coq, qui nous faiſoit venir ce que bon nous sembloit de *la Rochelle*. Le Chevalier de *Courbuisſon*, qui avoit déja voyagé ſur Mer, ne ſe trouva point ſurpris de cette vaiſſelle, ni de la cuiſine, feignant au contraire, par gaillardiſe, de prendre à honneur & gloi-

gloire de se servir de ce qui en toute autre occasion ne lui eut apporté aucune honte. Ce ne fut-même que malgré lui, que nous en fimes acheter d'autre à la Ville.

Cependant on achevoit la charge du Navire, où chacun de nous se faisoit un plaisir de prêter les mains, sans qu'on l'y obligeât, quoiqu'on eut été en droit de le faire. Nous n'agissions ainsi, que pour correspondre aux bontés de Mr. le Comte de *Vaudreuil*, qui ne vouloit point en aucune façon, que l'on nous chagrinât & sans qui on nous eut bien obligé par force de mettre la main à cette manœuvre. Enfin tout étoit prêt: vaches, cochons, poules, poulets, pigeons, canards & autres animaux pour la provision de bouche étoient déja embarqués.

On n'attendoit plus que l'arrivée de Mr. *Dosquet*, Evêque de *Samos*, & Coadjuteur de *Quebec*, qui devoit s'embarquer pour aller faire les fonctions d'Evêque dans toute la *Nouvelle France*. Il devoit se rendre incessamment à notre Bord avec Mr. *Hoquart*, que l'on attendoit aussi avec tout son monde, pour

le

les paſſer en *Canada.* C'eſt à lui, ainſi je l'ai déja raporté, à qui j'étois malicieuſement addreſſé. Il devoit y remplir la place d'Intendant, vacante par le rapel de Mr. *Dupuis*, qui n'y avoit demeuré que deux ans, au lieu des neuf pendant leſquels on laiſſe ordinairement les Intendans dans l'exercice de cet emploi. Comme je vis qu'il étoit pourvû de Secretaires &de Sous-Secretaires, je ne jugeai pas à propos de faire uſage de ma lettre de recommendation.

Ce fut le 4 *Mai* 1729 ſur les huit heures du matin, que ces Seigneurs ſe rendirent à Bord. Ils étoient accompagnés d'un grand nombre de Prêtres Miſſionnaires de *St. Sulpice*, de Jeſuites, de Recollets, d'autres Paſſagers & d'un aſſez grand nombre de Domeſtiques. Ce même jour, auſſi-tôt qu'ils furent entrés, on leva les ancres pour ne les plus jetter de long-tems, & après avoir ſalué la Ville de quelques coups de Canons, nous fimes voile pour *Quebec*, vers les dix heures du matin. La ſaiſon étoit belle & le vent favorable.

Ceux qui n'ont jamais voyagé ſur Mer, s'imaginent qu'elle eſt telle par

tout

tout qu'ils la voyent proche de ses bords, mais ils se trompent extrèmement. S'ils l'eussent visité plus loin, ils l'auroient trouvé indubitablement noire comme de l'encre, & il ne faut pas s'en étonner, puisqu'on pretend alors qu'elle n'a pas de fond, dont autrement elle emprunteroit la couleur. Quelques jours après notre départ nous rencontrâmes quelques *Marsouins*. Ces sortes de poissons suivent ordinairement le vent, se hazardant de courrir en pleine Mer: ce qui est assez surprenant, car il ne faut pas s'imaginer que la Mer soit pleine de poissons. Ce peuple écaillé est un peu trop timide pour oser se risquer à parcourir de vastes Mers où il ne trouveroit rien à manger. En effet de quoi vivroit-il dans ces espaces liquides, où l'on prétend qu'il n'y a pas de fond? Si l'on en trouve donc en pleine Mer, ce n'est que par un cas fortuit, à moins que ce ne soit sur des Bancs.

Je ne m'amuserai point à raconter quantité de bagatelles qui ne serviroient qu'à allonger cette Histoire. Au reste il ne nous arriva rien d'extraordinaire

jus-

jusques à notre arrivée vers *le Grand Banc de Terre neuve*. Nous eûmes quelque gros tems à cet approche; car le moindre vent en cet endroit, y peut mettre la Mer en fureur. Ce fut alors que nous souffrimes, d'autant que les Cuisiniers, faute de feu, ne nous pouvoient rien fournir à manger. Heureusement que cette première tempête ne fut pas de longue durée. Elle cessa au bout de deux fois 24. heures, après quoi les vents étant appaisés, nous nous trouvames sur ce fameux Banc. Là, le calme succedant au mauvais tems, nous eûmes tout celui de pêcher de la *Moruë*.

C'étoit un plaisir de voir cette pêche. A peine nos Matelots avoient-ils jetté l'hameçon, au bout duquel étoit attaché un morceau de lard ou de beuf salé, gros comme le poing, qu'ils faisoient capture, malgré la profondeur qui est bien de trente à quarante brasses d'eau. Ainsi il n'y avoit qu'à jetter & tirer, tant il est vrai que la prodigieuse quantité de *Moruës* que l'on voit en *Europe*, vient principalement de cet endroit.

Cette

Cette *Moruë* eſt longue d'environ trois pieds, large à proportion, marbrée ſur le dos de taches cendrées & rouſſâtres; ſa gueule & ſes yeux ſont grands & ſa tête eſt groſſe à peu près comme celle d'un Enfant de ſix ou ſept mois. Elle a quatre dents dures, pointuës, blanches, ſerrées, formant une eſpece de lime au fond du goſier; deux en haut, deux en bas, repondant l'une à l'autre, ayant les pointes tournées vers le dedans; ſa chair eſt blanche & de ſi bon goût, que j'oſe dire qu'étant fraîche pêchée, elle ſurpaſſe par l'excellence de ſa délicateſſe toute celle des autres Poiſſons: mais il eſt impoſſible de la pouvoir goûter de cette façon en *Europe*. Il y a deux ſortes de *Moruës ſalées*; l'une qui s'apelle *Moruë blanche*, ou *verte*, & l'autre ſe nomme *Moruë ſeche* ou *parée* & quelquefois *Merlu* ou *Merluche*. Ce n'eſt néanmoins que la même eſpèce de Poiſſon, mais diverſement ſalée, ou preparée pour la rendre de garde. La pêche de la *Moruë verte*, ſe fait vers le *Canada*, ſur le *Grand Banc de Terre-neuve* & ſur les Battures de ce Banc.

Après cette petite Pêche que l'on cessa au bout d'un quart-d'heure, car souvent on passe sans s'arrêter, le Sr. *Chaviteau*, premier Pilote du Navire, fit avertir tout son monde, c'est-à-dire, tous les Matelots de l'Equipage, qu'ils eûssent à se preparer promtement pour la célébration du Batême. C'est une coûtume ancienne si bien observée par ces sortes de Gens, que je crois qu'ils renonceroient plus volontiers au Batême de l'Eglise qu'à celui-ci, dont l'origine ne provient que d'un badinage, que se firent autrefois entre eux les premiers Matelots. Cette Cérémonie est aussi absurde que ridicule. On y jouë sans scrupule le Mistère de notre Régéneration & de la manière du monde la plus impertinente. Quoi-que plusieurs Auteurs en ayent parlé, je ne puis m'empêcher d'en dire ici quelque chose, par raport au grand nombre de *Catechumenes* ou *Anabaptistes* que nous étions pour ce Batême, dont personne n'est exempt, à moins que d'y avoir déja passé. Et je suis persuadé, que si le *Pape* s'y trouvoit, *Sa Sainteté*-même n'en seroit pas plus privilegiée

que

que les autres qui ne l'ont pas encore recû.

Toutes choses étant bien preparées pour cette solennité, le Sr. *Chaviteau* qui étoit monté dans la Hune du grand Mât, se fit entendre en tremblottant de toutes ses forces, comme un Vieillard transi de froid. Il représentoit le Bonhomme *Terre-neuve* ayant une barbe sale postiche, qui lui pendoit depuis le menton jusqu'à l'estomach. Ses cheveux étoient à peu près de même. Outre cela, il étoit vêtu d'un vieux capot, qui lui descendoit jusqu'aux talons, & dont le poil long, noirâtre étoit assez semblable à celui d'un Ours. Ce capot avoit pour franges tous les bouts des queuës & nageoires des *Moruës*, que nous venions de pêcher & dont il s'étoit aussi fait une ceinture.

Dans cet état, pour commencer ce ce beau cerémonial, il se mit à crier, mais d'une voix cassée : *D'où le Navire?* Ses Gens qui étoient en bas sur le Pont, lui repondirent: *De la Rochelle. A la bonne heure* repartit-il, *j'en suis bien aise.* Ensuite, pour la forme, il demanda le nom du Bâtiment & celui

du Capitaine qui le commendoit. A peine lui eut-on repondu qu'il ſe nommoit l'*Elephant*, commendé par Mr. le Comte de *Vaudreuil*, qu'il s'écria : *Ah ! cher* Elephant, *qu'il y a long-tems que je t'attends ! Et Mr. le Comte ce bon ami, comment ſe porte-t-il ? A-t-il toujours de bonnes liqueurs ? Car de toutes celles qu'ont apporté ceux qui ont paſſé par ici depuis lui, je n'en ai goûté aucune qui ait pu me ravigoter le cœur comme les ſiennes.* On lui cria auſſi-tôt : qu'il ſe portoit bien ; qu'il conduiſoit avec lui une nombreuſe & honorable compagnie, entre-autres Mr. l'Evêque de *Samos* & Mr. l'Intendant de *la Nouvelle-France*, qui lui rempliroient volontiers ſes flaccons. *Oh, quelle joye, mes chers Enfans !* dit-il, en s'éclatant de rire. *Allons, vîte qu'on me deſcende. Ah ! que je vais bien me dilater la rate !* Sur le champ quatre Matelots vêtus d'une façon tout à fait bizare lui ſervent d'Ecuyers. Deux le tiennent par deſſous les bras & les deux autres lui ſoutiennent les deux jambes, comme s'ils euſſent eu peur qu'il ne tombât.

D'abord qu'il fut deſcendu ſur le Pont,

Pont, tous les Pilotins, Maîtres, Contre-Maîtres & Matelots de l'Equipage, qui composoient un nombre de plus de quatre-vingt personnes, vinrent le recevoir. Ils étoient tous armés de piques & de bâtons; Tous barbouillés & & vêtus d'une manière aussi grotesque que ridicule pour l'action qu'ils pretendoient faire. Ils avoient aussi presque tous de méchans habits ou haillons attachés avec des cordages qui faisoient plusieurs fois le tour de leur corps. Quelques-uns même avoient des poulies grosses & petites, qui étant enfilées les unes contre les autres, leurs servoient de bandolliere; Quelques-autres enfin en tenoient dans leurs mains, en forme de chapelets. Tels étoient donc leurs beaux habits sacerdoteaux.

Dans cet équipage, ils conduisirent premiérement leur Bon-homme *Terre-neuve* en procession, au tour du Navire, en chantant des chansons ou hymnes de leur façon. Ensuite ils le firent asseoir sur un banc qui lui servoit de trône vis à vis d'une grande Baille d'eau que l'on avoit mise exprès sur le Gail-

lard de derrière * pour y celébrer le Batême. Sur cette Baille pleine d'eau étoit une planche aſſez chancelante ſur laquelle devoient s'aſſeoir tous les *Catechumenes*, deſorte qu'elle pouvoit tomber dans l'eau au moindre attouchement d'un Matelot qui étoit exprès à côté, pour y faire culbuter ceux qui ne donneroient rien dans le baſſin que tenoit un autre Matelot, pour y recevoir les offrandes des Baptiſés. C'étoit-là, le vrai nœud baptiſmal ou le principale motif de toute cette cerémonie! Ce qui faiſoit que le *Catechumene* en donnant ſeulement une piéce de 20. à 30. ſols plus ou moins, pouvoit paſſer pour bien baptiſé & éviter par ce moyen une inondation de laquelle il n'auroit pu échaper, d'autant qu'outre la force majeur dont il étoit environné, il ſe trouvoit encore retenu par un petit crochet de fer, qui étant attaché à un bout de cette Baille lui repondoit à la ceinture de ſa culotte.

Ils commencérent par Mg^{r}. l'Evêque qu'ils

* C'eſt le pont du Navire le plus élevé, où eſt toujours la chambre du Capitaine & des Officiers.

qu'ils firent asseoir sur cette vénérable planche, où après lui avoir fait prendre un Parrain, ils lui donnèrent le nom d'une Montagne située dans une Ile dont je ne me souviens point, & lui firent faire serment sur un Livre de Cartes Hydrographiques: *qu'il ne baiseroit jamais la Femme d'aucun Matelot; que comme* Evêque *il recevoit ce Batême pour bon &* qu'en telle qualité *il s'engageoit à en faire faire autant, en pareille occasion, à ceux ou à celles qui ne l'auroient pas encore reçû, &* s'ils le lâchèrent, ce ne fut qu'après qu'il eut lâché lui-même un Louis d'or à l'offrande. Tel est le serment qu'ils font prêter ordinairement.

Mr. l'Intendant fut le second à qui ils en firent autant. Ensuite ils allèrent tour à tour aux Prêtres Missionnaires, dont quelques-uns vouloient se cacher, mais il ne leur fut pas possible, car tous ces Satellites du Bon-homme *Terre-neuve* avoient des yeux marins qui penétroient par tout & gardoient tous les coins & passages du Navire. Ils connoissoient par avance tous les *Catechumenes* dont ils s'étoient déja formé

dans la tête une liste du profit qu'ils esperoient en tirer : c'est pour cela qu'il étoit impossible qu'aucun leur échapât.

Quelques-uns donc de ces Prêtres, voulant faire les scrupuleux, leur bigoterie ne servit qu'à faire élever des éclats de rire de toutes parts, d'autant qu'on les vit subir en murmurant, ce qu'ils auroient dû faire de bonne grace. Mrs. les Officiers & Gardes-Marine, qui n'y avoient pas encore passé, les suivirent gaillardement à leur tour sans se faire prier. Et immediatement après eux on vint à nous-autres *Lettres de cachet* (car c'est ainsi qu'on nous appelloit). Chacun en fut quitte après avoir donné selon sa volonté. Nous y fumes suivis des Passagers & des Soldats de nouvelle levée. Mais il n'en fut pas de même de ces derniers ; car, comme ils n'avoient pas assez d'argent pour satisfaire à l'offrande & que Mr. le Comte de *Vaudreuil* avoit défendu qu'on les inondât, les Matelots pour s'indemniser d'une telle défense leur donnèrent à chacun des coups de queuës de *Moruës*, qu'ils avoient détrempées dans du noir.

Ce

Ce Batême ſelon les Matelots ne doit point être imparfait. Il leur faut toujours un objet ſur lequel ils puiſſent exercer les derniers traits que requiert une pareille cerémonie, pour qu'elle ſoit conduite à ſon dégré de perfection. Le Sr. *Pelletier*, fils d'un Marchand de *Paris*, fut la malheureuſe Victime qu'on leur abandonna pour cet effet. On l'avoit trouvé quelques jours auparavant à vouloir badiner avec un jeune homme, d'une maniere qui ſentoit le fagot & pour lequel crime il avoit été amarré ſur un canon & frappé de coups de garcettes. Ce miſerable croyoit qu'on l'avoit oublié & rioit déja de ce qu'on n'avoit pas penſé à lui, quand un Matelot vint poliment le ſaluer & le prier d'avoir la bonté de venir s'aſſeoir ſur cette planche. Il n'y fut pas plutôt qu'on l'y accrocha un peu mieux qu'un autre. Comme il ne ſe doutoit de rien il paya aſſez généreuſement : mais les Matelots n'eurent pas plutôt reçû ſon argent, qu'ils le jettèrent impitoyablement dans la Baille & l'inondèrent d'une ſi horrible façon, que les ſeaux

d'eau lui tomboient d'en haut, d'en bas & de tous côtés. Il avoit beau crier, heurler, demander miſericorde il n'en fut ni plus, ni moins baptiſé d'importance.

Après ce beau lavement maritime, les Matelots qui avoient reçu de quoi ſe laver copieuſement le goſier, allèrent ſe baptiſer eux-mêmes intérieurement de vin & d'eau-de-vie. Cette cerémonie ne s'exerce que ſous l'*Equateur*, ſous les *Tropics*, ſous les *Cercles Polaires*, ſur ce *Grand Banc de Terre-neuve*, aux Detroits de *Gibraltar*, du *Sond* & des *Dardanelles*.

Le *Grand Banc* eſt une hauteur d'un fond de Mer qui s'éleve en de certains endroits juſqu'à 15. braſſes au deſſous de l'eau & en d'autres endroits juſqu'à 40. 45. braſſes de profondeur; ce qui donne moyen aux Vaiſſeaux de flotter deſſus ſans danger. Ce *Grand Banc* a 150. lieuës de longueur & 50. en ſon plus large. Toutes ſes extrèmités ſont perpendiculaires, deſorte que ſa partie exterieure, qui borne ſon terrain, eſt une Mer où la ſonde ne trouve point de fond, quoique le deſſus de

ce

ce *Banc* ne faſſe pas une même ſuperficie & qu'il y ait plus de fond en un endroit qu'en l'autre. Chacune de ſes parties eſt plate : c'eſt une Roche remplie de quantité de coquillages & de petits Poiſſons dont les Moruës ſe nourriſſent. On tient que ce ſont les *Baſques* qui en pourſuivant les Baleines ont découvert le grand & le petit Banc des Moruës, cent ans avant la navigation de *Chriſtophle Colomb*, auſſi bien que le *Canada* & la Terre neuve de *Baccalaos*, qui ſignifie *Moruë*, parce que ces Terres abondent auſſi en Baleines dont ils ſont fort friands & que ce fut un *Baſque Terre-neuvier*, qui en porta la première nouvelle à *Chriſtophle Colomb*, comme temoignent pluſieurs Coſmographes. Quelques autres veulent que la découverte du *Grand Banc* ſoit duë à *Jacques Cartier*, *Malouin*, & c'eſt lui en effet qui en a montré le chemin aux *Bretons*.

Nous fumes l'eſpace de ſix jours tant à le traverſer qu'à arriver proche de l'Ile de *Terre-Neuve* qui n'en eſt éloignée qu'à environ 45. lieuës. Nous y eumes quelques vents contraires. D'ailleurs

leurs, comme nous approchions des Terres, notre Bâtiment n'alloit plus qu'à petites voiles. Souvent les Navigateurs dans ces endroits, ne pouvant prendre hauteur, par raport aux brouillards ou aux mauvais tems, ſont obligés de n'aller qu'à mats & à cordes, ſouventmême ils mettent leur Navire de côté pendant la nuit, ſans quoi ils courroient riſque d'échouër ſur ces côtes. C'eſt pourquoi il y a toujours à ces approches un Matelot monté au plus haut des hunes qui fait bonne ſentinelle, ſûr d'être recompenſé de ſa peine lorſqu'il découvre les Terres.

La plûpart de nos voiles étoient donc carguées, quoique nous eûſſions le vent favorable, quand le 2. *Juin* vers les 9. heures du matin, un Mouſſe qui étoit ſur le plus haut perroquet du Vaiſſeau ſe mit à crier: *Terre*, *Terre*. Comme le Ciel étoit beau & ſerein, nous apperçumes preſque auſſi-tôt l'Ile de *Terre-Neuve*; ce qui repandit la joye par tout le Vaiſſeau; car chacun s'ennuyoit aſſez de n'avoir vu autre choſe pendant 29. jours que de l'eau. Nous rengeames à notre droite cette Ile & arri-

arrivames, au bout de deux jours à la faveur d'un bon vent, vis à vis l'Ile *aux Oiseaux*. Ce sont deux Rochers qui s'élevent dans la Mer & dont le sommet surpassant la surface des eaux sert de retraite à une quantité prodigieuse d'Oiseaux blancs nommés *Goëlans*, qui ne vivent que de petits Poissons. On en rencontre souvent en pleine Mer. Ils étoient en si grand nombre à voltiger autour de ces Rochers que nous tirames sur eux, par divertissement, deux coups de canons. Après quoi, en traversant la Baye de *St. Laurent*, nous nous trouvames aussi avec tout le bonheur possible, au bout de deux jours, à l'entrée du fameux Fleuve de ce même nom.

La grande Rivière du *Canada* dans l'Amerique Septentrionale, se nomme aujourd'hui le Fleuve de *St. Laurent*, à cause que les premiers Vaisseaux *François* qui la reconnurent, entrèrent dans son embouchure le jour de la Fête de *St. Laurent*. On peut dire qu'il est un des plus beaux Fleuves du Monde. Il a deux cens brasses de profondeur, vingt cinq ou trente lieuës de largeur

à

à ſon embouchure où eſt ſon Golfe; enſuite il va toujours en ſe retréciſſant vers les Lacs d'où l'on pretend qu'il prend ſa ſource. Son flux monte juſqu'à *Quebec*, qui eſt à environ cent quarante lieuës de ſon Golfe. Ses bords aſſez agréables par tout ailleurs, ne le ſont pas beaucoup jusques à la Rivière de *Jacques Cartier*, ſituée à quinze lieuës de *Quebec*, où les gros Navires ſe trouvent hors d'état de pouvoir monter plus haut. Ce lieu a pris ſon nom de ce *Malouin* qui dans ſes premières découvertes y fit naufrage & fut obligé d'y paſſer un hiver bien rigoureux.

On trouve par tout ce Fleuve une quantité prodigieuſe de Poiſſons, non ſeulement d'eau douce, mais auſſi de Mer. Son canal qui eſt extrèmement large, contient pluſieurs grandes Iles, & ſon cours a plus de ſix cens lieuës de long, puis qu'on pretend que par ſon moyen, on peut joindre celui du Fleuve *Miſſiſſipi*.

CHAPITRE IV.

*Naufrage de l'*Elephant. *Mœurs & Façons d'agir des Habitans du* Canada.

NOus nous trouvames le 15. *Juin*, fort avancés dans le Fleuve *St. Laurent*. Nous allions toujours la ſonde à la main; car ce Fleuve, à cauſe des Rochers qui ſont au fond, eſt des plus dangereux, deſorte que nous étions obligés de jetter l'ancre tous les ſoirs. Je ne voyois des deux côtés que de très hautes Montagnes dont les arbres me recréoient aſſez la vuë & nous étions déja vers l'Ile *Rouge*, vis avis la Rivière du *Loup*, lorsque quelques *Algonkins*, qui habitent en cet endroit, vinrent à notre bord avec deux de leurs canots. Ce fut les premiers Sauvages que je vis; je ne pouvois me laſſer d'admirer l'agilité & la hardieſſe avec laquelle ils nageoient ſur ces ondes enflées, dans leurs petits canots. Mais,

Mais, que c'étoit peu de chose, en comparaison de ce que j'ai vu par la suite! Comme c'étoit à peu près le tems que l'on attendoit le Navire du Roi dans le *Canada*, ces Sauvages, qui en avoient sans doute entendu parler, étoient aux aguèts pour voir s'ils ne le verroient pas arriver, & ayant reconnu à notre Flamme, que c'étoit lui-même, ils ne manquèrent pas de nous aborder à dessein de nous faire quelques petits Presens, dont ils comptoient bien recevoir l'interêt; c'est pourquoi ils nous aportèrent quelques Perdrix, Liévres, & autres gibier.

Mr. l'Evêque qui avoit déja mis sa soutanne violette avec sa grande croix, leur donna dabord & de bon cœur sa Benédiction; prélude du payement qu'ils devoient avoir de leurs Presens. Mais quoi-qu'ils la reçurent à genoux, avec tout le respect & la vénération qu'ils portent ordinairement au *Grand Patriarche* (car c'est ainsi qu'ils le nomment) je crois néanmoins qu'ils furent bien plus contens des pois, du lard & de quelques autres bagatelles qu'on leur

leur donna, après quoi ils s'en allèrent, en prenant dans leur canot le R. P. *Luc* Recollet *Canadien*, pour le conduire en toute diligence à *Quebec*, afin qu'il y annonçât notre arrivée.

A la vuë du gibier de ces Sauvages, quelques Officiers & Gardes-Marine, voulant faire les bons Chasseurs, obtinrent la permission d'aller à terre dans ce même endroit. Ils s'imaginoient déja que toutes les Perdrix, & les Liévres alloient courir au bout de leurs fusils; mais, après une journée de Chasse, ils eurent la honte de venir nous rejoindre un peu plus bas, en n'aportant avec eux que quelques mechans petits Oiseaux avec un Rat musqué.

Nous allions fort doucement &, comme je l'ai déja dit, toujours la sonde à la main. Nous passâmes de cette façon l'Ile aux *Liévres* & celle aux *Coudres*, qui a bien trois lieuës de long & nous étions déja parvenus dans un endroit où nous n'avions plus guère que 16. ou 17. lieuës pour nous rendre à *Quebec*, quand cette lenteur d'aller, impatientant tout le monde, & surtout Mrs. les Ecclésiastiques, qui

étoient en grand nombre & croyoient toujours qu'ils ne feroient jamais aſſez-tôt à cette Ville ; quand ces Prêtres, dis-je, voyant bien plus, que l'on alloit déja jetter l'ancre, parceque la nuit commençoit à tomber, prièrent Mr. le Comte de *Vaudreuil*, avec tant d'inſtance & de ſi bonne grace, de ne la point faire jetter, que ce Seigneur qui eſt bon de ſon naturel, ſe laiſſa gagner à leurs prieres. Il faut avoüer d'ailleurs, que la beauté du Ciel, qui commençoit à s'étoiler, jointe à un petit vent *Nord-Eſt* qui donnoit alors, contribua beaucoup à cette complaiſance du Comte, que nous penſames tous payer aux dépens de notre vie.

Le vent devenoit beaucoup plus violent & nous avancions toujours, lorsqu'environ vers le milieu de la nuit, voici notre Vaiſſeau qui tout à coup heurte & ſaute rudement ſur un Rocher. Déja cette ſecouſſe épouvantable ſuivie de quantité d'autres attouchemens, durant l'eſpace de plus de trente toiſes ſur ce Rocher, imprime la terreur dans le cœur-même des plus har-



hardis: Déja, deux ancres ſont jettés & nos Matelots, ſans perdre de tems ni recevoir aucun commendement, courrent çà & là & ſautent au plus vite à la manœuvre, quand, malgré la promptitude de leurs bras occupés à iſſer les voiles, le Navire file ſur ſes cables & fait encore un autre ſaut, mais bien plus terrible que le premier, qui lui briſant ſa Quille, le jette ſur la pointe d'un autre Rocher qui étoit le dernier de ce chenal. Ce fut là donc, où la Quille de notre Bâtiment briſée, nous échouâmes malheureuſement.

Cet enchaînement de Rochers, ſur lequel nous étions alors, ſe trouve dans ce Fleuve, préciſement entre le Cap *Brulé* & le cap *Tourmente*. Ce dernier Promontoire d'une hauteur extraordinaire, eſt ainſi nommé par raport à ſa traverſée, qui eſt des plus dangereuſes, à moins que l'on y paſſe la ſonde à la main & lorsque la marée eſt haute. Il fait l'extrêmité d'une chaîne de Montagnes de cinq cens lieuës de long. C'eſt là auſſi, où ſe fait la jonction de l'eau douce du Fleuve *St. Laurent* avec celle

celle de la Mer. Nos Pilotes connoissoient tous parfaitement cet endroit: mais il est bon de dire ce qui les a trompé.

Nous avions fait rencontre, il y avoit quelques jours, vers l'embouchure de ce Fleuve, du Navire d'un Armateur de *la Rochelle*, commendé par un nommé *Fleuri*. Ce Vaisseau qui étoit assez bon voilier, ayant été un peu de tems derrière nous, s'étoit avancé insensiblement, de manière qu'il marchoit à une petite lieuë de distance à nos côtés. Nous étions alors précisément au milieu & par consequent à une lieuë & demie du rivage, au lieu que le Sr. *Fleuri*, qui étoit dans l'endroit où nous aurions dû être, n'en étoit guère éloigné que d'une demie lieuë, & marchoit, comme je le viens de dire, à nos côtés sans que nous le sachions. Ce Capitaine avoit allumé son Fanal, signe ordinaire que les Navigateurs mettent pendant la nuit lorsqu'ils se rencontrent, afin de ne se point approcher, de peur qu'en ne se voyant pas, ils ne viennent à se briser les uns contre les autres. Nos Pilotes crurent facile-

cilement, par raport à la hauteur de la Montagne, que ce Fanal étoit un feu de quelques Sauvages qui étoient dans la Forêt, desorte que, cherchant à s'en éloigner d'environ une bonne demie lieuë de distance, nous nous trouvâmes sur cette Batture de Rochers, qu'ils connoissoient bien, mais où ils ne se croyoient pas. Ainsi nous pouvions bien dire de notre Bâtiment : *Incidit in Scyllam cupiens vitare Caribdim* ; parce qu'en effet voulant éviter un danger, nous tombâmes dans un autre.

Nous étions donc dans cet endroit fatal, où la marée venant à baisser peu à peu, notre Bâtiment se trouva couché sur le côté. On n'avoit pas attendu jusqu'à ce moment pour en abbattre les Mats ; car nous n'eûmes pas plutôt échoués, que les Matelots les couperent à coups de haches. C'étoit une pitié de voir ainsi défigurer ce magnifique Navire. On avoit aussi déja jetté dans l'eau quelques piéces de canons qui étoient du côté qu'il commençoit à pancher, mais ils ne furent pas perdus, d'autant qu'ils ne tombèrent que sur le Rocher. La conster-

nation

nation étoit peinte sur tous les visages ; chacun croyoit toucher à sa dernière fin. On tira quelques coups de canons pour appeller du secours, mais envain. Le Capitaine *Fleuri*, qui voyoit bien où nous étions, ne jugea pas à propos d'y venir, ni même de mettre sa Chaloupe à l'eau pour nous aborder, & dit, par la suite, pour ses raisons, que le Fleuve étoit trop agité pour oser s'y risquer.

Le matin, dès la pointe du jour, nous vîmes venir à nous le Sr. *De la Gorgendiere* Pilote de Roi, pensionné de la Cour, pour aller tous les ans audevant du Navire de *Sa Majesté*, & qu'il doit attendre pour cet effet vers l'embouchure du Fleuve *St. Laurent*, afin de le pouvoir conduire ensuite en toute sureté jusqu'à *Quebec*. Ce Pilote, qui ne nous croyoit pas si avancé, fut fort surpris de nous voir en cet état. Il avoit bien entendu nos coups de canons : mais, comme il ne savoit pas que ce fût nous, & pour des raisons sans doute semblables à celles du Sr. *Fleuri*, il ne s'en étoit guère plus pressé. Plus de cent cinquante

quante Perſonnes auroient pu perir faute de ſecours, ſi notre Navire eût avancé ou detourné ſeulement de deux toiſes; d'autant que notre chaloupe & notre canot n'auroient pas été capables de ſauver le quart du monde que nous étions.

Notre Navire étoit entiérement couché ſur le côté, quand le Sr. *De la Gorgendiere* arriva. La marée baiſſant toujours, nous permettoit d'aller à ſec tout au tour de ce Bâtiment, qui par la ſuite étant déchargé, fut haché en piéces pour en tirer les principaux materiaux. Tel fut donc le ſort fatal de ce fameux Vaiſſeau de Roi, qui avoit déja fait dix ou douze fois le voyage de *la Rochelle* en *Canada*.

Beaucoup de monde perdit dans ce naufrage: Car Mrs. les Officiers, malgré leur attention, ne purent empêcher, que les Matelots ne profitaſſent du privilege que leur offroit un pareil bouleverſement. Ces Miſérables, qui s'entendoient avec les Soldats de Marine, ne ſe faiſoient point ſcrupule de briſer à coups de haches les coffres des Prêtres, des Marchands & autres Perſonnes,

pour y voler & piller tout ce qu'ils y trouvoient de meilleur.

Environ ſur les huit heures du matin, on nous débarqua comme Gens inutiles & on nous tranſporta à Terre avec tous les Soldats de Nouvelle levée. Mr. le Comte de *Vaudreuil* ne garda avec lui qu'un certain nombre d'Officiers, les Soldats de Marine & les Matelots, & demeura dans le Navire juſqu'à ſa parfaite décharge. Nous étions à douze lieuës de *Quebec* lorſque ce malheur nous arriva, deſorte que nous fumes obligés de faire tout ce chemin à pied. Nous avions même quatre lieuës à faire avant que d'arriver chez les premiers Habitans, en marchant ſur des Rochers quelquefois trop eſcarpés & ſouvent dans la vaſe, où nous enfoncions juſqu'à la ceinture. Quoique débarqué des derniers, la joye de me voir libre animoit tellement mon courage, que je ſurmontai tous ces mauvais pas & devançai la plûpart de ceux qui étoient ſortis avant moi. Les chemins remplis de Gens embourbés offroient un Spectacle peu agréable, qui m'eut touché en toute autre occaſion:

mais

mais en celle-ci, trop embaraſſé de me tirer d'affaire, je goûtai aſſez bien l'excellence du Precepte, qui dit, *Charité bien ordonnée, commence par ſoi-même.* Il eſt vrai, néanmoins, que j'aidai pluſieurs de mes amis, lorſque je crus pouvoir le faire ſans riſquer ma Perſonne. C'eſt ce qui fut cauſe auſſi, que fatigué à mon tour & ſentant mes forces m'abandonner, je me vis bientôt contraint de ceder à ma foibleſſe.

Je m'arrêtois pour me repoſer, lorsqu'une voix dolente, qui ne devoit pas être éloignée, attira mon attention. Mes oreilles, plus que mes yeux, me guidèrent vers le lieu d'où elle partoit. La curioſité & le déſir d'avoir compagnie, me donnerent des forces. Je grimpai encore quelque-tems, pour atteindre une eſpèce de Plate-forme que formoit le haut du Rocher. Croyant avoir marché avec plus de vigueur que perſonne, je ne fus pas peu ſurpris de me voir devancé par un Marchand forain que Mr. le Comte de *Vaudreuil* avoit bien voulu recevoir à ſon Bord. C'étoit le même dont la voix plaintive m'avoit attiré vers lui.

Ses exclamations exprimoient vivement ſa douleur. Il deploroit ſon ſort de la maniere du Monde la plus Tragi-comique. Sa paquotille, qu'il croyoit perduë & qui en effet n'étoit pas trop bien avanturée, le rendoit inſenſible au bonheur d'être échappé du Naufrage. *Je ſuis perdu; je ſuis ruiné; où ſuis-je ici? Que vais-je devenir?* C'étoient toutes les paroles que j'en pouvois tirer. Mes remontrances & le ton de voix avec lequel je l'aſſurai qu'il ne perdroit rien, calmèrent un peu ſa douleur. Il me raconta qu'il y avoit une demie heure au moins, qu'il étoit en cette place & que ſon deſespoir l'avoit garanti de la fatigue que j'avois ſenti pour y parvenir: mais qu'en y arrivant il s'étoit trouvé tout d'un coup hors d'état de pourſuivre plus loin. Effets extraordinaires des Paſſions des hommes! Son avarice alloit jusqu'à le priver de l'uſage des ſens: Ce Monſtre, qui le devoroit intérieurement, ne lui permettoit pas de ſentir au dehors les piquures de Maringouins dont nous étions accablés.

Ces Maringouins incommodes, ſont

de

de petits Moucherons à peu près ſemblables à ceux de l'*Europe*, mais qui ſe trouvèrent en ſi grande quantité dans cet endroit, qu'il ne me fut pas poſſible de m'en debarraſſer, quelque précaution que je priſſe de faire joüer ſans ceſſe devant moi une branche de feuillage, que j'avois cueillie à cet effet. Aucun de ceux qui montèrent dans le Bois ne put éviter les traits de ces pernicieux inſectes. Les Sauvages font ordinairement du feu pour s'en preſerver, parceque la fumée les chaſſe. D'ailleurs ils ſe frottent tellement le corps de graiſſe, que ces Moucherons n'oſent les approcher. Ce remede m'a ſervi par la ſuite.

Tout accablé que j'étois par la fatigue d'un Voyage ſi pénible, je ne pus me refuſer à la ſatisfaction de contempler la vuë charmante, qu'offroit la hauteur ſur laquelle je me repoſois. Je m'étonne, ayant l'eſtomac auſſi vuide que je l'avois, comment mon imagination ne me fit pas prendre les Capuchons des Moines pour des Caſques & leurs Frocs pour des Boucliers: alors je me fuſſe imaginé voir les reſtes de

l'Armée *d'Alexandre* à ſon paſſage du *Granique.* Le grand nombre de Perſonnes éparſes au pied de la Coline repréſentoit aſſez bien les Eſtropiés & & les Lâches qui ſuivent l'Armée, n'ayant ni le courage ni la force de faire mieux. Parmi tant de Gens de differens caractères, le R. P. Commiſſaire Provincial des Recollets, avec un de ſes Frères Mineurs ne joüoient pas le Rôle le plus grave. Les bons Moines, tantôt occupés à ſoûtenir leurs Robes relevées en l'air, tantôt à redreſſer leur ſacré Capuce, avoient aſſez de peine à tirer leurs pieds nuds hors de la fange & ſe montroient dans des attitudes capables d'exciter le rire des plus ſérieux.

Ma voix attira pluſieurs de mes Camarades, qui me joignirent bien-tôt. Ils ſe repoſèrent quelque-tems auprès de moi, & la faim nous ayant averti de quitter les Bois nous partîmes au nombre de cinq que nous étions, pour tâcher de gagner les premières Habitations. Un chemin fort praticable nous conduiſit dans un autre entiérement frayé. Sans doute qu'il n'y avoit pas long-

long-tems que quelques Sauvages avoient paſſé par ce chemin, puisque nous y trouvâmes un Chou cueilli tout fraîchement. Cette vuë tenta notre appetit. Perſuadés qu'il n'en reſteroit point, nous nous jettâmes deſſus comme des Voraces; mais le cœur d'un Mêt ſi peu délicat, ſe trouva plus que capable de raſſaſſier quatre d'entre nous ; car le Marchand n'en voulut point tâter, ſon deſespoir lui tenant lieu de nourriture.

Il n'eſt pas hors de place de raconter ici, que ce que nous laiſſâmes ne fut point perdu. Ce qui en reſta ſervit à donner la paſſade à ceux qui ſuivirent. Il n'y eut pas juſqu'au plus mauvais du trognon qui ne ſervit à adoucir la faim des Voyageurs qui compoſoient notre Caravanne.

Il étoit environ cinq heures après midi, lorſque nous arrivâmes à la premiére Habitation, éloignée environ de huit à neuf lieuës de *Quebec*. Nous avions mis pour le moins huit heures à faire quatre lieuës, mais elles en valoient plus de dix en Pays unis. C'étoit donc avoir fait beaucoup, puisque la

plûpart

plûpart n'arrivèrent que le lendemain. Cette Habitation apartient à Mrs. du Seminaire de *St. Sulpice* qui possedent beaucoup de Terres & de Seigneuries en *Canada*, aussi bien que les Jesuites. Elle est belle & grande. Il y avoit déja des ordres de Mr. le Gouverneur Général pour nous y recevoir. Je m'y refis un peu; car je n'avois presque pas mangé de la journée & de là j'allai tranquillement d'Habitation en Habitation jusqu'à *Quebec*.

Dans la Partie de la *Nouvelle France* habitée, les maisons des *Canadiens* sont situées de distance en distance le long du Fleuve de *St. Laurent*. Il y a cependant plusieurs Villages qui commencent à se repandre dans l'enfoncement des Forêts où l'on défriche les terres; mais ces Habitans ont leurs maisons si éloignées les unes des autres, qu'ils sont obligés pendant l'Eté, de monter à cheval, & durant l'Hiver de se servir de traîneaux pour aller à leurs Eglises.

J'ai reconnu par la suite, qu'en général tous les Habitans du *Canada* sont bons, affables, laborieux & qu'il n'y a pres-

preſque jamais ni querelles, ni diſputes parmi eux. Comme le climat du Pays eſt froid, ils parviennent à une belle vieilleſſe. J'y ai vu quantité de bons Vieillards, forts, droits & point caducs. Je m'imaginois quelquefois en me promenant dans leurs Habitations, être au commencement des premiers Siécles, parmi nos anciens Patriarches qui ne s'amuſoient qu'à l'Agriculture. Nos *Canadiens* qui leurs ſont comparables en ce-ci, quoique d'ailleurs un peu interreſſés, paroiſſent cependant ne ſe pas beaucoup ſoucier de Richeſſes, ſi l'on en excepte ceux qui demeurent dans les Villes; car pour les autres, les vivres qu'ils ont toujours en abondance ſemblent leur ſuffire. Ils ont une façon d'agir ſi douce, ſi civile & ſi engageante, ſurtout envers les Etrangers *François* qui viennent de l'*Europe*, que ce n'eſt qu'avec regret qu'ils peuvent quitter leurs converſations. Ils ſont ſi charmés de nous entendre parler de la *France*, qu'ils regardent avec vénération comme le Pays de leurs Pères, qu'un *François* peut aller avec tout l'agrément poſſible & ſans argent

depuis

depuis *Quebec* juſqu'à *Montreal*. Je ſuis perſuadé que ſi cet Etranger vouloit avoir la complaiſance de s'arrêter autant que ces bonnes Gens voudroient le retenir chez eux, il n'arriveroit pas ſi-tôt à cette dernière Ville, quoiqu'elle ne ſoit éloignée de *Quebec*, que de 60. lieuës.

Telles ſont les qualités d'eſprit des *Canadiens*. Quant à celles du corps, ils ſont robuſtes & s'appliquent aux mêmes exercices que les Sauvages. Comme eux ils ſavent canoter, courir, ſauter & aller en raquettes: mais ſi leurs mœurs leur donnent un grand avantage ſur les Barbares, la Nature a dedommagé ceux-ci en leur accordant plus de force & d'agilité qu'aux Naturels de la Colonie.

Le Luxe ne regne point parmi ces Habitans de Village, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, eu égard à ceux des Villes. Il eſt vrai néanmoins qu'il s'en trouve parmi eux qui ſe diſtinguent par une conduite toute oppoſée aux mœurs générales. Ceux-là ſont connus ſous le nom de Coureurs de Bois, parce qu'en effet ils paſſent un tiers de l'année

plus

plus ou moins, à courir les Forêts comme de vrais Sauvages, n'ayant pour toute munition, qu'un fuſil, beaucoup de poudre & de plomb; laquelle proviſion étant uſée, ils reviennent à *Montreal* ou à *Quebec*, faire argent des peaux des Bêtes qu'ils ont tuées, & ne ſortent point de ces Villes, qu'ils n'ayent depenſé en débauches, tout l'argent de leurs Pelleteries. En un mot, tant qu'ils en ont, ils ſont *Flores*. N'en ont-ils plus, ils retournent à leurs Chaſſes, où ils regagnent par des peines & des travaux incompréhenſibles, le même argent qu'ils ont prodigué ſi vîte & ſi mal à propos. J'excepte ceux-ci du général de la Nation, parcequ'en effet leur nombre eſt très petit & qu'ils ne ſont point eſtimés. Les autres, au contraire, ſont toujours modeſtement vêtus. Leurs habits ſont des Capots croiſés ſur l'eſtomac, par le moyen d'une ceinture ſauvage garnie de plumes de Porc-épic; ils ſont uniformes & preſque tous de la même couleur. C'eſt des Sauvages auſſi, qu'ils ont appris la manière de ſe chauſſer, qui en effet eſt des plus commodes.

Il n'y a point de Cordonniers chez eux, & leurs ſouliers, qu'ils font eux-mêmes, ſont d'une peau de Chevreuil, ou de Loup marin, paſſée, ſimple, ſans talon & ſans ſemelle de cuir fort. On la fronce un peu ſur le bout, de ſorte qu'elle repreſente aſſez bien les doigts du pied où elle eſt couſuë avec des cordes de boyau, à une languette de cuir. On reprend enſuite tous les plis avec des courroyes de la même peau, qu'on paſſe dans des trous pratiqués de diſtance en diſtance, & que quelques-uns lient au-deſſus du talon, après les avoir croiſées ſur le cou du pied. D'autres les lient comme on feroit en *France*, à des ſouliers qui n'auroient point de boucles. Pendant l'Hiver on fait monter ces ſouliers juſqu'à mi-jambes pour être moins incommodé des neiges. Les Sauvages les ornent quelquefois d'un travail de plumes de Porc-épic ou de petits grains de raſſade, & la manière dont on les attache alors, les fait reſſembler aſſez bien aux brodequins, ou à la chauſſure qu'on donne aux Héros & aux gens de guerre dans la milice Romaine.

Il ne faut pas s'imaginer par ce que je viens de dire, que les *Canadiens* n'ayent point de defauts. *Nemo ſine vitio naſcitur*, chacun a les ſiens. On ſait auſſi que les commencemens des nouveaux Etabliſſemens ſont ordinairement beaux. Mais ſi dans le *Canada*, les Miſſionnaires connoiſſent tous leurs Paroiſſiens, d'autant qu'ils ne ſont pas en trop grand nombre, & s'ils tâchent de les édifier par leur piété qu'ils pouſſent juſqu'à la bigoterie : d'un autre côté, les jeunes Libertins que l'on y envoye de *Paris*, ne leur portent pas trop bon exemple ; ne s'amuſant qu'à careſſer leurs Femmes, leurs Filles ; chantant des chanſons abominables, en un mot pouſſant la malignité de leurs débauches juſqu'à l'excès. C'eſt ce que j'ai vu, & ce qui fait qu'on ne comprend pas quelle peut être l'idée de la Cour de *France*, en envoyant de pareils Débauchés, qui n'étant pas propres à labourer la terre, ſont obligés, pour pouvoir vivre, d'aller dans les Côtes chez les Habitans, où, ſous prétexte d'y être Maîtres d'Ecole, ils font plus de mal que de bien. Car ſi les *Cana-*

diens ſont un peu malins, ce ſont ces beaux Precepteurs qui les inſtruiſent: deſorte que, comme ils aiment déja la bonne chère, s'adonnant facilement à l'ivrognerie & à la gourmandiſe, il y a apparence que ce ſera chez eux comme par tout ailleurs, où la vertu ſe relâchant peu à peu, degénère en vice. D'un autre côté les *Canadiens* tiennent des *Gaſcons*, en ce qu'ils ſont grands Vanteurs de leurs propres actions, de leur valeur, &c. Ils ſont auſſi un peu Vindicatifs, dernier defaut, je crois, qu'ils tiennent des Sauvages.

CHAPITRE V.

Arrivée de l'Auteur à Quebec. *Deſcription de cette Ville. Uſage des Raquettes, pour voyager ſur la neige.*

J'arrivai le 18. *juin* 1729. à *Quebec.* Comme mes Camarades étoient diſperſés d'un côté & d'autre, par raport à notre Naufrage qui nous avoit tous mis dans une eſpèce de liberté, on eut aſſez de peine à nous raſſembler

bler tous & à nous obliger de paroître devant Mr. le Marquis de *Beauharnois*, encore actuellement Gouverneur Général de *la Nouvelle France*; car les uns craignant d'être engagés par force dans les Troupes de la Colonie & les autres d'être relégués dans des Forêts affreuſes, tous éludoient d'y venir & pour cet effet ſe tenoient cachés dans la Ville, deſorte que, lors qu'on en pouvoit attraper un, on le conduiſoit en arrêt dans un Corps de Garde. Quoique j'euſſe déja ſalué ce Seigneur pour tâcher d'avoir l'honneur de ſa protection, je fus néanmoins contraint de me trouver avec les autres, & ce fut le 26. du même-mois que nous parûmes tous enſemble devant lui.

Mr. Le Marquis *de Beauharnois* étoit alors accompagné de l'Evêque & des principaux Officiers de la Colonie. A peine nous eut-il vu, que notre état lui inſpira de la pitié. Il en hauſſa les épaules, en diſant à Mr. *Doſquet*: que nos Parens devoient avoir ſans doute perdu le bon ſens, lorsqu'ils avoient ſongé à nous envoyer dans ce Pays; après quoi ſe tournant vers nous, il

il nous demanda ce que nous prétendions faire. Le Chevalier *de Courbuisson*, portant pour nous la parole, lui répondit fort ſpirituellement. Il fit même d'un ton badin l'Apologie de nos Parens, s'étendant fortement ſur la bonté qu'ils avoient euë de nous envoyer vers un Seigneur qui lui paroiſſoit ſi gracieux : Ce qui fit rire Mr. le Gouverneur & toute l'Aſſemblée, après quoi on nous donna la liberté d'agir comme bon nous ſembleroit. Il n'y en eut que deux, de dix huit que nous étions, qui ne ſachant mieux faire, voulurent bien s'engager. Encore ne s'en ſoucioit-on pas beaucoup ; car deſertent-ils & ſont-ils attrappés après leur deſertion ! le Conſeil de Guerre ne leur inflige ordinairement aucune peine, les conſidérant déja aſſez punis d'être exilés ſi miſérablement hors de leur Patrie. Les Chevaliers & les autres aimèrent mieux aller dans les Côtes pour y ſervir de Maîtres d'Ecole. Pour moi je reſtai à *Quebec*, où j'eus le bonheur d'être employé, au bout de trois jours, au Bureau du Caſtor.

Six ſemaines s'étant écoulées dans cette

te Commiſſion, qui ne duroit qu'autant de tems que les Navires reſtoient en Rade, je fus fait enſuite premier Commis des Magazins du Roi, moyennant la recommendation du R. P. *Donatien du Bois*, Commiſſaire Provincial des Recollets du *Canada*, à qui j'en aurai d'éternelles obligations, auſſi bien qu'à pluſieurs autres de ſon Ordre, pour tous les bienfaits que j'en ai recûs.

QUEBEC, Ville Capitale & Evêché de la *Nouvelle France*, eſt ſituée au quarante ſixiéme degré cinquante cinq minutes de latitude Septentrionale. Sa longitude eſt de trois cens ſept minutes. Il eſt apparent que l'Etymologie de ſon nom provient de ce que les *Normands*, qui étoient avec *Jacques Cartier*, à la première Découverte de *la Nouvelle France*, appercevant au bout de l'Ile d'*Orleans*, dans le Sud-Oueſt, un Cap fort élevé qui avançoit beaucoup dans le Fleuve, s'écrièrent: *Quel-Bec*! & qu'à la ſuite du tems le nom de *Quebec* lui a reſté. *Moreri* ſe trompe donc fortement, lorſqu'il avance dans ſon Dictionaire, que cette Ville ſe trouve ainſi nommée de la hauteur de ſa Mon-

tagne, parce que, dit cet Auteur, les Sauvages appellent *Quebec*, les hauteurs ou élevations de terrain: Ce qui me paroît faux, d'autant plus que m'étant informé par curiosité de l'Etymologie de ce nom, aux Sauvages-mêmes avec qui je me suis trouvé dans la suite & qui possedoient differentes langues barbares, ils me répondirent, que le nom de *Quebec* étoit François; qu'ils ne connoissoient aucun mot sauvage qui sonnât de cette façon & qu'ils savoient bien, que les *Algonkins*, les *Abenakis*, les *Iroquois*, & les *Hurons* appelloient autrefois cette Montagne *Stadaka*. C'est, sans doute, dans le tems que les *François* vinrent s'y établir en 1608. cent ans après sa Découverte, & qu'ils changèrent un petit amas de cabanes sauvages qui y étoient, en maisons beaucoup plus solides.

Cette Ville paroît peut-être plus éloignée de *France*, aux Vaisseaux qui en viennent; car leur traversée dure ordinairement sept à huit semaines, au lieu qu'en s'en retournant ils peuvent en trente ou quarante jours de navigation, gagner aisément l'atterage de *Bel-*

Ile,

Ile, parce que s'il fait cent jours de l'année des Vents de la partie de l'Eſt, il en fait deux cens ſoixante de celle de l'Ouëſt. Elle eſt partagée en Haute & Baſſe Ville. Les Marchands demeurent dans la Baſſe, pour la commodité du Port. Quelques-unes de leurs maiſons ont trois étages, mais ne ſont point belles ſelon mon goût, n'étant bâties que de vilaines pierres noires tirées des Roches qui ſe trouvent ſur le bord du Fleuve *St. Laurent*; d'un autre côté, elles ne ſont couvertes que de planches & ſont ſans Symmetrie. Ces maiſons ſont au pied d'une Montagne de quatre-vingt toiſes de haut, ſur laquelle eſt bâtie le *Fort*, autrement dit, la Maiſon du Gouverneur Général.

On peut dire que ce Fort eſt le plus beau Bâtiment de toute la Ville; mais quoi qu'il ſoit fort élevé, il ne la commende pas de tous côtés, comme le raportent pluſieurs Voyageurs; car les maiſons qui ſe bâtiſſent encore aujourd'hui derrière les Recollets, ſont beaucoup plus élevées que ce Château, qui a la vuë bornée de ce côté. Quoiqu'il l'ait belle & longue ſur le Fleu-

ve *St. Laurent*, il eſt abſurde de dire, comme quelques Auteurs, qu'elle ſoit la plus belle & la plus étenduë qui ſoit au Monde, puis qu'elle ſe trouve bornée par tout, excepté vers l'Ile d'*Orleans*, qui a ſept lieuës de long & trois de large. Au reſte les Gouverneurs Généraux y ſont fort commodément logés.

La Baſſe-Ville ne peut guère s'agrandir à cauſe de cette Montagne du *Fort*, qui eſt très eſcarpée, & du *Saut-au-Matelot*, ainſi nommé, parce qu'il en tomba un du haut en bas. Elle eſt défenduë par une Plate-forme dans le milieu, qui bat à fleur d'eau, deſorte qu'il ſeroit difficile aux Vaiſſeaux de paſſer ſans être incommodés; mais cette Plate-forme eſt fort négligée. On y voit l'Egliſe de *Notre-Dame des Victoires* qui fut bâtie, en action de graces, de la levée du Siége des *Anglois*.

Il y a un chemin de la Baſſe à la Haute-Ville qui va inſenſiblement en tournant. Néanmoins les charettes & les autres voitures ont bien de la peine à y monter, par raport aux ravines

d'eaux

d'eaux des pluyes continuelles qui y tombent. Dans l'Hiver-même, les Habitans ne pourroient jamais ni le monter ni le descendre, s'ils n'avoient des grapins sous leurs souliers. Le Palais Episcopale est sur la Côte; c'est un petit Bâtiment de pierre de taille, dont le principal Corps de logis avec la Chapelle regarde le Canal.

Les maisons de la Haute-Ville n'ont qu'un étage; plusieurs-même n'en ont point & sont de distance en distance separées les unes des autres, ce qui ne fait pas un fort bel effet; mais comme les trois quarts & demi de ses Habitans y sont pauvres, il leur est impossible de faire autrement. Les R. R. P. P. Jesuites qui ne sont pas tels, y ont un grand Bâtiment assez superbe, & un College ouvert ou plutôt une Ecole qui sert à instruire un petit nombre d'Enfans qui y vont étudier. Mrs. du Seminaire de *St. Sulpice*, ont aussi un fort vaste Bâtiment sur la Plate-forme de la pointe qui donna à la Ville le nom de *Quebec*; sa face qui regarde le Canal, en forme la plus belle vuë. Cette Maison a couté environ cin-

cinquante mille écus. La Cathédrale eſt un aſſez grand Vaiſſeau; ſon Chapitre étoit compoſé dans le commencement, de douze Chanoines & de quatre Chapelains: il eſt reduit préſentement à neuf Chanoines ſans Chapelains à cauſe du peu de revenu; la réunion d'une Abbayie à ce Chapitre n'étant pas encore bien règlée. Il y a Doyen, Grand-Chantre, Théologal, Grand-Penitentier & Grand-Archidiacre.

Les R.R.P.P. Recollets, chez qui j'ai demeuré pendant plus d'une année, ont un très beau Couvent ſitué ſur cette Montagne vis à vis du Fort. Ils demeuroient autrefois à près d'un quart de lieuë hors la ville, ſur le bord de la petite Rivière *St. Charles*. Mr. *de St. Vallier* dernier Evêque de *Quebec* leur a échangé ce Couvent, afin d'y fonder en ſa place un Hôpital Général, pour tous les pauvres malades, où il a établi pluſieurs Dames de la première diſtinction qui y ſont actuellement Religieuſes Hospitalières de l'Ordre de *St. Auguſtin*. On peut dire que la vertu & la piété de ces

Dames

Dames ſont ſans égale, ayant ſouffert avec une Conſtance auſſi Sainte que Héroïque les adverſités, les troubles & les chagrins que leur a cauſé la perte de leur cher Fondateur, qui eſt enterré en ce lieu, où il eſt mort en odeur de Sainteté : Perte! qu'elles ne peuvent trop regretter & pour laquelle elles témoignent encore aujourd'hui la plus vive ſenſibilité. Il y a auſſi un autre Hôpital dans la Ville, où les malades ſont ſervis par des Urſulines.

Cette Ville manque encore de deux choſes eſſentielles, qui ſont un Quai & des Fortifications. Elle eſt environnée de pluſieurs ſources d'eau vive la meilleure du Monde ; mais comme il ne ſe trouve perſonne qui ſache aſſez bien l'Hydrometrie pour les conduire à quelques Places, où l'on pourroit conſtruire des Fontaines ſimples ou jailliſſantes, chacun eſt obligé d'y boire de l'eau de Puit. Le terrain de la ville eſt fort inégale, deſorte que la Symmetrie des ruës & des maiſons n'y peut point être obſervée. On peut dire en général que *Quebec* eſt une fort vilaine Ville, quoiqu'elle ſoit le Siége d'un Evêque immé-

immédiat de *Rome*, le Séjour d'un Gouverneur, la residence d'un Intendant, le Tribunal du Conseil Souverain de Canada & la retraite de plusieurs Communautés Religieuses.

Le Conseil est composé de douze Conseillers, qui sont presque tous Marchands de la Basse-Ville. L'Intendant s'attribue le droit d'y présider, mais le Gouverneur Général prend sa séance à la Salle de Justice, dans un endroit, où se trouvant tous les deux face à face & les Juges à leurs côtés, il semble qu'ils y president également. Chacun y plaide sa cause, car on n'y voit ni Avocats, ni Procureurs: ainsi les procès sont bien-tôt finis, sans qu'il en coute ni frais ni épices aux Parties. Les Juges, qui ne reçoivent du Roi que quatre cens livres de pension par an, sont dispensés de porter la robe & le bonnet. Outre ce Tribunal, il y a encore un Lieutenant Général, Civil & Criminel, un Procureur du Roi, un grand Prevôt & un Grand-Maître des eaux & forêts.

Il fait de si grands froids à *Quebec*, que très souvent, lorsque je voulois aller depuis

depuis les Recollets où je demeurois, jusqu'à l'Intendance, qui eſt à une des extrèmités de la Baſſe-ville, j'étois obligé d'arracher quantité de petits glaçons qui ſe trouvoient attachés à mes paupières. Souvent-même les froids étoient ſi exceſſifs que j'étois forcé de me diſpenſer des devoirs auxquels m'obligeoit mon Emploi. On a trouvé quelquefois des Gens roides morts de froid, dans les chemins des Côtes ou Habitations. La neige pendant trois mois de l'année y étant de douze à quinze pieds de hauteur, il y a beaucoup de maiſons où l'on entre plutôt par les fenêtres du premier étage, que par les portes, qui malgré les ſoins qu'on ſe donne, ſe trouvent toujours bouchées par des coups de Vent de biſe qui les comblent de neige.

Quelquefois pendant l'Eté, les chaleurs y ſont auſſi étouffantes, que les froids y ſont rigoureux pendant l'Hiver, & le tonnerre y éclate d'une façon ſi terrible qu'il fait trembler la Ville & les Montagnes qui l'environnent. Il faut avouër qu'il faut être auſſi laborieux que le ſont les *François*, pour pou-

voir faire quelque chose de bon d'une pareille Contrée. Les *Anglois*, qui habitent dans la partie du Sud, sont sous une Zone bien plus temperée : Aussi *Baston*, qui est leur Ville Capitale, est bien plus florissante & peut être regardée à l'égard de *Quebec*, comme une belle Ville de *France*, à l'égard d'un Village d'une raisonnable grandeur.

La Partie Septentrionale de la *Nouvelle France*, tire son nom de ce que les *Espagnols* ayant reconnu les premiers ses Côtes & ses Montagnes, qu'ils virent couvertes de neiges, les abandonnèrent en les nommant : *Capo di Nado*, c'est à dire, *Cap de rien*, d'où est venu par corruption le nom de *Canada*. Les *François* en firent la Découverte l'An 1704. & ne furent pas si dégoûtés que les *Espagnols*, puisque *Jean Verrazan*, natif de Florence, pour faire voir qu'ils en pouvoient faire quelque chose, en prit possession, dix ans après, au nom de *François I.* Ce Florentin ayant eu le malheur d'y être mangé par les Sauvages sans avoir été bien avant, *Jacques Cartier*, *Maloüin* y alla après lui en 1534. & poussa

sa

ſa Découverte juſqu'à *Montreal*, après avoir beaucoup ſouffert, fait naufrage proche de *Quebec*, & vu mourir par le grand froid, la moitié de ſon monde.

L'Hiver cependant, malgré ſon incommodité, ne laiſſe pas de procurer un petit avantage, en ce que, par le moyen des neiges, on a la facilité de charroyer du bois à la Ville, ſur des traîneaux tirés par des Chevaux qui ſemblent inſenſibles au froid. Les Recollets ſe ſervent auſſi d'une autre eſpèce de traîneaux qu'ils font tirer par de gros Dogues, lorsqu'ils vont à leur Quête. La glace du Fleuve *St. Laurent*, a bien ſouvent dix pieds d'épaiſſeur, & ſi quelquefois le vent en ballaye la neige qui la couvre, les Habitans vont alors avec une grande facilité, depuis *Quebec* jusqu'à *Montreal*: autrement ils ſe ſervent de Raquettes à la manière des Sauvages.

Ces Raquettes ſont plus arrondies ſur le devant que par l'autre extrèmité qui ſe termine un peu en pointe. Les plus grandes ſont de deux pieds & demi de large. Le tour qui eſt d'un bois

durci au feu eſt percé dans ſa circonference, comme les Raquettes de nos jeux de paûme à qui elles reſſemblent, excepté que les mailles en ſont beaucoup plus ſerrées & que les cordes n'en ſont point de boyaux, mais de peaux de Cerfs coupées & fort minces. Pour tenir le corps de la Raquette plus ſtable, on y met deux barres de traverſe, qui la partagent en trois compartimens, dont celui du milieu eſt le plus large & le plus long. Dans celui-ci, vers le côté dont l'extrèmité eſt arrondie, on pratique un vuide fait en arc, aboutiſſant à la barre de traverſe. C'eſt-là, où doit toucher lapointe du pied, ſans la porter ſur cette barre qui incommoderoit. Aux deux bouts de cet arc, ſont deux petits trous pour paſſer les courroyes, qui doivent attacher le pied ſur la Raquette. On paſſe ces courroyes l'une dans l'autre, comme qui commenceroit à faire un nœud ſur l'orteil, & après les avoir croiſées, on les repaſſe dans la Raquette à la circonference de l'arc; on les conduit enſuite par derrière au deſſus du talon, d'où on les ramène ſur le cou du pied, où

on

on les nouë en faiſant une roſe de ruban. Cela ſe fait de telle manière, que, quoi que le pied ſoit bien aſſujetti, il n'eſt pourtant gêné que ſur l'orteil, & qu'on peut quitter la Raquette en la ſecoüant du pied, ſans y porter la main.

On peut bien penſer que ces Raquettes étant longues & larges, il faut toujours faire de grandes enjambées; ce qui fait que les neiges ſurpaſſant les barricades des Habitations, on paſſe par deſſus, ſans ſouvent apercevoir la pointe d'aucun pieu; deſorte que, comme l'on va droit ſans avoir occaſion de ſe détourner, on peut aller loin dans un jour. Pour moi lorsque j'ai commencé à vouloir me ſervir de ces ſortes de Raquettes, il m'eſt arrivé de tomber très ſouvent le nez dans la neige; ſoit que je n'écartaſſe pas aſſez les jambes pour avancer chemin; ſoit qu'étant fatigué je vouluſſe m'arrêter pour me repoſer, ou ſoit que je demeuraſſe court, pour écouter parler ceux qui étoient avec moi, & qui prenoient plaiſir à me voir tomber. Car alors n'étant pas accoutumé à ces larges ſemelles, je les mettois, ſans y ſonger, l'une ſur l'au-

tre en m'arrêtant, de façon qu'en voulant lever le pied je culbutois infailliblement dans la neige.

CHAPITRE VI.

Description abregée des Trois-Rivières *& de* Montreal. *Traitte des Sauvages; Utilité de leurs Canots & la manière dont on les fait.*

Outre *Quebec* Ville Capitale, il y a encore dans le *Canada*, deux autres Villes. Celle qui tient le second rang après *Quebec*, se nomme *Montreal*, quoi qu'avant d'y arriver, il faille passer par une autre, que l'on appelle *les Trois-Rivières*: mais cette dernière n'est qu'une Bicoque, qui à peine mérite le nom de Ville. Elle tire son nom de trois Canaux, dont l'un est plus large que la *Seine*, dans son entrée à *Paris*. Ces trois Canaux sont formés par deux Iles de seize cens arpens de long chacune & remplies de beaux arbres. Elle est située près d'une Rivière

re qui tombe dans le Fleuve *St. Laurent*, nommée *Maitabirosine*. C'est par cette Rivière que descendent plusieurs Nations Sauvages, pour faire le Commerce de Pelleteries. Cette Ville est au 46. degré quelques minutes de latitude, au bout de la plus grande chaîne de Montagnes qui soit dans l'Univers. Le Roi y a établi un Gouverneur & un Major. Les Recollets y ont un Couvent & en sont Curés. On y recueille de ses environs beaucoup de bon bled & c'étoit autrefois le Bureau général du Commerce des Sauvages avant l'invasion des *Anglois* & l'établissement de *Montreal*.

Cette Ville qui fait le bout des Découvertes de *Jacques Cartier*, est située dans une Ile, que l'on nomme aussi *Montreal*, & qui peut avoir quatorze lieuës de longueur sur cinq de largeur. Elle est à present Capitale d'un Gouvernement particulier de la *Nouvelle France*, & est bâtie sur le bord du Fleuve, qui a en cet endroit une lieuë de largeur. Il seroit aisé d'en faire une forte Place par l'avantage de sa situation, quoique son Terrain soit uni &

ſablonneux. Mrs. du Seminaire de *St. Sulpice* de *Paris*, en ſont Seigneurs depuis la conceſſion qu'on leur en a fait en 1663. Il y a un Couvent de Recollets, une Communauté d'Hospitalières, une Maiſon de Filles de la Congrégation & une autre de Frères Hoſpitaliers, qui ſeroit un Palais ſi elle étoit finie.

C'eſt dans cette Ville où ſe fait préſentement le grand Commerce du *Canada*, pluſieurs Nations de Sauvages, que nous nommons nos Alliés, y abordant de toutes parts & même de cinq à ſix cens lieuës. Ils commencent ordinairement à venir en grandes bandes vers la fin du Mois de *Mai*, aportant avec eux une quantité prodigieuſe de peaux d'Ours, de Loups Cerviers, de Chats ſauvages, de Pécans, de Carcajoux, de Loutres, de Loups de Bois, de Renards argentés; de peaux de Chevreuils, de Cerfs, d'Orignaux vertes & paſſées; mais les principales Pelleteries ſont celles de Caſtors de toutes espéces. On leur échange pour des armes, de la poudre, des balles, des Capots à la Canadienne, des Habits à

la

la Françoiſe chamarrés de Dentelles ou d'or faux, qui leur donnent une figure tout à fait groteſque, par raport à leurs Mitaſſes qui ſont des piéces de drap ou de Mazamet dont ils font leur chauſſure ordinaire, faute deſquels ils vont toujours nuds jambes, ne portant d'ailleurs jamais de culottes. Il y en a auſſi, qui par fantaiſie achetent des chapeaux bordés d'un large galon d'or ou d'argent faux, qui étant poſés ſur leur chevelure craſſeuſe, nouée d'un côté & teinte de l'autre, leur donnent un air tout à fait hideux.

On diroit à les voir alors, que ce ſont des Diables & la Ville un Enfer, parce que ces Barbares qui marchent ſans ceſſe par les ruës, ſe mattachent le corps & le viſage plus que jamais, croyant par là ſe mettre ſur leur propre. D'un autre côté les hûrlemens, le tintamarre, les querelles & les diſſenſions qui ſurviennent entre ces differentes Nations ſauvages & nos *Iroquois*, augmentent encore l'horreur de ces ſpectacles: car quelque précaution qu'on prenne pour empêcher les Marchands de leur donner de l'eau-de-vie,

il y en a toujours quantité qui ſont ivres-morts; d'autres qui à demi-ivres tuënt leurs Adverſaires à coups de haches; d'autres enfin, qui, enragés de ne pouvoir attraper ceux à qui ils en veulent, ſe tuënt eux-mêmes avec leur couteau ; ce qui arrive rarement à la verité, mais néanmoins quelquefois, tant ils ſont fous & furieux dans la boiſſon. C'eſt pour cela qu'on ne ſouffre point qu'ils habitent dans les Villes.

Leur Foire ou Marché ſe tient toujours ſur le bord du Fleuve, le long des Paliſſades de *Montreal*. Des Sentinelles empêchent qu'on n'entre dans leurs Cabanes pour éviter les chagrins qu'on leur pourroit faire, & pour leur donner la liberté d'aller & venir pendant le jour dans la Ville, où toutes les Boutiques ſont ouvertes. On leur échange auſſi pour leurs Pelleteries du Vermillon, des Chaudières, des Marmites de fer & de cuivre & en un mot toutes ſortes de Quinquailleries.

Mr. le Gouverneur Général, n'oublie point de partir tous les ans exprès de *Quebec*, pour aller à *Montreal*, y chercher ſa Foire, dans ce tems de Marché.

Outre

Outre qu'il eſt le premier Echangeur, les Préſens conſidérables que lui font les Chefs de chaque Nation, qui viennent le ſaluër, augmentent beaucoup le profit de ſon trafic: ce ſont des jours de récolte pour lui. Ces ſauvages en lui donnant quelques paquets de Pelleteries pour Préſens, ne manquent jamais de le prier en même-tems, de ne pas ſouffrir qu'on leur vende trop cher les Marchandiſes; mais il n'en eſt point le Maître, puiſque chacun diſpoſe du ſien comme il le juge à propos.

Toutes les Boutiques ſont donc ouvertes. C'eſt à qui fera valoir ſon talent; les plus fortes amitiés entre les Marchands ne laiſſent pas de ſe réfroidir dans ces momens. Le mouvement tumultueux qui regne alors & l'envie que l'on a de faire ſon profit, diſſipe cette ouverture de cœur; à peine le Fils reconnoît quelquefois ſon Pere: l'un attend au paſſage un Sauvage qu'il voit chargé de Caſtors; l'autre l'attire chez lui & compoſe du mieux qu'il peut. Le Sauvage qui eſt auſſi raffiné que le *Canadien*, ſur le fait de la Traitte, examine attentivement ce qu'on

lui montre. Ce Commerce dure ordinairement trois mois à plusieurs reprises, parce que les Sauvages ne viennent pas tous précisément dans le même jour.

Comme le Pays n'est pas riche, ainsi que je l'ai dit, chacun cherche à y vivre selon son industrie. Il y a apparence que sans le Commerce des Pelleteries, la plus grande partie des Habitans ne pourroit pas subsister du revenu de ses Terres. Sa Majesté y entretient un grand nombre de Particuliers, quelques Couvens & Communautés: quatre cens mille livres qu'il envoye tous les ans ne laissent pas d'être d'un bon secours. Les Officiers ne soutiennent leurs Familles que de leurs appointemens, ne leur étant pas permis de se mêler dans le Commerce. La necessité cependant oblige plusieurs à le faire secrettement; sans quoi leurs Femmes seroient à plaindre s'ils venoient à mourir.

Les Troupes sont d'un Détachement de la Marine, composées de vint-huit Compagnies. Les premières qui arrivèrent en *Canada*, étoient du Regiment

ment de *Carignan Salières*. De vint-quatre Compagnies qui y étoient, on en fit repaſſer vint en *France*, au bout de trois ans, & les quatre qui demeurèrent furent compoſées de ſoixante & quinze hommes chacune.

Il y eut plus de trois cens hommes de ce Regiment qui s'établirent dans le Païs, non pas avec des Filles de joye, comme le prétend le Baron de *la Hontan*, mais avec des Filles & des Femmes qui étoient en *France*, à charge à de pauvres Communautés, d'où on les a tirées, pour les conduire de leur plein gré en *Canada*. C'eſt une choſe que j'ai appris ſur les Lieux par des Perſonnes de probité & dignes de foi: comme du R. P. *Joſeph* Recollet, *Canadien* & d'autres Vieillards qui ont preſque touché à ces premiers tems. Ainſi *la Hontan* ſi ſujet à caution dans tous les points Capitaux de ſon Ouvrage, ne doit pas faire prendre pour Verité, des calomnies ſi injurieuſes à l'honneur des *Canadiennes*. Il n'en auroit pas pu dire davantage de la *Louiſiane*, où chacun ſait que l'on a envoyé beaucoup de Filles du caractè-

re

re ſur lequel il paroît prendre tant de plaiſir à s'étendre.

Les quatre Compagnies de Soldats de Marine qui reſtoient, furent encore reformées en ſe mariant, & on leur donna des Habitations. Elles furent remplacées la même année par quatre autres Compagnies. Et même tous les Soldats de nouvelle levée, que l'on y envoye encore tous les ans, ſont dégagés d'abord qu'ils trouvent à ſe marier: ce qui ne manque pas de leur arriver, d'autant que les Familles *Canadiennes*, ſemblent plus fournir de Filles que de Garçons.

Les Vivres dans le *Canada*, ſe vendent preſque pour rien. Le bled y croit en abondance auſſi-bien que les legumes; & le Poiſſon y eſt en ſi grande profuſion que ceux qui l'apportent à la Ville pour le vendre, en laiſſent ſouvent plus de la moitié ſur la place du Marché pour les pauvres Gens qui le ramaſſent. On y voit quantité de Grands Eturgeons, de Poiſſons blancs, de Truites, de Poiſſons armés, de Harangs, de Barbuës, de Mulets, de Moruës, de Saumons, de Carpes,

de

de Goujons & ſurtout d'Anguilles, que l'on prend dans des naſſes le long du Fleuve *St. Laurent*, lorſque la Marée monte, & ſouvent en ſi grande quantité, que ces mêmes naſſes, boëtes ou panniers bouteux rompent quelquefois ſous la charge. D'un autre côté, outre leur nombre prodigieux, elles ſont ſi groſſes, que les Habitans qui ſont ſur les Côtes le long de ce Fleuve, en font boucanner pour l'Hiver ou s'en ſervent pour faire de l'huile. Cette Pêche ſe fait immédiatement au deſſous de *Quebec*, & un peu au deſſus, ſelon la Marée montante.

Le nombre de Tourtres ou eſpéce de Tourterelles, qui viennent dans ce Païs pendant l'Eté, eſt ſi monſtrueux, que lorsqu'elles ſe jettent ſur des terres enſemencées, elles n'y laiſſent aucuns grains; deſorte que l'Evêque du *Canada* s'eſt vu contraint, en de certains tems, de faire faire des Prières publiques à cette occaſion & d'exorciſer ces animaux qui n'y portent préſentement pas de dommage, parceque les Habitans qui commencent à s'y peupler, ſont ravis de les y voir & ſe font un plaiſir

plaisir de les tuer. J'en ai abbatu moi-même jusqu'à 44. d'un seul coup de fusil. Les *Canadiens* mettent des perches en pente vis à vis de leurs portes, où ces Oiseaux se perchant, ils les prennent tout de file & en peuvent tuer plus que je ne viens de dire d'un seul coup, sans sortir même de leurs maisons.

Les Fleuves de l'*Europe*, ne sont que des ruisseaux, en comparaison de ceux de ce Nouveau Monde. Comme il n'y a pas d'endroits au monde où les eaux des Lacs & des Rivières entrecoupent si fréquemment les Terres, on peut dire que les Canots sauvages dont ils se servent pour les traverser pendant l'Eté, leur sont d'une grande utilité, ainsi que je le ferai voir par la suite.

Ces Canots sont faits d'écorce de bouleau & peuvent passer pour le Chef-d'Oeuvre de l'art des Sauvages. Rien n'est plus joli & plus admirable que ces machines fragiles, avec lesquelles cependant on porte des charges immenses & dont la pésanteur n'empêche pas que l'on ne puisse aller avec beaucoup de rapidité. Il y en a de differentes grandeurs, de deux, de

quatre



quatre, jusqu'à dix places distinguées par des barres de traverse. Chaque place doit contenir aisément deux Nageurs, excepté les extrêmes qui n'en peuvent contenir qu'un. Le fonds du Canot n'est que d'une ou de deux pièces d'écorce auxquelles on en coud d'autres avec de la racine qu'on gomme en dedans & dehors, de manière qu'ils paroissent être d'une seule pièce. Comme l'écorce, qui en fait le fonds n'a guère au-delà de l'épaisseur d'un écu, on la fortifie au dedans par des lattes de bois de cédre extrèmement minces, qui sont posées suivant la longueur du Canot & par de petites varangues du même bois, de l'épaisseur d'un ou de deux écus, rangées près à près, dans le sens de la courbure du Canot, d'un bout à l'autre. Outre cela, l'extrèmité des bords est épaissie par des cercles, comme seroient à peu près ceux de nos tonneaux, dans lesquels sont enchassées ces varangues qu'ils arrêtent, & où sont attachées les barres de traverse, lesquelles servent à affermir le Corps de tout l'Ouvrage. Il n'y a ni poupe ni prouë. Les deux bouts

bouts ſont entiérement ſemblables, parce qu'on n'y attache point de Gouver-vernail & que celui qui eſt le dernier à un de ces bouts peut devenir le premier, en tournant ſeulement le dos aux autres ſans changer de place, en cas qu'il s'agît de retourner ſur les mêmes traces. Les avirons ſont fort legers, quoique faits d'un bois d'Erable qui eſt aſſez dur. Ils n'ont guère que quatre pieds de long, dont la pelle en emporte un & demi ſur cinq ou ſix pouces de largeur.

Le P. *Hennepin* raporte qu'ils ſont ronds par deſſous. Cependant je n'en ai jamais vû que de plats, & je n'ai point entendu dire, ni ne crois pas même qu'il y en ait d'une autre ſorte.

Si ces petits Bâtimens ſont commodes, ils ont auſſi leur incommodité; car il faut uſer d'une grande précaution en y entrant & s'y tenir aſſez contraint, pour ne pas tourner & pour ſoûtenir le balancement du Canot lorsqu'il eſt en train d'aller. Ils ſont d'ailleurs ſi fragiles que pour peu qu'ils touchent ſur le ſable, ou ſur des pierres, il s'y fait des crévaſſes par où l'eau entre & peut

gâter les marchandiſes ou les proviſions qu'on porte: ce qui m'eſt arrivé pluſieurs fois, comme je le dirai plus au long. Il ne ſe paſſoit pas de jours avec mes Sauvages, qu'il ne ſe trouvât quelque endroit qu'il nous falloit gommer. Nous nagions aſſis & de bout dans les eaux douces & tranquilles, mais nous étions forcés de nager à genoux dans les Rapides.

On en a fait cependant qui ont près de ſix pieds de largeur à leur ventre, & auxquels on peut mettre de petites voiles. Mr. le Gouverneur Général & Mr. l'Intendant ſe ſervent de ces derniers, lors qu'ils vont à *Montreal*. Cependant, comme ils ne laiſſent pas d'être legers, il ſeroit dangereux de les mettre à la voile lorſque le Fleuve eſt agité par la violence des vents; car alors on courroit riſque de périr. Pour cette raiſon, la traverſée des Lacs eſt ſi difficile, que les plus Prudens ne l'entreprennent guère, ſans avoir bien conſulté le tems; ils rangent avec cela les Terres autant qu'ils peuvent, ou coupent de Cap en Cap & tâchent de gagner d'Ile en Ile.

Avant d'entrer dans notre Canot, mes Sauvages & moi avions toujours ſoin de jetter au bord de l'eau, quelques pierres, ſur leſquelles nous marchions. C'eſt une précaution néceſſaire, pour n'avoir pas les pieds mouillés en entrant dans ces ſortes de petits Bâteaux. Une autre, que nous avons toujours obſervée avec la même exactitude, c'eſt de le tirer de l'eau, chaque fois que nous en ſortions. Nous avions grand ſoin de le renverſer auſſitôt ſur le ſable, tant pour le conſerver des vents, que pour le faire ſêcher & reparer les crevaſſes qui s'y faiſoient, preſque toutes les fois que nous nagions. Pour cet effet, on ſe ſert d'une gomme qu'on detache du bois d'Epinette, ou de quelqu'autre Arbre réſineux, dont l'*Amerique* ne manque point dans ſa vaſte étenduë.

Les *Algonkins*, les *Outaouacs*, les *Montagnois* & quantité d'autres Nations de la langue Algonkine, ſont les plus habiles à travailler ces Canots d'écorce, avec quelque différence néanmoins les uns des autres. Les *Abenakis*, par exemple, les relevent peu par leurs bords

&

& les font ſi plats par les deux bouts, qu'ils ſont preſque de niveau dans toute leur étenduë; & cela, parceque, voyageant dans de petites Rivières, ils pourroient être incommodés & briſés par les branches qui débordent & s'étendent ſur l'eau des deux côtés du Rivage; au lieu que les *Outaouacs* & les Nations d'en haut, ayant à naviguer dans le Fleuve *St. Laurent*, où il y a beaucoup de Caſcades & de chûtes, ou bien dans les Lacs où la lame eſt toujours fort groſſe, doivent avoir des Canots, dont les bouts ſoient hauts & élevés, afin de briſer la vague & d'être moins expoſés à recevoir l'eau.

Je n'ai point vû de Canots d'écorce de bouleau chez les *Iroquois*, qui n'euſſent été achetés des autres Nations Sauvages; car ils n'en font ordinairement que d'écorce d'Orme, mais qui ſont ſi mauvais, ſi vilains & ſi mal faits que la vuë en fait mal au cœur: Auſſi n'en regrettent-ils pas beaucoup la perte, lors qu'ils ſe trouvent briſés. Ils les font le plus ſouvent d'une ſeule pièce, & les travaillent avec toute la

malpropreté & la groſſiéreté imaginable. Ils coupent cette écorce aux quatre coins, où il eſt neceſſaire de la replier pour faire les pinces, & après l'avoir couſuë dans ces coins & aux deux bouts, ils l'affermiſſent avec des bâtons fendus, pour la gêner & l'empêcher de s'ouvrir. Ils font les varangues, les barres & les cercles du tour, de ſimples branches d'Arbres, qui ne ſont qu'écôtées & ſi mal rangées, qu'on ne peut rien voir de plus groſſier. Cela devroit inſpirer naturellement de la défiance à ceux qui ont à expoſer leur vie dans ces Machines, ſur des Rivières auſſi dangereuſes que le ſont celles du *Canada*. Cependant ils s'y abandonnent avec une confiance merveilleuſe à la rapidité des Eaux, dans les Saûts & dans les Caſcades, lorſqu'ils deſcendent les Rivières, ou qu'ils les refoulent, non ſans des fatigues incroyables, en piquant de fonds avec la perche.

CHAPITRE VII.

Départ de l'Auteur avec des Sauvages ; Son déguisement ; Il est malheureusement reconnu par des Canadiens.

MOn Emploi n'étant pas assez considérable pour m'engager à demeurer en *Canada*, & d'ailleurs le Climat du Pays & la manière dont j'y avois été envoyé me plongeant dans une mélancolie inexprimable, je n'étois uniquement occupé, que des moyens dont je me servirois pour en sortir.

J'y demeurai cependant l'espace d'une année, esperant toujours que mon Père me devenant favorable, mes affaires changeroient de face : mais ce tems étant écoulé & neuf mois de plus, sans en recevoir aucune nouvelle ni consolation d'Amis, ni reponse d'aucun Parens & n'en devant plus attendre, vû qu'il n'y avoit plus de Vaisseaux de *France* à arriver, le desespoir

me prit, ou plutôt leur abandon fut cauſe que je pris la reſolution de ſortir de ce Pays, à quelque prix que ce fût. Je tentai tous les moyens d'en venir à bout par les Navires qui étoient dans la Rade; mais malgré tous mes ſoins, il me fut impoſſible de réuſſir de ce côté, faute de Paſſeports. Je fus donc obligé, pour n'en point démordre, à prendre le malheureux parti de riſquer ma vie parmi les Sauvages. Envain mes amis voulurent me remontrer tous les dangers auxquels j'allois m'expoſer: Envain me firent-ils un horrible tableau des fatigues que j'aurois à eſſuyer dans ce Voyage, d'où il paroiſſoit entiérement impoſſible, que j'échapaſſe ſans quelque miracle: Envain ils me repréſentèrent que je ne devois pas partir ſeul avec des Sauvages, dont la complexion du corps, le tempérament & les manières de vivre ſont ſi differentes des nôtres; rien ne fut capable de m'en détourner.

Pour cet effet je feignis une partie de Chaſſe, afin de m'abſenter pendant quelques jours de mon Emploi, qui commençoit à me donner quelque relâche

lâche, par le départ des Vaisseaux. Je partis donc sous ce pretexte, avec une aussi grande provision de poudre, que si j'eusse dû chasser pendant un mois; mais mon dessein étoit d'en faire des Présens aux Sauvages avec qui je voulois parler: Précaution, sans laquelle il est inutile de traiter d'affaires avec ces sortes de Gens!

J'arrivai sur le soir chez un de mes Amis, qui avoit une Maison située aux environs de *Lorette*, Village des *Hurons*, qui n'est qu'à quatre lieuës de *Quebec*. Ces Sauvages ont été ainsi nommés par les Peuples du *Canada*, parce qu'ils avoient leurs cheveux brûlés d'une telle manière, que leur tête ressembloit à une Hure de Sanglier. Ils habitoient autrefois au delà du Fort *Frontenac*, qui est au-dessus de *Montreal*.

Le grand *Lac des Hurons*, ainsi nommé aujourd'hui de leur nom, dénote leurs anciennes Habitations. Ce Lac est appellé par eux *Karegnondy*; il se décharge dans celui d'*Erié*, avec lequel il contribue à former le grand Saut de *Niagara* & à augmenter le fameux

Fleuve *St. Laurent.* Il eſt navigable par tout; ſon circuit peut avoir ſept cens lieuës ſur deux cens de longueur; mais ſa largeur eſt inégale. Vers l'*Ouëſt* il contient pluſieurs Iles aſſez grandes du côté de ſon embouchure.

Ces pauvres Sauvages étoient tellement détruits par les *Iroquois*, qu'à peine pouvoient-ils compter parmi eux ſoixante Guerriers, lorsqu'ils furent obligés de quitter ces Lieux, pour venir ſe refugier parmi les *François*, qui leur accordèrent la demeure qu'ils ont préſentement & promirent de les proteger contre leurs Ennemis communs. Préſentement ils ſont environ au nombre de quatre cens, qui habitent proche de *Quebec*, ou dans le Village dont je viens de parler. Leurs Cabanes y ſont bâties à la manière des Européens, c'eſt à dire, qu'elles ſont d'une ſtructure ſolide, étant faites avec des pierres, du plâtre, &c. Elles conſervent néanmoins leur ancienne forme, c'eſt pourquoi elles ſont ſans magnificence, ni art; n'ayant d'autre commodité, que celle de les mettre un peu mieux à l'abri des vents & des in-

injures du tems, que les autres Sauvages.

On peut dire avec vérité que les *Hurons*, dans très peu de tems, n'auront plus rien de ſauvage que le nom. Ils commencent à ſe familiariſer avec les *Canadiens* & les *François*; vivent tous comme de bons Chrétiens, chantant en leur propre langue toutes les Prières, Hymnes & Pſeaumes, que l'on chante journellement dans l'Egliſe Romaine. Les Jeſuites n'épargnent ni ſoins, ni peines, pour leur faire quitter leur ancienne férocité & ſuperſtition, afin de les tenir dans la bonne voye du ſalut. Je puis certifier que mes deux Conducteurs *Hurons*, outre leurs Dévotions du matin, du ſoir & de leurs repas, ne ſe ſeroient jamais mis dans leur Canot, qu'ils n'euſſent auparavant adreſſé leurs Prières à Dieu.

J'étois ravi d'admiration, de voir que des Peuples, que nous appellons Barbares, s'acquittoient ſi exactement de ce Devoir envers leur Créateur. La manière humble & dévote, dont ils faiſoient ces Prières à haute voix, me touchoit ſenſiblement le cœur, ſur-

tout lorsque je les entendois recitant nos Litanies & se repondant l'un à l'autre, aussi bien que dans beaucoup d'autres Hymnes de nos Eglises, que je pouvois aisément comprendre par la difference des tons de voix ou chants dont ils s'exprimoient.

L'Eglise ou plutôt la Chapelle dediée à *Notre Dame de Lorette*, donne le nom au Village qu'habitent ces Sauvages. Les *Canadiens* y font beaucoup de Pelerinages par dévotion. Mr. le Gouverneur Général de la *Nouvelle France* & Mr. l'Intendant y vont tous les ans & y regalent par divertissement tous les Sauvages.

Ce fut proche de ce Lieu, où, étant arrivé chez cet Habitant que j'y avois pour ami, je resolus d'effectuer mon entreprise. Je lui communiquai d'abord mon dessein & l'intéressant à me rendre service, je l'obligeai en même-tems à me garder le secret. Dès le lendemain matin il fit venir chez lui deux Sauvages de cette Nation, dont la probité & le caractère lui étoient très connus. Ils parloient tous deux assez bien François pour se faire entendre,

tendre, desorte que je leur fis convenir qu'ils viendroient à *Quebec*, au plûtard dans trois jours, où je devois conclure avec eux mon marché chez un Marchand de mes amis. Comme ils avoient déja pris la resolution de faire une Partie de deux ou trois mois de Chasse, ils acceptèrent volontiers ma proposition & me tinrent leur parole.

Je les menai chez mon Marchand, qui promit de leur donner à chacun pour cinquante écus, argent de France, de Marchandises telles qu'ils les voudroient avoir, à condition qu'ils me conduiroient auparavant, en toute sûreté, jusqu'au premier Fort des *Anglois*. Pour plus grande sûreté il ne s'engagea à livrer les dites Marchandises qu'après leur Retour & sur un Billet de ma main, qui dénoteroit mon arrivée à bon port jusques à cet endroit. Mais comme les Sauvages *Hurons*, ne sont point amis des *Anglois*, ils ne voulurent jamais convenir de me conduire plus loin qu'à *Naranzouac*.

Ce Village des *Iroquois* situé à deux cens lieues des *François*, n'est éloigné

du

du premier Fort *Anglois*, que d'environ vint cinq à trente lieuës. Ils s'engagèrent de me faire faire le reste du Chemin sous la conduite de quelqu'un de leurs amis *Iroquois*, & de la fidélité desquels ils me repondoient par avance.

Notre Départ arrêté, j'allai les attendre secrettement, au jour marqué dans la maison d'un de mes amis qui demeuroit à la Basse-Ville du côté de l'Intendance. Voulant cacher mon évasion, je me déguisai comme eux, ou pour mieux dire, je m'habillai à la Sauvage, afin de n'être point reconnu par les Habitans du Pays, ou Courreurs de Bois, qui auroient pu rompre toute mon entreprise, en me remenant à *Quebec*, dans l'esperance d'en être recompensés. Je quittai donc mon Habit, ne me reservant qu'une simple veste, par dessus laquelle je mis une chemise sale & une couverture bleuë. Je me fis coudre des Mitasses ou pièces de mazamet sur les jambes; je pris des souliers sauvages & l'on m'appliqua par tout le visage de la couleur rouge & jaune, sur laquelle l'on me peignit un

un Serpent, dont la tête, après que le corps m'eut formé le contour du visage, me repondoit au bout de nez. La couleur de ce Serpent étoit verte. Mes cheveux bien graissés étoient relevés d'un côté & pendoient de l'autre: ce qui me donnoit une figure affreuse, quoique peu extraordinaire dans ce Pays. Cette précaution me fut presque inutile, comme je le ferai voir dans la suite.

Mes Sauvages étant bien munis de poudre & de plomb, je leur fis donner, pour les contenter, une petite provision de lârd, de Beuf salé, de farine & de pois dont ils sont fort friands. Mais, que mon peu d'experience me trompa bien dans cette précaution! Car n'étant point robuste & les routes que nous devions prendre, étant fort difficiles par raport à la rapidité des Rivières, aux Forêts affreuses que nous devions traverser, je leur donnois précisement de quoi me faire succomber ou périr dans nos premiers Portages. C'est ce qui me fut infailliblement arrivé, si par bonheur pour moi, ces deux Sauvages qui m'accom-

compagnoient n'eussent pas été d'un naturel bon & susceptible de compassion.

Je partis avec eux, *le* 15 *Mars*, 1731. Nous canotâmes vigoureusement jusqu'à la Rivière de *Jacques Cartier*, où un vent un peu trop violent s'étant élevé, nous fumes obligés de mettre pied à terre, avant que de gagner *le Saut de la Chaudière*, qui n'est eloigné de *Quebec*, que de quatre à cinq lieuës.

Pendant que nous nous reposions sur le bord du Fleuve *St. Laurent*, qui est fort large en cet endroit, deux Habitans de ces Côtes vinrent nous présenter la main, en nous disant : *Bonjour Frère*. Ils s'assirent à côté de nous, pour fumer une pipe, en se chauffant auprès d'un bon feu que nous avions fait. Quoique je ne me sauvois pas pour avoir commis aucun crime, mon cœur ne laissa pas que de palpiter à cette vuë ; c'est pourquoi je me levai aussitôt & voulus feindre d'avoir affaire dans le Bois qui étoit derrière nous, pour éviter l'occasion de leur parler & d'en être reconnu, mais envain : car l'un deux me tirant par la couverture dont j'étois

j'étois enveloppé, me dit : *Où vas-tu ? Te voilà bien beau ! Vas-tu te marier ?* Un de mes ſauvages me voyant embarraſſé, repondit ſubtilement pour moi : *Non, laiſſe-le aller ; il ne parle pas François :* en même-tems il me dirent quelques paroles ſauvages qu'ils ſavoient & que je n'entendois pas, auxquelles je repondis par quelques mots Grecs qu'ils feignirent d'entendre pour contrefaire les habiles Gens dans la langue Huronne, qu'ils diſoient même être plus belle que la Françoiſe. Je repondois ſouvent à leurs diſcours par un ris niais, qui, à ce que je crois, leur parut affecté ; car l'un d'eux un peu trop hardi, je ne ſai ſi c'eſt par ſoupçon, s'aviſa de vouloir lever par force ma couverture, pour voir ſi je n'avois pas une culotte ; ce qui infailliblement m'eût fait reconnoître. Mais *Nicolas Katarachiou*, le plus jeune de mes Sauvages, homme grand & extrèmement fort, irrité de ſa hardieſſe, le prit par le bras & le jetta un peu trop brutalement dans le feu, quoiqu'il n'eût deſſein que de le repouſſer. L'Habitant, homme robuſte, voulut en tirer ven-

vengeance, & prenant un tiſon, en donna malheureuſement par le viſage de *Nicolas*, qui, transporté de fureur, du coup qu'il reçut, alloit tuër ſon Adverſaire, ſi mon autre Sauvage nommé *Antoine Schenraguetton*, Oncle de *Nicolas*, homme fort, mais prudent, ne ſe fut ſaiſi de la hache de ſon Neveu. Pour moi, je ſautai ſur les fuſils, que je cachai au plus vîte ſous des broſſailles.

Cependant ma précaution ne les empêcha pas d'en venir aux mains avec armes égales. Jamais combat ne fut plus chaud; les tiſons faiſoient feu par tout; la Victoire balança quelques tems; mais *Antoine*, voyant ſon Neveu ſeul contre deux, ſe mit de la Partie. Il courut comme un furieux, renverſa un des *Canadiens*. L'autre dans le même inſtant tomba aux pieds de *Nicolas* & ils auroient été infailliblement tués tous deux, ſi je n'euſſe ſuplié à mains jointes mes Sauvages de leur pardonner. J'étois ſi troublé dans cet accident imprevû, que, ſans y penſer je faiſois mes remontrances en parlant François. Un de ces Habitans me fit appercevoir de mon indiſcrétion ſen me criant:

criant. *Ah! Chien de Deserteur, je voyois bien que tu n'étois pas Sauvage! Tu parles pour nous, quand il n'est plus tems & que tu nous a fait assommer par des Barbares! Va, va, tu nous la payeras.* Cette parole lui couta cher, car, craignant qu'ils ne fussent me dénoncer à *Quebec*, j'ordonnai sur le champ qu'on brisât leur Canot. Il étoit grand, fort beau & rempli de Marchandises; mais sa beauté ne l'empêcha pas d'être mis en pièces; après quoi *Nicolas*, non content de cette action, les chargea encore de coups sur les jambes & par tout, par raport à leurs menaces; & voilà comme ces deux Champions furent accommodés en langue Huronne, qu'ils estimoient tant.

Ce commencement malheureux ne me présageoit rien de bon pour la suite. Nous traversâmes au plus vite le Fleuve, pour arriver à l'autre bord, où nous nous trouvâmes dans une petite Rivière formée par la chûte du *Saut de la Chaudière*. Ce fut là, où pour la première fois nous mîmes notre Canot hors de l'eau, parce qu'il nous étoit impossible de canoter plus loin, à cause

de ce *Saut*. Mes Sauvages pâles & defaits du coup qu'ils venoient de faire, ne ſavoient plus s'ils devoient continuer leur Route, ou retourner à leur Village. Ils ſe tinrent aſſis ſans me parler & prirent Conſeil entre eux à ce ſujet. Après avoir rêvé pendant près d'un quart d'heure, la tête baiſſée ſur leurs genoux, *Antoine* me dit: *Tiens, Claude*, c'eſt ainſi qu'ils me nommoient, *Je ſai que tu es Fils d'un grand Chef de ta Nation, & que tu paſſes chez nous en ſecret pour de grandes Raiſons. Tu vois ce que nous venons de faire pour toi! Prens courage; mon Neveu ne veut plus retourner chez lui, je lui viens de parler pour toi. Tu ſais que je t'ai juré à* Quebec, *que je te traiterois comme mon propre Fils, je te tiendrai ma promeſſe: Regarde moi, je ſuis ton Père; je te conduirai, je te defendrai: je te ferai manger la chair de tes Ennemis.* En achevant cette parole, il m'embraſſa.

Je les remerciai tous deux & leur promis, que lorſque je ſerois arrivé en *France*, je ne manquerois pas de reconnoître une telle faveur par des Préſens conſidérables, que je leur envoirois

rois. A toutes mes paroles ils ſe regardoient tous deux remplis de joye & d'étonnement, flattés de la douce eſperance de devenir un jour plus riches que leurs Camarades. Nous nous enfonçames profondément dans les Bois, afin de quitter, le plus vîte qu'il nous ſeroit poſſible, les Habitations Françoiſes, qui ſont ordinairement le long du Fleuve *St. Laurent.*

Avant que de parvenir en lieu de ſûreté, il nous falloit monter une longue Montagne, pour gâgner le deſſus de cette petite Rivière remplie de fort déſagréables Caſcades, qui nous la rendoient impraticable dans l'endroit où nous étions. L'embarras n'étoit pas petit, quoique le chemin n'étoit pas des plus difficiles: car il s'agiſſoit de faire trois lieuës en montant parmi de grands arbres, d'y transporter notre Canot, & notre petit Bagage, qui ne laiſſoit pas d'être péſant.

CHAPITRE. VIII.

Fatigues de l'Auteur dans les premiers Portages. Rencontre d'un jeune Sauvage & de deux autres Habitans. Description du Saut de la Chaudière & *terrible Naufrage que fit l'Auteur en cet endroit.*

LA manière des Sauvages pour porter leurs Fardeaux eſt admirable. Ils les attachent avec une ſangle ou bretelle, qui leur ceignant le front, laiſſe repoſer le Paquet ſur leurs épaules; après quoi ils courent les bras croiſés à travers des Forêts affreuſes, ſouvent-même avec des charges, qui feroient ſuccomber les plus robuſtes Portes faix de l'*Europe*. Quoique les Sauvages ſoient ſi forts, il eſt très rare cependant de les voir ſe charger d'un tel embarras, à moins que ce ne ſoit dans une néceſſité abſoluë. Cette fonction regarde ordinairement leurs Femmes.

C'eſt

C'eſt bien aſſez faire pour elles, de ce qu'ils ont la bonté de les diſpenſer de porter leur Canot & de ce qu'ils ſe donnent la peine de porter eux-mêmes leurs fuſils. Ils n'ont pas d'autres Bêtes de charge que leurs Femmes. C'eſt une pitié de voir quelque fois ces pauvres malheureuſes, qui, outre qu'elles portent leurs Enfans qui ne peuvent marcher, ſe trouvent encore ſurchargées de tout l'équipage de la Cabane. Ce Fardeau, en groſſeur & peſanteur, reſſemble aſſez aux charges que nous pourrions mettre ſur nos Bourriques en *Europe*. Ces Barbares marchent devant elles, ſans s'embarraſſer ſi elles peuvent les ſuivre, ſe contentant de leur indiquer le Rendez-vous.

Préſentement les Sauvages, qui ſont dans le voiſinage des Villes ou Habitations Françoiſes, ont voulu remédier à cet inconvenient & ſe ſont mis en poſſeſſion d'avoir de petits Chevaux pour conduire à la Cabane leur bois en traîneaux pendant l'Hiver, & ſur le dos des mêmes Chevaux pendant l'Eté. Ce qui les rend ſedentaires & fait qu'ils commencent un peu mieux

à s'humaniſer avec les *François* ; au lieu qu'autrement ils ſe trouvoient dans la dure neceſſité de transporter de tems en tems leurs Villages : car, comme il faut que tous les jours les Femmes portent à leur Cabane le bois de chauſage, plus le Village demeure dans un même endroit, plus le bois s'en éloigne; deſorte que, après un certain nombre d'années, elles ne peuvent plus tenir au travail de charroyer de ſi loin le bois ſur leurs épaules.

Un Sauvage croiroit paſſer pour infame, s'il s'aviſoit de s'entre-mêler dans ces occupations fatiguantes, qui ne regardent que les Femmes. Mais les jeunes gens ravis d'avoir des Chevaux à mener, prennent volontiers cette peine, & les Femmes par ce moyen, déchargées d'un fardeau très onereux, n'en ont pas moins de plaiſir qu'eux. Néanmoins ils ſont tombés dans un autre inconvenient, car ces chevaux qui commencent à être en grand nombre, ſe repandant par troupes dans leurs Champs de bled d'Inde, où il n'y a point de hayes ni de clôture pour les arrêter, les déſolent entièrement, ſans qu'on puiſſe

y porter remède. Hors d'état de les nourrir dans des Ecuries, tout ce qu'ils peuvent faire c'eſt de les enfermer dans de mauvais Parcs, que ces Chevaux franchiſſent aiſément ; ſoit que ne trouvant pas aſſez de nourriture dans ces Enclos, ils ſoient portés d'eux-mêmes à en aller chercher ailleurs dans les bleds d'Inde, qui les affriandent plus que l'avoine ; ſoit que les Enfans qui ſont ſans ceſſe occupés à les animer pour les faire battre, les preſſent & les forcent de ſauter par deſſus leurs barrières.

Pour moi qui ne me trouvois point propre à porter aucun fardeau, je ne fus pas peu ſurpris de me voir le front bridé, pour transporter une charge qui étoit capable de m'entraîner ou me faire renverſer de côté, pour peu que je n'euſſe pas marché droit, la tête un peu panchée ſur l'eſtomach. Je me tenois ferme du mieux qu'il m'étoit poſſible & me cramponnois comme un Mulet chargé, qui veut ſe tirer d'un mauvais pas. Je tombois de tems en tems ſur les genoux & avois beaucoup de peine à me relever. Mes Sauvages

bien loin devant moi, portoient tous deux le Canot, & je les ſuivois à la piſte par un petit ſentier qu'ils m'avoient marqué & qui n'étoit pas des plus frayés, par raport aux feuilles des arbres que le Vent y avoit apportées.

Comme il y avoit déja près d'une heure que je les avois perdu de vuë & qu'ils ne revenoient point ſur leurs pas, ſelon qu'ils me l'avoient promis, l'inquiétude me prit & les forces me manquèrent au pied d'un endroit qui étoit un peu trop eſcarpé pour un Homme fatigué & chargé d'un fardeau tel que celui que j'avois. Je ne laiſſai pas néanmoins, de vouloir courageuſement le franchir, ſans ſavoir ſi je tenois la véritable route. L'eſperance de découvrir de loin mes Sauvages fut cauſe que je fis cet effort. A peine avois-je grimpé cinq ou ſix toiſes que mon paquet m'entraîna. Je roulai avec lui l'eſpace de plus de cent cinquante pas en reculant, ſans pouvoir m'arrêter qu'à la pointe d'une Roche, où peu s'en fallut que je n'euſſe le bras droit caſſé avec les mâchoires. Arrêté en ce lieu, le corps moulu & le viſage

ſage tout enſanglanté, je me traîne proche d'un grand arbre pour y prendre quelque repos.

Un jeune Sauvage *Abenakis*, qui paſſoit dans ces environs, m'entendant gémir, s'approcha de moi & me prenant pour un des Siens, me témoigna ſa pitié, en ſe jettant ſur moi à corps perdu & faiſant quantité de hûrlemens horribles, autant capables de m'étourdir, que d'épouvanter toute Perſonne qui ne comprend, ni ne s'attend à une pareille condoléance. Sa péſanteur jointe à la douleur que me cauſoit mon bras me faiſoit faire des cris qui interrompoient les ſiens. Il ceſſa de hûrler; & s'apercevant que j'étois *François* ſous un tel déguiſement, ſa pitié me ſembla changer en frayeur: Il ramaſſa mon Paquet qui étoit à quelque pas plus loin que moi, le chargea ſur ſes épaules & disparut comme un éclair.

A peine étoit-il parti que voici venir *Nicolas*. Il m'avoit cherché par tout; mais comme je m'étois écarté du ſentier qu'il m'avoit montré, ce ne fut pas ſans peine qu'il me retrouva.

Quel ne fut pas ſon étonnement, lorsqu'il me vit dans un ſi pitoyable état! *Qui t'a maltraité*, me dit-il auſſi-tôt? *Où eſt ton Paquet? Il eſt perdu*, lui repondis-je, *& je ne m'en ſoucie guère, car ſans lui je me porterois mieux.* Ce n'étoit que de la farine & un peu de pois que je portois, ainſi je pouvois bien parler de la ſorte, d'autant que la poudre & le plomb que je leur avois donnés, pouvoient plus que ſuffire pour faire notre voyage ſans cet embarras. Mais lui, qui s'en ſoucioit plus que moi, voulut ſavoir abſolument ce que j'en avois fait. Je ne pus lui dire autre choſe, ſinon qu'un Sauvage me l'avoit emporté. *Tu en as menti*, repartit-il *brutalement*, *Sauvage n'eſt pas voleur*, *mais* François *eſt voleur*, *tu as caché ton paquet*, *tu le retrouveras*, *ou je jure par le* GRAND ESPRIT, *que je te reconduirai à* Quebec *chez le Grand Général qui me donnera beaucoup d'argent de toi.* Ces paroles étoient autant de coups de poignards pour moi; car effectivement, il auroit été recompenſé s'il m'eût reconduit. J'ajoûtai tout ce que je pus, pour tâcher à le perſuader

der du contraire de ce qu'il penſoit; mais j'eus beau dire, il ne voulut jamais me croire. C'eſt pourquoi, outré de colère, il me quitta en me menaçant, & alla ſur le champ appeller ſon Oncle *Antoine*, qu'il rencontra, par bonheur pour moi, fort à propos.

Pendant ces entrefaites, le Sauvage qui avoit pris mon Paquet revint avec deux *Canadiens François*, qu'il avoit rencontrés dans ſon Chemin. Comme ils ne pouvoient s'entendre il les avoit amenés vers moi à force de ſignes & de démonſtrations. Ces Habitans arrivés furent fort ſurpris de me voir en cet état & encore bien plus lorsqu'ils m'entendirent parler François. Je leur dis naturellement le malheur qui venoit de m'arriver, mais non pas celui qui cauſoit mon départ: Et comme je ne ſavois plus à qui m'addreſſer dans mon affliction, puiſque mes Sauvages s'irritoient contre moi pour ſi peu de choſe, je les ſupliai au nom de Dieu d'avoir pitié de mon ſort, en me tenant caché chez eux pendant quelque tems, juſqu'à ce que j'euſſe des nouvelles de quelques amis que j'avois à

Quebec

Quebec & par qui je les ferois recompenſer. Mais l'un d'eux, ſans me repondre, & je ne ſai à quel deſſein, s'aviſa de me dépouiller de ma couverture & de ma chemiſe ; enſuite me prenant par deſſous le bras, il m'obligeoit déja violemment à marcher avec lui, quand, par un coup heureux, mes deux *Hurons* vinrent à paroître.

Nicolas, quoique bon, avoit néanmoins quelque reſte de ferocité ſauvage ; ſa gourmandiſe lui ſuggeroit la malice de gagner l'eſprit de ſon Oncle, en lui faiſant accroire que je l'avois traité de voleur ; mais *Antoine*, par un effet de ſa Prudence, voulut me voir avant que de rien décider ſur ce ſujet : & c'eſt ce qui fut cauſe qu'ils vinrent fort à tems, pour me délivrer d'un danger irremédiable, s'ils fuſſent arrivés un moment plus tard.

Le Sauvage *Abenakis* les ayant apperçus, ſe mit à crier de toutes ſes forces pour les appeller, leur diſant, ſans doute en ſa langue, qu'ils tenoient un Deſerteur *François*. *Nicolas* lui voyant le paquet friand dont la perte lui cauſoit tant de chagrin, & ſongeant

à ce que je lui avois dit, changea bien vîte de ſentiment. Comme il n'avoit point d'armes non plus que ſon Oncle, ils vinrent ſaluer prudemment l'*Abenakis*, lui parlèrent, & Conſeil tenu entre eux, ils talonnèrent tous trois les deux Habitans, qui ne pouvoient pas aller bien vîte à cauſe de moi. Je ne ſavois pas plus leur intention, que ces *Canadiens*; car nous ayant abordés, ils me regardèrent d'un œil farouche & firent ſemblant de ne me pas connoître.

J'étois ſi ſaiſi, que je ne pouvois pas leur parler. Ils ſe mirent donc à côté de mes deux Conducteurs; Puis en faiſant un cri effroyable, ils ſe ſaiſirent de leurs fuſils dans le tems qu'ils ne s'y attendoient pas. Ces deux Hommes fort étonnés de ce procedé voulurent en demander la cauſe: mais *Antoine*, leur repondit pour toutes raiſons, qu'il n'avoit pas de compte à leur rendre; qu'on leur donneroit leurs fuſils lorſque nous ſerions prêts à traverſer le grand Rapide du *Saut de la Chaudière*, qui n'étoit qu'à trois quarts de lieuës d'où nous étions; Qu'il ne tenoit qu'à eux de nous y ſuivre,

autrement, qu'on les leur laisseroit dans cet endroit.

Je ne savois pas encore ce que tout cela signifioit; tant je craignois qu'ils ne voulussent avoir la gloire de me remener eux-mêmes à *Quebec*, d'où nous n'étions pas fort éloignés. Je me confirmai d'autant plus dans cette opinion, que je me voyois descendre par le même chemin où j'avois déja passé & que d'ailleurs je croyois avoir franchi le lieu dont ils parloient, par raport au bruit des chutes d'eaux, que j'y avois entendu. Cette idée changrinante affoiblit mes forces. Resolu de perdre la vie plutôt que de retourner, je me couchai par terre, en leur criant: qu'ils pouvoient aller où bon leur sembleroit; que pour moi je prétendois ne pas avancer plus avant. Au surplus je n'en avois pas la force.

Mes deux *Canadiens*, ravis de cette resolution en témoignoient déja leur joye par un ris moqueur. Elle fut courte; car *Antoine*, le fusil bandé sur eux, les força de me porter sur ma couverture pendant l'espace des trois quarts de lieuës que nous avions à faire sur

cette Montagne. Cette action me fit reprendre courage. Ces deux Porteurs me disoient souvent aux oreilles qu'ils me connoissoient bien ; que si je voulois retourner avec eux, je ferois beaucoup mieux que de risquer ma vie dans des chemins d'où je ne reviendrois jamais, sur tout étant avec des Sauvages, qui m'abandonneroient au premier endroit ; que si je voulois leur donner la même somme d'argent que l'on avoit mis sur ma tête ils me conduiroient aux *Anglois*, par un autre chemin bien plus facile. Ils me prenoient pour un nommé l'*Eguille*, Garçon Tailleur, qui avoit causé une Rebellion dans un Fort avancé, où il étoit en garnison. Sa tête étoit à prix. Comme je me souciois peu de la vie & que je ne les écoutois point, ils me menacerent de se venger de la peine que je leur donnois & en effet peu s'en fallut qu'ils n'y réussissent comme je le ferai voir bientôt.

Jamais évasion n'a été si tristement traversée que la mienne dans si peu de tems & en si peu de chemin. Ce commencement n'étoit que le Prélude

de ce qui devoit m'arriver dans la ſuite.

Après nous être repoſés pluſieurs fois en montant cette Montagne, nous arrivâmes enfin à ce fameux Rapide, qu'on nomme le *Saut de la Chaudière.* Il étoit furieux alors, par raport aux neiges fonduës qui avoient enflé ce Paſſage. Son nom vient de ce que la Rivière qui paſſe en cet endroit, après avoir fait pluſieurs petites Caſcades, tombe dans une eſpèce de Baſſin rond en forme de Chaudière, où elle ſemble ſe tranquilliſer, & de là par une chute de la valeur de 60. ou 80. pieds de haut, ſe précipite par deſſus le Rocher qui la tient élevée, au pied duquel ſe faiſant un lit, elle ſe décharge immédiatement dans le Fleuve *St. Laurent* dont j'ai parlé.

Le Bruiſſement de ce Saut eſt peu ſurprenant pendant l'Eté, mais dans le tems que j'y ai paſſé, il faiſoit un bruit épouvantable. Le rapide que nous devions traverſer fort au deſſus de cette grande chute étoit très large. Le bouillonnement de ſes eaux nous étourdiſſoit tellement, qu'à peine pouvions-nous nous faire entendre. Comme nos

avirons

avirons étoient inutiles pour ce paſſage, mes Sauvages ne rendirent les fuſils qu'ils avoient pris à ces deux Habitans, qu'après avoir trouvé dans la Forêt, deux jeunes arbres de la groſſeur du bras, qu'ils coupèrent afin de nous ſervir de pieux ou de perches pour ſoûtenir contre ces Courans. Les deux *Canadiens*, curieux de ſavoir de quelle façon nous nous tirerions d'affaire, vouloient attendre & s'aſſeoir pour nous regarder traverſer un lieu, d'où il n'étoit pas croyable qu'aucun homme pût jamais échaper. Comme je me méfiois d'eux avec raiſon, je déchargeai moi-même leurs fuſils & leur fis donner la poudre & le plomb qu'ils avoient, au Sauvage *Abenakis*, qui étoit avec nous. Ce jeune Homme ſe trouva fort ſatisfait de ce Preſent qui ne me coûtoit rien. Il en remercia les *Canadiens*, croyant qu'ils lui donnoient de bon cœur : mais eux très-mécontens, le laiſſèrent avec nous, & s'en allèrent ſans ſe ſoucier davantage de contenter leur curioſité.

D'abord qu'ils furent diſparus nous mîmes à l'eau notre Canot, aprés

avoir pris congé de notre Sauvage *A-benakis*, qui demeura ſur le bord du Rapide, pour nous le voir traverſer.

J'étois aſſis au milieu du Canot avec ordre de ne point branler, telle choſe qui arrivât. Mes deux Canoteurs aux deux, extrêmités ſe tenoient de bout appuyés ſur leurs perches qui prenoient fond. Les vagues entrecoupées par des pointes de Rochers, enlevoient notre petit Bateau d'écorce mince & leger, l'entraînoient quelquefois malgré mes Sauvages par la rapidité de leurs Courans, & ſembloient prêtes à le briſer contre de groſſes pierres; d'un autre côté les Bouillonnemens d'eau venant à frapper le ventre de notre Canot, menaçoient de nous engloutir à tous momens. Mes *Hurons* fermes & intrépides avec une agilité inexprimable s'entendoient ſi bien, qu'ils affrontoient tous ces dangers, & nous étions déja fort avancés, quand malheureuſement la perche de *Nicolas* vint à ſe caſſer. Le Canot piroüettant ſur celle d'*Antoine*, qui étoit derrière moi, lui fit pouſſer un grand cri. Auſſi-tôt *Nicolas* par une préſence d'eſprit bien digne d'ad-

d'admiration, ſaute promptement par deſſus ma tête, gagne ſans tarder la perche de ſon Oncle, qui lui cede volontiers, le connoiſſant plus fort que lui. Alors *Antoine* non moins actif, délie nos Paquets, en tire toutes les cordes, au bout desquelles il met ſa ceinture, la mienne & celle de ſon Neveu, en attache un bout à notre Canot & jette l'autre avec un ſac de plomb, au Sauvage *Abenakis* qui étoit reſté à terre. Par bonheur que cette corde alla jusques à lui, & il étoit tems; car la perche qui nous reſtoit, étant d'un bois verd fraîchement coupé, plioit ſi fort qu'elle ne pouvoit plus nous retenir. A peine eſt-elle ſoulevée, que notre Canot part comme un trait d'arbalête, & vogue ſur ces ondes bouillonnantes, cedant au torrent qui nous entraînoit infailliblement dans un Precipice affreux, ſi la corde que tenoit cet *Abenakis* ne l'eût un peu retenu. Je dis un peu, car il ſe trouvoit entraîné lui-même par les ſecouſſes & zigzags que faiſoit malgré lui notre Canot, entre des Roches qui lui briſèrent ſes deux bouts; deſorte que la corde achevoit

de le déchirer, lorsque nous échouâmes ſur une encoignure au bord du Bois. Jamais la mort ne fut plus preſente à mes yeux. Mes Sauvages pâles & défaits étoient hors d'haleine, & nous n'en fuſſions jamais revenus ſans la dexterité incompréhenſible avec laquelle ils ſe ſervirent de leurs avirons, pour preſerver le ventre de notre Canot.

Nous jettâmes au plus vîte nos Paquets par terre, dans leſquels notre poudre ſe trouva par un coup du hazard, ſans être mouillée. Nous fimes bon feu, autant pour nous ſecher que pour aprêter le dîner. *Nicolas* avoit déja mis la chaudière ſur le feu avec un peu de farine, dont il vouloit faire une bouillie ou plutôt une *Sagamité*, car il commençoit auſſi à y mettre des pois & du lard, lorſque le Sauvage *Abenakis* leur dit, que les deux *Canadiens* nous avoient vû échouer & qu'ils ne venoient que de diſparoître. Je les ſupliai à mains jointes de décamper de cet endroit, ou que nous étions perdus ſi nous y demeurions plus long-tems. Comme ils craignoient auſſibien que moi d'être maltraités par

ces Habitans, qui effectivement ne manquèrent pas de venir un quart d'heure après en plus grand nombre, ils mangèrent ou plutôt dévorèrent cette *Sagamité* telle qu'elle étoit, c'eſt-à-dire, ſans être cuite; & voyant que je n'en voulois pas goûter, ils me donnèrent un peu de bled d'Inde roti & reduit en poudre, qu'ils avoient dans un petit ſac.

Les Sauvages avec une ſeule pinte de ce bled pilé de cette façon, peuvent courir plus de cent lieuës, ſans s'embarraſſer d'aucune autre nourriture. Ils ſont fort ſobres en pareil cas, n'en mangeant qu'une petite poignée lors qu'ils ſe ſentent foibles. Cette précaution peu embarraſſante les preſerve ſouvent de la famine, lorſqu'ils ſe trouvent dans des Deſerts où ils ne rencontrent pas de Gibier.

Ce beau repas ne fut point fait avec tant de diligence, que ces deux Habitans n'euſſent le tems de revenir à nous. Ils avoient fait rencontre d'un de leurs Camarades, qui, après leur avoir fourni de la poudre & du plomb, s'offrit de leur prêter main forte pour les venger

de l'affront qu'ils prétendoient avoir reçû. Déterminés à me prendre mort ou vif, ils avançoient tête baiſſée, le long de la Rivière qui faiſoit un coude derrière nous, à deſſein de nous ſurprendre : mais un de mes Sauvages voulant ramaſſer un paquet qui étoit de ce côté, les ayant appercûs, fit un grand cri & prit la fuite avec ſes Camarades qui me laiſſèrent ſeul.

Leur abandon m'inſpiroit presque le fatal parti de me jetter dans le Rapide, plutôt que de tomber dans les mains de ces Ennemis, quand tout à coup la refléxion me dictant, qu'il m'étoit plus glorieux de mourir les armes à la main, je pris mon fuſil & comme un déſesperé me mis à courir ſur eux. Mon intrepidité les ſurprit, auſſi-bien que mes Sauvages, qui encouragés par cette action eurent honte de lâcher pied. Ces Habitans les voyant venir à mon ſecours & ſachant d'ailleurs qu'un foible *François* à la tête des Sauvages eſt capable de les faire venir à bout des plus grandes entrepriſes, ſe ſauvèrent après m'avoir lâché un coup de fuſil qui donna dans l'arbre qui me cou-

couvroit la moitié du corps. Celui qui fit ce coup n'eut pas plutôt tourné la tête, qu'il se heurta rudement contre le tronc d'un arbre renversé & tomba par terre. Il ne tenoit qu'à moi de mettre l'occasion à profit ; mais quelle triste vengeance ! Soûtenu par des Barbares contre ma propre Nation, étoit-il d'une ame noble d'user de mon pouvoir contre un malheureux étourdi, qui ne me vouloit du mal que parce qu'il ne pouvoit m'en faire ? Je le relevai moi-même & après lui avoir fait reconnoître son tort, je le renvoyai sans qu'il lui fut fait aucun mal. Cette seule action m'attira une grande amitié de mes *Hurons* & m'acquit l'extrême confiance qu'ils eurent en moi, pendant tout le tems que je fus avec eux. Ils ne cessoient de la raconter aux autres Sauvages qu'ils rencontroient & m'en témoignoient leur admiration.

Ce coup reparé, nous continuâmes notre route jusqu'à deux lieuës de là, sur une petite éminence de terre qui étant escarpée de tous cotés, formoit une demi-lune sur le bord d'un Marécage impraticable. Cet endroit pou-

voit nous ſervir de Retraite en cas de nouvelles inſultes. Nous eûmes la précaution d'y cacher nos Paquets dans le tronc de quelques gros arbres pourris, que la vieilleſſe avoit fait tomber. Nous nous repoſâmes dans ce lieu jusques au ſoir ſans oſer faire de feu, quoiqu'il faiſoit grand froid & que j'étois mouillé depuis la tête juſques aux pieds. Enfin la nuit étant venuë, nous crûmes n'avoir plus rien à craindre; c'eſt pourquoi nous en allumâmes un, qui ſervit à nous procurer le coup fatal que nous tâchions tant d'éviter.

CHAPITRE IX.

L'Auteur eſt attaqué par ſept Canadiens *& huit Sauvages. Comment il ſe tira d'affaire. Paſſage du Rapide.*

Ces trois *Canadiens* avec qui nous ſortions d'avoir affaire, voyant que nous étions hors d'état de paſſer ce Rapide, faute de Canot, ne deſeſperoient pas de nous attrapper & ils al-

loient

loient même chez eux pour chercher du renfort dans ce deſſein, lorsque malheureuſement pour nous, ils rencontrèrent quatre autres Habitans au nombre desquels étoient les deux premiers, avec qui nous nous étions battus à coups de tiſons. Ces ennemis communs s'accoſtent: Mais, quel n'eſt pas l'étonnement des premiers, lorsqu'ils apprennent que ces derniers nous cherchent auſſi & que nous avons briſé leur Canot! Se trouvant donc ſept contre nous, bien armés & animés comme des Lions en furie, ils ſe repandent dans la Forêt & courent d'abord à un feu de Sauvage qu'ils voyent de loin. Ils croyoient déja nous tenir, mais n'y trouvant qu'une pauvre Sauvageſſe qui travailloit à faire de petits plats d'écorce, ils vouloient la contraindre de leur dire où nous étions & menaçoient de la frapper, quand heureuſement pour elle, quatre Sauvages *Abenakis*, l'entendant crier, vinrent à ſon ſecours.

Nos Habitans fort étonnés de voir qu'ils ne rencontroient pas ce qu'ils cherchoient, leur firent ſigne amicalement d'approcher & leurs montrèrent

de l'argent qu'ils leur promirent, en cas qu'ils voulussent les aider à m'attrapper, n'en voulant qu'à moi seul; car à l'égard de mes *Hurons*, ils ne pouvoient plus y être compris, d'autant que de Sauvage à Sauvage on ne se fait point de tort, à moins qu'on ne soit en guerre. Ainsi tout est donc contre moi.

Ces *Abenakis*, ayant parcourru toute la Forêt sans pouvoir nous trouver, jugèrent à propos d'attendre jusques à la nuit, esperant, que, comme il faisoit froid, nous ferions du feu & qu'ils nous découvriroient de loin. En effet ils ne se trompèrent pas dans leur idée; car un de ces Sauvages, après s'être détaché pour aller à notre découverte, monta sur une Montagne, d'où ayant vu notre feu, il vint droit à nous, & se glissa si adroitement proche du Lieu où nous étions, qu'il nous écouta parler sans être aperçu. Certain qu'il ne se trompoit pas, il alla avertir les *Canadiens*. Ils étoient alors au nombre de quinze, parce qu'ils avoient encore mis de leur Parti quatre autres Sauvages, qui s'étoient trouvés là par cas fortuit; reso-

ſolus de ne pas manquer leur coup & de nous attaquer à force ouverte en cas de reſiſtance. Cependant j'oſe dire qu'ils n'y auroient jamais réuſſi, tant j'étois determiné à me défendre, étant ſoutenu par mes Sauvages, qui m'avoient juré de périr plutôt que de me laiſſer prendre par qui que ce pût être.

Voici comme ils me parloient dans le tems que les autres conſpiroient ma perte : Ecoute Claude, me diſoit Antoine, *j'ai vu, j'ai connu, j'ai admiré ton courage. Une autre fois ſi l'on t'attaque je veux mourir avec toi, plutôt que de t'abandonner à ceux qui te voudront du mal. Du côté des Sauvages ne crains rien, nous leur parlerons pour toi & ils ſeront tes Amis. Tes Ennemis ſeront nos Ennemis. Je ſai que nous ne ferons pas de mal, mon Neveu & moi, tant que nous te ferons du bien, & cela me ſuffit; car (*) un Pere me l'a dit. Nous n'avons point de Canot*, pourſuivoit-il, *pour aller plus loin; Tu le ſais, tu l'as vu*,

(*) C'étoit un Prêtre qui leur avoit parlé pour moi.

vu, tu n'en doutes pas; ainsi il faut que tu reviennes avec nous à Lorette. *Je te nourrirai dans ma Cabane comme mon Fils & tu ne mourras pas de faim; car un Père ne laisse pas mourir ses enfans de faim. J'y ferai un autre Canot & après une demie Lune* (1) *je te conduirai à* Naranzouac *par ce passage qui sera bien moins méchant. Les* François *ont beaucoup plus d'esprit que les Sauvages, je le sai; mais ils n'ont pas tant de force; voilà pourquoi ils ne peuvent point passer ce Rapide. Tu le passeras, toi, avec nous, parce que nous te donnerons de la force & tu nous donneras de l'esprit. Tu en dois avoir grandement, car ton Ami m'a dit à* Quebec *que tu savois lire aussi-bien que le Grand Patriarche.* (2) *Ainsi prens ton Blanc* (3) *& lis pour remercier le* GRAND MAÎTRE *du Monde, de ce qu'il nous à sauvé la vie tout à l'heure avec toi & de ce qu'il t'a rendu vainqueur de tes Ennemis jusqu'à present. Demande lui la grace qu'il te fasse passer heureusement proche*

(1) Quatorze jours.

(2) C'est ainsi qu'ils appellent l'Evêque de *Quebec.* (3) C'est à dire, livre ou papier.

proche de leurs grandes Cabanes : & laisſe nous dormir une heure, après quoi nous profiterons de la nuit pour aller chez nous, ſans risquer d'être connûs.

Tous ces diſcours m'affligeoient beaucoup, dans l'inquiétude où j'étois de ſavoir ſi nous réuſſirions comme ils me l'aſſûroient. J'aurois volontiers voulu qu'ils partiſſent ſur le champ, ſans dormir ni faire de feu ; mais envain, il me fallut conſentir par force & un peu par complaiſance à tout ce qu'ils voulurent. Je jugeai à propos d'en profiter moi-même, c'eſt pourquoi je me deshabillai afin de faire ſecher ma veſte & m'enveloppai dans ma couverture pour prendre quelque repos.

Le jeune *Abenakis*, qui étoit préciſément de ma Taille, étoit reſté avec nous, & s'imaginant que je dormois il voulut eſſayer mes vêtemens, c'eſt à dire, qu'il mit mon chapeau & ma veſte pour voir ſi elle lui ſieroit bien. Je le laiſſai faire, n'oſant me perſuader qu'il me l'emporteroit. Ce fut un coup de bonheur pour moi.

A peine eut-il endoſſé cette veſte, que les huit Sauvages qui accompagnoient

gnoient nos *Canadiens* arrivèrent, & ayant investi ſans bruit l'endroit où nous étions, ſe mirent à faire des cris terribles ſelon leur façon ordinaire, lorſqu'ils veulent épouvanter leurs Ennemis. Les *Canadiens* qui étoient à leur tête prirent d'abord ce Sauvage pour moi & l'emmenèrent avec eux, après s'être ſaiſis de mon fuſil & m'avoir donné quelques coups de bâtons. La partie n'étant pas égale, je me ſauvai au plus vîte dans le Marais qui étoit auprès de nous. Comme les Arbres qui le couvroient, étoient preſque pourris, le pied me manqua & je tombai dans un grand bourbier, d'où enfoncé juſques à la ceinture, je ne me relevai que pour retomber dans un autre où je m'embourbai jusques aux épaules. Là, forcé d'attendre que mes Sauvages vinſſent chercher leurs Paquets pour m'en tirer, je n'étois ſoutenu que d'une petite branche d'arbre ſeche, qui pouvoit caſſer au moindre effort.

Il y avoit bien trois quarts d'heure que j'étois dans ce Marecage où j'enfonçois de plus en plus, quand l'ima-

ge de la mort jointe à la honte de périr dans un bourbier m'engagèrent à crier. J'appellai *Antoine* & *Nicolas* de toutes mes forces. Déja, depuis plus d'une demie heure ils étoient de retour auprès du feu; mais je ne les avois ni entendu ni vu paſſer à cauſe de l'obſcurité de la nuit. D'abord qu'il entendirent ma voix, ils vinrent & me tirèrent heureuſement dans le tems que je n'en pouvois plus.

Quelle déroute! Mouillé, croté, pire qu'un Barbet, mon fuſil perdu, auſſibien que ceux de mes Sauvages; ne pouvant plus avancer ni reculer; Que devenir? Car notre jeune *Abenakis* étant pris, nous ne pouvions plus repaſſer de l'autre côté du Fleuve *St. Laurent* faute de Canot. Ce jeune Homme avoit promis de nous le faire traverſer dans le ſien, & voilà pourquoi nous l'avions gardé avec nous. D'ailleurs il faiſoit grand froid; j'étois preſque nud & mes *Hurons* avoient perdu leurs couvertures. Quelle ſituation plus triſte que la nôtre? Cependant, voyons ce que deviennent mes Canadiens.

Ce jeune *Abenakis* pris pour moi, ſe ſentant

ſentant maltraité, trouve le ſecret d'échaper des mains de ſes conducteurs qui le vouloient mener par force droit à leurs Habitations. Il court ſi vîte qu'il parvient devant eux à la Cabane de ſa Mere. (C'étoit la Sauvageſſe dont j'ai parlé ci-devant.) Cette bonne Femme voyant ſon Fils tout défiguré, ſe met à pleurer amèrement & à s'arracher les cheveux pour toucher de compaſſion les autres Sauvages, qui arrivent preſque en même-tems que lui. Le Père de ce jeune homme, quoique du nombre de ceux qui avoient aidé à le prendre, ne l'avoit pas reconnu, à cauſe de ma veſte & de l'obſcurité de la nuit. Il ne ſait d'abord ce que ſignifie toutes ces larmes repanduës: mais, quel n'eſt pas ſon deſeſpoir & ſa rage, lors qu'il reconnoît ſon Fils & qu'il ſe ſouvient des coups que lui ont donné les *Canadiens*! Tranſporté de fureur il tombe ſur eux ſans pitié, & avec l'aide de ſes Camarades il les auroit infailliblement aſſommés ſur la place, ſi ces malheureux n'euſſent pleurés promptement les Coups du Fils, en jettant aux pieds de ces Barbares l'argent, qu'ils

avoient promis pour me prendre. C'eſt ainſi du moins que je l'ai appris par la ſuite, de ces Sauvages-mêmes, comme que je vais le faire voir.

Après ce bel exploit, ce jeune Sauvage raconta à ſes Parens, (car ils étoient tous d'une même Famille) la manière honnête dont je l'avois reçû & traité. Entre autre, il vanta fort le Préſent que je lui avois fait de poudre & de plomb. Enſuite de quoi, il ne leur eut pas plûtôt expoſé mon embarras, qu'ils vinrent obligeamment me raporter nos fuſils, nos convertures & qui plus eſt, un Canot neuf pour paſſer le Rapide. Leur arrivée me ſaiſit tellement le cœur, que peu s'en fallut que je ne tombaſſe évanoui. En effet, outre qu'ils étoient fort laids & mal vêtus, la reverbération du feu leur donnoit encore un air diabolique. D'un autre côté, je me croyois pris & ne ceſſai d'en douter, que lorsque je les vis tour à tour me donner la main, avec une inclination de tête, qui fait ordinairement tout le ſalut des Sauvages, & ſans autre cérémonie ils s'aſſirent autour de notre feu. La Sauvageſſe cu-

rieuſe de me voir, étoit venuë avec eux: Mon état parut exciter ſa compaſſion. Elle fit chauffer de l'eau, me lava le corps & nettoya ce qui me reſtoit de hardes.

Revenu entiérement de ma peur, je m'informai de la converſation qu'*Antoine* avoit avec eux. Il m'en fit le recit lui-même & m'ayant dit: que je devois les recompenſer, je tirai ſubtilement dix écus de l'argent que j'avois dans une ceinture, & le priai de les leur donner pour leur Canot, qui valoit bien cette ſomme. Mais *Antoine* prit malicieuſement cet argent en ſecret, me diſant qu'ils étoient tous ſes amis & qu'il termineroit peut-être bien cette affaire pour une piſtole. Je le laiſſai faire comme il voulut, mettant la choſe en ſa diſpoſition. Le Gaillard étoit intereſſé; il ne leur donna effectivement qu'une piſtole & garda pour lui le reſte: mais en dédommagement il leur fit préſent de poudre, de plomb, de pois, de farine & généralement de tout ce que nous avions. Le jeune *Abenakis* me rendit ma veſte & ils me témoignèrent tous être très con-

contens. Ils ne pouvoient pas l'être plus que moi: car me voyant si bien en sûreté, je commençai dès lors à jetter bas toute inquiétude & profitai de cet heureux moment pour me sécher à l'aise. J'arrangeai moi-même tous les fusils, que je mis dans un seul endroit avec de la poudre & du plomb, afin d'être prêts à nous défendre, en cas de nouvelle tentative de la part des Habitans contre moi. J'étois si fier de me voir Chef de cette petite troupe, que j'aurois été assez téméraire pour affronter mille hommes, qui eussent voulu me forcer dans ce retranchement. Je leur donnai à fumer & à manger tant qu'ils voulurent & nous ne sortimes de cet endroit que le lendemain à deux heures après midi.

Avant que d'en partir ils allèrent chercher encore un autre Canot & ensuite m'escortèrent jusques au Passage où nous avions déja pensé périr. Deux d'entre eux, des plus habiles, se mirent dans le Canot où j'étois & sûrent si bien faire, que nous traversâmes ce Rapide avec tout le bonheur possible, malgré les Courans que je

croyois à tous momens devoir nous emporter. Mes deux *Hurons* étoient dans un autre Canot avec nos Paquets & ne passèrent pas si heureusement, que leur Canot ne fût un peu endommagé. Mais c'étoit peu de chose; car ils y portèrent facilement remede, en le recousant avec des racines d'arbres & un peu de gomme par dessus.

Ce lieu forme une langue de terre bordée de Rapides des deux côtés: c'est pourquoi il nous fallut faire un Portage d'environ trois lieuës, avant que de pouvoir mettre à l'eau notre Canot. Comme il étoit déja tard lorsque mes Sauvages l'eûrent raccommodé, nous mîmes la Partie au lendemain; ce qui me fit beaucoup de plaisir, car j'étois si fatigué de n'avoir reposé, la nuit précédente, que sur des Rochers, qu'il me sembloit impossible que je pusse avancer plus loin, tant j'avois mal aux reins. Pour remèdier à cette incommodité & rendre mon coucher moins dure, je m'avisai de casser une grande quantité de branches d'Ifs, dont les Forêts du *Canada* sont remplies & j'en fis un lit; ce qui apprêtoit

à

à rire à mes Sauvages qui me regardoient, en me disant d'un ton badin: Que les *François* sont comme des Femmes qui ne peuvent coucher sur la Dure. Néanmoins malgré leurs railleries ils ne laissoient pas d'en profiter & me témoignoient assez être contens de ce petit travail que je me donnois tous les soirs, lorsque je pouvois trouver des Ifs ou du Buis: car, quoique ces arbres soient très fréquens dans toutes les Forêts de ce Continent, ce n'est pas à dire pour cela que j'en trouvois toujours. L'odeur de ces branches, que l'on dit être mortifère, me causa une fiévre si violente, que je ne pouvois plus me tenir de bout: cependant il nous falloit marcher & porter.

Au lieu de medecine on m'appliqua une emplâtre de soixante livres pésant sur les épaules. C'étoit le même Paquet que j'avois déja porté & qui n'étoit diminué que d'une vingtaine de livres: *Tiens toi bien*, me disoient-ils, en me soûtenant par dessous les bras *& marche toujours tu ne mourras jamais*. Comme ils ne pouvoient point porter tout à la fois, ce que nous

avions, ils revenoient tour à tour ſur leurs pas, pour y chercher, de diſtance en diſtance, un gros Paquet qu'ils laiſſoient derrière moi, & de cette façon avançoient chemin. Ils me trouvoient ſouvent renverſé ſous mon Fardeau, comme un homme prêt à expirer. *Courage*, CLAUDE, me diſoient-ils, *tu mourras bientôt ſi tu ne marches plus, car nous t'allons laiſſer-là.* Tous ces diſcours n'étoient que pour m'encourager à marcher & à vaincre un mal par un autre mal. En effet ils ne ſe trompoient pas; car après avoir fait une lieuë de cette façon & nous être repoſés, pour prendre quelque nourriture, je fus étonné de me voir plus robuſte & plus alerte que je ne m'étois encore ſenti. A force de bruſquer le mal, ma fiévre diminua, & je fis les deux lieuës qui nous reſtoient de Portage, d'une gayeté de cœur qui les ſurprit & leur fis d'autant plus de plaiſir, que je franchiſſois auſſi bien qu'eux tous les mauvais Paſſages que nous rencontrions. Ce fut-là où pour la ſeconde fois nous nous ſervîmes de notre Canot & nageâmes ſi vigoureuſement

ment, qu'en montant cette Rivière nous fimes près de douze lieuës dans l'espace de six heures.

CHAPITRE X.

Manière de porter les Canots. Pêche de Truites. Singularité du Porc-Epic & Rencontre de deux nouveaux Sauvages, dont l'un pensa être devoré par un Ours.

Le lendemain 18. *Mars*, nous eûmes deux petits Portages, mais fort rudes, parcequ'il nous falloit grimper & descendre deux petites Montagnes escarpées, desorte que mes Sauvages plus embarrassés que fatigués, jugèrent à propos de cacher dans des creux d'arbres, la moitié de la nourriture que nous avions, à dessein de la reprendre à leur retour. *Antoine* se chargea du reste de la provision & même de ma couverture. *Nicolas* porta seul le Canot de la manière que je vais le dire: Ainsi ma joye ne fut pas petite de me voir dès lors en veste, n'ayant d'autre

embarras que celui de porter mon fusil avec une hache. Les Canots comme je les ai dépeints ont plusieurs bâtons de traverse qui les rendent fermes en tenant leurs bords, par des separations de distance en distance. *Nicolas* fit une planche, longue d'environ deux pieds & demi & large de dix pouces, qu'il attacha par le milieu à une de ces traverses, de manière cependant que son dos apuyé dessus, la faisoit chanceler lorsqu'il étoit necessaire, ou lui faisoit faire une pente, qui lui donnoit l'aisance de soulever la pointe du Canot, lorsqu'il vouloit monter, descendre & voir à se débarasser des chemins où les arbres, un peu trop prêts les uns des autres, lui pouvoient fermer son passage. Cette planche d'ailleurs étoit appuyée sur un bâton pliant, dont il avoit fait un grand cercle, qui lui repondoit aussi sur le dos & l'aidoit à soûtenir sur ses épaules le poids de ce Canot renversé. Il le portoit ainsi sur sa tête; desorte que ses mains tenant une autre traverse, qu'il avoit devant lui, on ne voyoit plus ni sa tête ni ses épaules.

Ce

Ce Canot, quoique lourd & embarrassant, ne l'empêchoit pas quelquefois d'avancer si vîte, que j'avois bien de la peine à le suivre sans courrir. Ceci est donc bien different de ce que dit Le Baron *de la Hontan* qui ose avancer que les Sauvages sont moins forts que les *Européens*. Sans doute que quelques *Canadiens*, Coureurs de Bois, un peu Fanfarons (car ils ont presque tous ce defaut) ne l'auront pas bien informé. Pour moi, qui ai vu le contraire, ayant couru moi-même parmi toutes les Nations Sauvages dont il parle, j'ose affirmer que très-peu *d'Européens*, ne pourroient porter seuls & de cette façon un Canot tout mouillé & par des chemins aussi difficiles que ceux où j'ai passé. Non seulement j'ose juger de leur force par cet endroit; mais d'un autre côté les charges de grands arbres entiers, que je leur ai vû porter, m'empêchent d'en douter. Ils étoient secs à la verité, & peut-être me dira-t-on, que le contre-poids pouvoit beaucoup leur en faciliter le transport. Je l'avouë, mais la maniére de les soulever & de les mettre

tout d'un coup sur leurs épaules, m'est un sûr garant, qu'il y avoit plus de force que d'adresse. *Nicolas* donc, chargé de notre Canot, montoit sur ces Montagnes, où, pour se delasser il ne faisoit autre chose que de poser pendant quelques momens la pointe de ce Canot sur des Rochers.

Il y étoit souvent forcé, surtout lorsqu'étant dans des endroits un peu trop escarpés, il lui falloit attendre son Oncle, qui grimpoit le premier & tiroit le bout du Canot dans ces lieux, où il étoit assez difficile à un homme de monter seul sans aucune charge. Pour ce qui me regarde, je puis dire que quoique alerte & assez robuste, je n'en serois jamais venu à bout sans leur secours. Toutes ces difficultés furent cause que nous ne fimes pas beaucoup de chemin cette journée-là, mais le jour suivant nous nous recompensâmes en profitant d'une petite Rivière, navigable par tout.

Au bout de son trajet nous cabanâmes, ou pour mieux m'expliquer, nous fimes une Cabane pour la premiere fois, parceque nous apprehendions

hendions la pluye qui nous avoit déja ſurpris la nuit paſſée. Cette Cabane fut bientôt faite, auſſi bien que toutes celles que nous bâtimes par la ſuite. Sa forme reſſembloit aſſez aux Baraques ou Boutiques de nos Marchands Forains, qui ſont ouvertes par devant. Pour bâtir ces ſortes de Cabanes les Sauvages ne font autre choſe que de dreſſer quelques pieux avec des bâtons en travers, ſur lesquels ils appuyent des écorces d'arbres qu'ils dépouillent de la façon ſuivante. Premièrement ils font des entailles aux arbres, le plus haut qu'ils peuvent, avec leurs haches, enſuite ils font une fente perpendiculaire, c'eſt à dire, depuis ces entailles juſques au pied de l'arbre & y fourrent un bâton applani par un bout en forme de ſpatule, avec lequel ils enlèvent cette écorce ſans l'offenſer : après quoi ils en bâtiſſent leurs cabanes qui ſervent à les mettre à l'abri des injures du tems. Ils lui tournent toujours le dos au vent, parceque le devant étant tout à fait ouvert ils ſe trouvent avoir les pieds au feu qu'ils font vis à vis, qui autrement pourroit

les

les incommoder. Je ne parle que des Cabanes qu'ils font lorſqu'ils ſont en voyages ou en partie de Chaſſes; car pour celles qui leur ſervent de demeures ordinaires dans les villages où ils ſe cantonnent, ſi elles ne ſont guère plus ſolides, du moins elles ſont faites avec plus de ſoin & fermées de tous côtés, comme je le ferai voir dans la ſuite.

Lorsque le tems étoit ſerein nous ne nous amuſions point à faire de ces Cabanes; nous renverſions ſeulement notre Canot, qui étant couché ſur le coté, ſe ſoûtenoit ſur ſes deux pointes & nous preſentoit une ouverture dans laquelle nous pouvions nous coucher à l'aiſe juſques à la moitié du corps. Souvent même, le Canot ainſi renverſé, nous pouvions nous aſſeoir commodement pendant le jour, pour éviter les rayons du ſoleil, lorsque nous voulions nous repoſer, ou manger à l'ombre & que nous ne trouvions pas d'autre couvert. Mais en ce cas, il y avoit toujours un petit inconvenient, qui eſt que le ſoleil fondant la gomme qui étoit poſée ſur toutes les jointures, ou

plûtôt

plûtôt ſur toutes les coutures de notre Canot, elle couloit, & ſe repandoit par toute l'écorce; deſorte que nous étions obligés de la repouſſer avec nos doigts ſur les mêmes coutures, avant que de nous mettre ſur l'eau. Cette Rivière dont je viens de parler, eſt tellement remplie de Truites, que nous en pêchames un vintaine en moins d'un quart d'heure: je veux dire, des plus groſſes; car ſi nous n'euſſions pas rejetté dans l'eau les plus petites, nous en aurions pû garder plus de ſoixante dans ce petit moment de Pêche. Nous n'avions pas plutôt jetté l'hameçon dans l'eau, que c'étoit à qui y morderoit; mais nous n'en gardâmes que ce qu'il nous en falloit pour faire un grand repas; parceque les Sauvages ne reſervant ordinairement rien pour le lendemain, il nous étoit inutile d'en vouloir davantage. Elles étoient longues d'environ un pied & demi, larges à proportion & épaiſſes de quatre doigts. Leur chair étoit rouge, ferme & delicate. Nous en fimes rôtir & bouillir; & ſans autre ſauce je les trouvai excellentes. Mes Sauvages m'ont aſſuré en avoir

pêché

pêché dans les Lacs Superieurs, du côté de l'Embouchure du Fleuve *Meschasipi*, qui étoient longues d'environ cinq pieds & demi & de l'épaisseur d'un pied de diametre. Pour moi je n'en ai jamais vû de telles, si ce n'est vers le Lac *Champlain*, où un Sauvage *Iroquois* en pêcha une en ma présence, qui avoit un peu plus de quatre pieds de long & étoit large à proportion. Tout ce qu'on peut dire, c'est que rarement on en trouve de si grosses.

En quittant cette Rivière nous fimes un Portage d'environ deux lieues pour en joindre une autre qui nous conduisit fort loin; de sorte que pendant trois jours je ne vis rien d'extraordinaire. Mais le jour suivant, mes Sauvages ayant jugé à propos de s'arrêter dans un bel endroit, où ils vouloient, disoient-ils, tuer quelques Ours, pour m'en faire manger, peu s'en fallut qu'il ne nous arrivât un grand malheur. Le Bois étoit le plus beau que j'eusse encore vû. Les Arbres étoient fort hauts, écartés les uns des autres, comme si on les eût plantés exprès. Le Terrain étoit fort uni & agréable à la vue. Ce

fut

fut donc dans ce lieu où ils me laissèrent, en me disant, qu'ils ne manqueroient pas de revenir au plûtard dans deux heures.

Ce tems étoit déja écoulé, quand j'eus occasion de tirer sur un Ours qui se promenoit, vers les cinq heures du soir, sur le bord de la Rivière ou j'étois. Aussi-tôt qu'il reçût le coup il tomba, fit quelques hûrlemens en roulant & se releva plusieurs fois. Je crus ne l'avoir pas bien adressé, c'est pourquoi je rechargeai au plus vîte mon fusil en me tenant caché derrière un arbre & heureusément que j'eus le tems de lui decharger un second coup, qui acheva de le tuer, dans le moment qu'il venoit sur moi. Il étoit très gros, avoit le poil plus noirâtre & plus long que ceux que l'on voit en Europe.

Ces Animaux, qui naturellement ne sont pas méchans, se sentant blessés, sont sujets à tomber en furie sur les Chasseurs qui s'en trouveroient mal, s'ils n'avoient l'adresse de se sauver dans leurs Canots, qu'ils laissent toujours pour cet effet sur le bord de l'eau, d'où il leur est facile d'achever de tuer

à coups de haches l'animal manqué, qui veut les aborder à la nage. Les *Sauvages*, qui vont à cette Chaſſe, ont cette précaution, auſſi-bien que celle d'avoir des Chiens, qui amuſant l'Ours, leur donnent le tems de recharger leurs fuſils en courant. Car pour monter dans les arbres, il leur ſeroit inutile, d'autant plus que ces animaux y grimperoient plus facilement qu'eux.

Le bruit des deux coups de fuſil, que j'avois tirés, fit venir à moi deux *Sauvages*. Auſſi-tôt que je les vis de loin, je les pris pour mes deux *Hurons* : c'eſt pourquoi je courus à eux pour leur annoncer ma belle Capture. Eux me voyant courir de la ſorte & connoiſſant à mon Habillement que je n'étois pas *Sauvage* prirent la ſuite. Je retournai donc à ma place, fort en peine. Mais je le fus encore bien plus, lorsque j'y vis deux Ours blancs d'une groſſeur encore plus extraordinaire, que celle de celui que je venois de tuer. Mon fuſil auprès de ces Animaux, je ne ſavois plus ſi je devois avancer ou reculer. Par bonheur que mon Canot, qui étoit éloigné d'eux ne l'étant

tant pas de moi, je m'avisai de me coucher ventre à terre & de m'y glisser subtilement pour m'y cacher.

Cette action, qui me fut très salutaire, m'eut donné beaucoup de plaisir, si j'eusse eu moins d'inquiétude. Car, tandis que l'un de ces deux animaux lèchoit les playes du mort, l'autre le levoit tout de bout sur ses deux pieds de derrière, le fleuroit au nez & lui poussoit des hûrlemens dans les oreilles. Ensuite le laissant retomber, il couroit à mon paquet, à mon fusil, prenoit tantôt l'un, tantôt l'autre, avec ses deux pattes de devant, comme auroit pu faire un Singe. Enfin ce manége dura bien une demie heure & commençoit à m'impatienter, lors que ces Ours apercevant mes Sauvages, se mirent à courir sur eux.

Antoine & *Nicolas*, qui ne s'attendoient pas à une telle furie, se trouvoient hors d'état d'y resister. Ils portoient leurs fusils sur leur épaule, auxquels pendoit leur Gibier dont ils étoient fort chargés, de façon qu'ils alloient être infailliblement devorés, sans les deux Sauvages que j'avois vus

 pren-

prendre la fuite & qui revenoient avec eux. Ces deux derniers, étant moins embarraſſés, eurent leurs fuſils aſſez tôt prêts pour tirer ſur ces furieux animaux. Mais le malheur voulut, qu'ils lâchèrent tous deux précipitamment leur coup ſur l'Ours le plus proche, deſorte que l'autre eut le tems de ſe jetter ſur l'un de ces Tireurs, qui tomba par hazard ſur un Porc-Epic, que *Nicolas* venoit de laiſſer tomber en ſe ſauvant. L'Ours lui ſaiſiſſoit déja la cuiſſe avec ſes griffes, quand ce Sauvage prit le Porc-Epic dans ſes bras, pour s'en ſervir comme de Plastron contre cette Bête féroce, qui en effet lâcha priſe, par la peur qu'elle eut des aiguillons d'un pareil Bouclier.

Cet Animal recula donc quelques pas; & ſautant pluſieurs fois pas desſus ce Sauvage, ſans lui faire aucun mal, *Nicolas* eut le tems de lui lâcher un coup de fuſil, qui le fit rouler par terre; mais dont il ſe relevoit, lorſque je lui tirai moi-même un autre coup dans la tête, qui le fit tomber roide mort, & malheureuſement ſur le corps du Sauvage, qui avoit ſur ſon eſtomach,

le Porc-Epic plein d'aiguillons. Beaucoup lui entrèrent dans la peau & peu s'en fallut même, que quelques uns ne le perçaſſent juſques au cœur. Ce malheur imprevû nous cauſa un peu de chagrin.

Nous aportâmes notre petit bagage dans l'endroit où étoit notre Bleſſé, afin de lui épargner la peine d'aller plus loin. Pendant ces entrefaites, le Camarade de ce Sauvage venoit déja ſur moi & me couchoit en joue pour me tuer, lorsque ce Bleſſé lui cria de s'arrêter, en lui diſant, en ſa langue, que c'étoit à moi à qui il avoit le plus d'obligation puiſque j'avois tiré le dernier coup. Ils s'imaginoient tous, que ces Animaux qui ne leur font ordinairement pas de mal, ne ſeroient jamais ſans moi tombés dans une ſi redoutable furie : que ſans doute j'étois un maladroit, qui les avoit manqués ; qu'en ce cas, j'aurois dû au moins leur crier de ſe tenir ſur leur garde. J'eus beau dire & beau faire, pour les diſſuader de cette opinion, ils ne voulurent m'en croire qu'après avoir écorché ces Animaux & vû évidemment

par les coups, la verité de ce que je leurs disois. Je jurai dès ce moment de ne plus tirer sur des Ours.

Notre Blessé me faisoit pitié; il étoit tout couvert de sang & de petits aiguillons de Porc-Epic, qui lui couroient entre cuir & chair, depuis les hanches jusques aux épaules; chose assez singulière, & que je ne pouvois regarder sans frayeur. *Antoine*, pour me faire comprendre l'effet de ces aiguillons, m'en appliqua un sur le bras, en me recommendant de n'y pas toucher. Sa pointe extrèmement fine & pliante, se trouvant attachée à ma peau, le reste du corps de l'aiguillon, qui étoit de la longueur d'un bon doigt, entra perceptiblement de lui-même & se glissa de la manière que je viens de dire, en montant toujours jusqu'à mon épaule. Ce fut-là, où on me l'arracha comme on avoit fait à ce Sauvage & j'en fus quitte pour quelques petits chatouillemens.

Je lavai moi-même avec de l'eau chaude les playes de notre pauvre maltraité. Les griffes de l'Ours lui étoient entrées fort avant, desorte qu'il avoit la

cuisse droite toute déchirée. Mes Sauvages lui appliquèrent au plus vîte sur ses blessures, de la graisse de l'Ours qui l'avoit blessé, & lui envelopperent la cuisse avec un morceau de la peau toute chaude de ce même Animal. Ce remede simple & naturel fit un si grand effet, qu'il s'en trouva parfaitement guéri au bout de trois jours, quoiqu'il eût eu un nerf fort offensé.

La chair des Ours du *Canada*, est très bonne à manger; mais celle des Oursons ou jeunes Ours est infiniment meilleure & bien plus délicate. Nous nous en regalâmes pendant quatre jours, que nous demeurâmes dans cet endroit, où mes Sauvages eurent le bonheur d'en tuer dix huit, tant jeunes que vieux; après quoi nous quittâmes les deux Sauvages étrangers & poursuivîmes notre route.

CHAPITRE XI.

Fatigues incompréhensibles de l'Auteur. Il se trouve en danger de perdre la vie. Le Canot de ses Sauvages est brisé. Extrême Famine qu'il endure pendant quatre jours. Il trouve un autre Canot. Fameux Repas qu'il fait avec cinq Iroquois, qui veulent après, le reconduire par force à Quebec.

Nous fimes assez heureusement, pendant l'espace de six jours, cinquante ou soixante lieuës de chemin, tant à pied qu'en Canot, mais ce ne fut pas sans peine ; car nous avions presque toujours de hautes Montagnes à monter & à descendre. Souvent-même, il nous falloit aller la hache à la main, pour nous tracer un passage dans ces vastes & épaisses Forêts, où quelquefois les branches d'arbres nous embarassoient, pour le Portage de notre Canot. Toutes ces fatigues n'étoient rien, en comparaison de celles que nous eûmes

mes le ſeptiéme jour, étant arrivés dans un lieu, que la hauteur des Montagnes couvertes de grands arbres, rendoit fort ſombre. La Rivière que nous joignimes alors, ſe formoit un lit ſerpentin dans l'entre-deux de ces Montagnes. Ses Rapides faiſoient, qu'en beaucoup d'endroits elle n'avoit pas un demi pied de profondeur: ce qui fut cauſe, que *Nicolas* reſta ſeul dans notre Canot, pour qu'il ne prit pas tout le fond, que notre péſanteur lui eut donné & qu'il pût la monter ſeul à la perche.

Nous cottoyâmes donc *Antoine* & moi, cette petite Rivière, dont les bords étoient d'un ſi difficile accès, que ſouvent nous étions obligés de marcher dans l'eau juſqu'à la ceinture. Sa rapidité penſa pluſieurs-fois m'entraîner, deſorte que j'étois fort heureux de trouver des pointes de Roches où je puſſe me ſoûtenir contre la violence de ces Courans. Si j'en ſortois, je n'étois pas long-tems ſans trouver des ronſes & des épines, où pour paſſer avec mon fuſil j'étois forcé de me laiſſer déchirer les mains & le viſage. En un mot, je me trouvois dans un ſi pitoyable état

& ſi défiguré, qu'il n'étoit pas poſſible de me reconnoître. J'avois beau m'affliger & regretter le moment fatal qui cauſoit mon depart ; il n'étoit plus tems, & quoique je ne fuſſe pas encore à la moitié de mes travaux, il n'y avoit plus à reculer.

Nous étions ſi disperſés mes deux Sauvages & moi, que nous ne pouvions plus ni nous voir, ni nous faire entendre. Il y avoit bien quatre heures, que je marchois de la ſorte, ſans avoir fait plus d'une lieuë, lorsque ne me trouvant plus de forces, je m'arrêtai dans un endroit ſi eſcarpé qu'il m'eût été impoſſible de l'eſcalader. D'un autre côté la profondeur de l'eau, qui ſe briſoit au pied de ce Rocher, me donnoit à craindre pour ma vie, ſi j'oſois m'y riſquer. J'allois tirer mon fuſil afin d'appeller mes Sauvages pour avoir du ſecours, lorſque l'un d'eux tira le ſien, dans ce moment-même pour m'apeller. Je les croyois bien loin de moi & fus tout ſurpris de les entendre auſſi proches, car ils étoient immédiatement de l'autre côté de ce Rocher qui faiſoit une encoignure, que je ne pouvois

vois franchir. Je leur criai à pleine tête de venir à moi. *Nicolas* y vint aussitôt. je lui donnai d'abord mon fusil, ensuite il me donna la main pour m'aider à passer sur un petit rebord, qui n'étoit large tout au plus, que d'un pouce & demi, & que je n'avois pas vu, parce qu'il étoit dans l'eau.

A peine avois-je tenu bon, la longueur de deux toises, que mon pied me glissa & je tombai dans cette Rivière entraînant avec moi *Nicolas*, qui, malgré les Courans, eut la force de se sauver à la nage. Pour moi, je n'eus pas plutôt trouvé le fond, que sans autre mouvement que celui de me roidir, je me sentis emporter sur la surface de ces ondes écumantes, qui après plusieurs chocs contre de grosses pierres, me jettèrent enfin sur une Roche pointue, où j'eus le bonheur de m'arrêter & d'y rendre l'eau que je venois de boire. *Nicolas*, croyant que j'étois noyé, alla en faire le raport à son Oncle, avec tant de circonstances qu'il n'avoit plus lieu d'en douter. Ils m'auroient laissé-là, comme ils me l'ont dit depuis, s'ils eussent eu leur Canot en état de pou-

voir pourſuivre leur chemin. Mais heureuſement pour moi, qu'il s'étoit briſé un peu plus haut que l'endroit dont je viens de parler. Ainſi, ne pouvant aller plus loin, ils étoient obligés de revenir ſur leurs pas, lorſque je les apperçûs. La violence des eaux m'avoit emporté, à plus de deux cens cinquante toiſes de *Nicolas*. C'eſt pourquoi il étoit un peu excuſable dans ſon mauvais raport, d'autant qu'il n'étoit pas croyable que j'euſſe pu nager ſi loin dans ces Rapides, ſurtout entre des Roches, où le moindre choc ſembloit me devoir faire périr.

Ils ne furent pas peu ſurpris de m'entendre les appeller, & de me voir dans un endroit auſſi inabordable. Comme ils venoient de perdre leurs cordes, je crois que je ſerois infailliblement péri s'ils ne ſe fuſſent aviſés de faire tomber à coups de haches, deux arbres d'une hauteur prodigieuſe, qui étoient les ſeuls qui ſe trouvoient au pied de ces Rochers. Par bonheur que ces deux arbres étoient un peu au-deſſous de moi, deſorte que par leur chute ils me formoient un Pont pour pou-

pouvoir aller à terre. Ils eurent la précaution de les faire tomber en même-tems, afin que l'un pût ſoûtenir l'autre contre la rapidité de ces Torrens: après quoi ils me crièrent: *Laiſſe toi aller*. Ils étoient tous deux ſur le bout des branches les plus proches de moi, pour me ſecourir en cas de malheur, & effectivement ſans eux je n'en ſerois jamais revenu.

Ce fut alors, que j'appris avec un extrême regret, que notre Canot, après avoir pris fond pluſieurs-fois ſur des cailloux, qui l'avoient un peu endommagé, s'étoit à la fin entiérement briſé: & pour comble d'infortunes, que notre poudre, qui n'étoit enveloppée que dans du papier, avoit été imbibée d'eau, ſans qu'on eût pu l'en preſerver. Il ne nous en reſtoit donc plus que la petite proviſion que nous pouvions avoir chacun dans nos cornes *. Ces deux malheurs joints enſemble, nous jettèrent dans un terrible embarras.

Nous

* Cornes de Beuf dont on ſe ſert auſſi en Europe pour mettre de la poudre, lors qu'on va à la chaſſe.

Nous étions, à ce qu'ils me disoient, précisément à la moitié du Chemin que nous avions à faire, pour arriver à *Naranzouac*, Village des *Iroquois* où je devois quitter ces deux *Hurons*. Outre que nous avions quantité de Rivières à passer avant que de nous y rendre, nous étions sur le point de traverser un grand Lac; ce que nous ne pouvions faire sans Canot. D'ailleurs nous n'avions rien à manger & fumes contraints d'être quatre jours errans dans ce Desert; à grimper de Rocher en Rocher, à courir çà & là, sans rencontrer de Gibier ni prendre aucune nourriture. En un mot, j'étois si abattu de lassitude & de famine, que j'aurois volontiers consenti qu'ils m'eussent tué plûtôt que de m'obliger à aller plus loin. J'essayai plusieurs-fois à manger de l'herbe; mais envain: à peine l'avois-je mâché qu'il me falloit la rejetter. Enfin le cinquiéme jour, vers les dix heures du matin nous vîmes un Porc-Epic. *Antoine* tira sur lui, mais la foiblesse de ses bras, pour soûtenir son coup, fut cause qu'il le manqua. Par bonheur pour nous, que cet animal, au-

au-lieu de ſe ſauver à terre, étant éloigné de nous ſe mit à grimper dans un arbre où nous l'aperçûmes & le tuâmes, de la façon que je vais dire.

Les Sauvages, pour menager leur poudre, ne tirent jamais de coups de fuſils ſur les animaux, lorsqu'ils peuvent les avoir autrement. C'eſt ce qui fit que *Nicolas*, voyant ce Porc-Epic dans un arbre, y grimpa; & ſe tenant un peu au-deſſus des premiers branchages, il frappa du dos de ſa hache ſur le corps de cet arbre. Le Porc-Epic entendant retentir ces coups, qui faiſoient trembler l'arbre, monta juſqu'au faîte des dernières branches, pour s'y ſauver. Mais, mon Sauvage redoublant ſes coups, cet animal eut peur, comme s'il eut cru que l'arbre alloit tomber: c'eſt pour quoi, je le vis deſcendre au plus-vîte de branche en branche & paſſer préciſément par le gros de l'arbre où l'attendoit *Nicolas*, qui lui dechargea un coup de hache ſur la tête & le fit tomber par terre, où nous l'attendions *Antoine* & moi, en cas qu'il fut manqué. Il n'étoit qu'étourdi du coup, de ſorte qu'il nous lan-

lança encore quelques unes de ses fleches, mais il nous fut facile de l'achever.

Le Porc-Epic est une espèce de gros Hérisson, long d'environ deux pieds & demi & large à proportion. Celui que nous tuâmes alors, avoit par tout le corps une soye ou gros poil luisant, brun & blanc; assez semblable par sa grosseur & sa figure, à la soye d'un Sanglier. Mes sauvages gardèrent ce poil pour le donner à leurs Femmes, qui en travaillent ordinairement des ceintures, & la peau en fut jettée, comme leur étant inutile. Cette soye avoit quatre pouces de long par tout le corps, mais au-dessus du cou, elle étoit longue d'un pied & trois fois aussi grosse qu'ailleurs. Elle faisoit aussi un Panache sur sa tête d'environ huit pouces & des moustaches de six pouces. Ce Panache étoit blanc depuis la racine jusqu'au milieu & le reste de châtain brun. Il avoit encore sur le dos des picquans de deux espèces; les uns plus forts, plus gros, plus courts, plus pointus, & tranchans en manière d'alênes. Les autres étoient d'un pied de long & plus fléxibles, dont la pointe étoit

ap-

applatie & moins forte. Ils étoient durs & luisans.

Les picquans les plus forts & les plus courts tiennent peu à la peau, & ce sont ceux-là que cet animal nous lança, en secoüant sa peau comme un Chien au sortir de l'eau; mais leurs pointes étant trop foibles, nous ne leur donnâmes par le tems de nous faire l'effet dont j'ai parlé ci-dessus. Leurs pieds de devant ont quatre doigts & ceux de derrière cinq, tous armés de griffes & de picquans. Leur groüin n'est point semblable à celui d'un Pourceau, comme l'ont dit plusieurs Auteurs. Ils ont la lévre supérieure fenduë comme le Liévre. Leurs dents sont comme celles des Castors & tranchent à la manière des cyseaux. Leurs oreilles sont couvertes d'un poil fort délicat & applaties contre la tête, comme celle de l'Homme & du Singe, & ils n'ont rien du pourceau que les yeux qu'ils ont fort petits. La femelle est differente du mâle, en ce que son poil est tout à fait noir, & qu'il y a fort peu de blanc sur ses picquans. Ces animaux sont si forts & si hardis, qu'ils ne

ne craignent point d'attaquer d'épouvantables Serpens, & que lorsqu'ils ſont en fureur ils s'élancent avec une extrême impetuoſité ſur les Chaſſeurs & ſur les animaux les plus féroces. Les Porc-Epics ne ſortent point de leur tannière tout l'Hiver, non plus que les Ours; & ils ne vivent que de fruits & de prunelles ſauvages.

Nous coupâmes le nôtre en morceaux, pour le faire bouillir dans notre petite chaudière. J'avois le goſier ſi ſerré que je n'en pûs goûter que très peu; mais en recompenſe j'avalai beaucoup du bouillon dans lequel on l'avoit fait cuire: ce qui me fit grand bien. Mes forces revinrent peu à peu & je me vis en état de ſuivre mes Sauvages.

Nous marchions toujours en chaſſant, ſans ſonger où nous allions, & nous avions déja paſſé pluſieurs petites Rivières à la faveur de grands arbres que nous avions abbatus, lorsque *Nicolas*, allant chercher du bois ſec, propre à faire du feu, trouva heureuſement un vieux Canot qui étoit caché dans des broſſailles & renverſé ſans deſſus deſſous, à cauſe

de

de la pluye. Ses bâtons de traverſe étoient un peu pourris ; mais nous en eûmes bientôt fait d'autres. Au reſte, tout le corps du Canot étoit bon ; & d'autant meilleur, qu'il étoit plus petit que le nôtre, & par conſequent plus leger & plus portatif.

Il me ſeroit impoſſible d'exprimer quelle fut notre joye. *Nicolas* nous témoigna la ſienne en ſe mettant à chanter & à danſer, comme un fou, autour de ce petit Bateau, & ſi long-tems que, pour le faire ceſſer, ſon Oncle fut obligé de danſer comme lui. Pour moi voyant cela, je crus que la joye ne ſeroit pas parfaite ſi je ne me mettois de la Partie. C'eſt pourquoi, je me mis à ſauter & à cabrioler par deſſus & au tour de ce Canot : ce qui leur fit, tant de plaiſir, qu'ils ceſſèrent tous deux de danſer, pour avoir celui de m'admirer. Ma danſe étant finie, nous nous mîmes à manger des Canards, que nous venions de tuer ; & après avoir fait des avirons & mis notre Canot en état d'aller ſur l'eau, nous partîmes de cet endroit & canotâmes vigoureuſement ſur la Ri-

vière la plus proche.

Comme nous ne savions point où nous étions, nous dessein formâmes le d'aller toujours, en montant cette petite Rivière; comptant, par son moyen, de gagner le grand Lac dont nous nous croyions proches, ou de rencontrer quelques Sauvages qui pussent nous en enseigner le chemin. Nous ne nous trompâmes point dans cette dernière idée; car dès le soir même, nous étant apperçûs d'une place noire, assez proche du bord de l'eau, où il paroissoit que l'on venoit de faire du feu, nous nous y arretâmes. Elle étoit encore toute chaude & remplie de quantité de pattes d'Ours, de Castors & de tripailles de differens animaux. Nous nous y arrêtâmes, dans l'espérance d'y voir revenir les Sauvages qui y avoient allumé du feu.

Nous n'eûmes pas plutôt tiré notre Canot hors de l'eau, que nous les vîmes arriver. Ils étoient cinq de leur bande & sans autre compliment, que celui de nous avoir touché la main, ils se mirent au plus vite en devoir de faire du feu, d'écorcher leur gibier, de

le

le faire cuire & de nous en regaler. Toutes ces choſes ſe firent promtement & ſans dire mot : ce qui me ſurprenoit extrêmement, d'autant que je n'étois pas encore bien accoûtumé à la manière des Sauvages. Ces Peuples croiroient commettre une grande incivilité, s'ils s'amuſoient comme nous, à faire de longs complimens aux Etrangers qui arrivent ; en s'informant de leur ſanté, du ſujet de leur voyage, en tirant un pied par-ci, l'autre par-là, courbant le corps, baiſſant la tête, allongeant le dos, & faiſant quantité d'autres choſes ſemblables, comme les *François*, qui ne ſervent, me dirent-ils dans la ſuite, qu'à affamer les nouveaux venus. Eux donc, au contraire, avant de faire aucune information, débutent premièrement par le manger, enſuite les complimens ſe ſervent pour le Deſſert.

Nous mangeâmes tous de bon apetit. Leur gibier conſiſtoit en quatre Chevreuils de trois eſpèces differentes, un Renard rougeatre comme en *Europe*, deux Loups Cerviers & trois Carcajoux qui ſont des eſpèces de Blai-

 reaux.

reaux Cette chaſſe nous fit beaucoup de plaiſir, car nous n'avions pour toute proviſion que deux Pluviers & un Corbeau. Ce qui étoit trop peu pour de grands Mangeurs. J'eus le plaiſir de leur voir dévorer entre ſept qu'ils étoient tout ce gibier dans un ſeul Repas, qui dura ſix ou ſept heures à la verité; mais d'un autre côté, il eut pu raſſaſier facilement cinquante Perſonnes. Cependant rien n'en reſta, que quelques tripailles que l'on avoit jettées; encore ſervirent-elles pour déjeuner, le lendemain, après les avoir bien lavées. Et il n'y eut pas juſques aux griffes, qu'ils ne rongèrent d'une manière ſi nette & ſi propre, que ce ne fut qu'à regret qu'ils en laiſſèrent les os.

Ces Sauvages étoient tous *Iroquois*; à ſavoir, quatre de la Nation des *Tſonnontouans*, & le cinquième nommé *Joſeph*, d'une Famille des *Agniés*. Ce dernier parloit aſſez bien François pour ſe faire entendre; je m'entretins avec lui pendant tout le tems que je demeurai avec eux. Au reſte ils étoient tous beaux Hommes & d'une taille

fort

ſort avantageuſe. Nous paſſâmes les trois premiers jours enſemble, avec aſſez de plaiſir. Mais le quatriéme jour, ils commencèrent à concerter entre eux, de quelle manière ils s'y prendroient pour me remener à *Quebec*. Leur Chaſſe étoit finie & ils étoient ſur le point d'y aller vendre leurs Pelleteries. *Antoine* m'avertit de leur complot, me dit de me tenir ſur mes gardes & de ne le point quitter, de peur qu'en m'écartant ils ne vinſſent à bout de leur projet, parce qu'ils me prenoient pour un Deſerteur d'importance. Il ajouta de plus, qu'ils venoient de lui offrir pour Préſent quelques Paquets de Pelleteries, s'il vouloit me livrer entre leurs mains; mais il me raſſura, en me proteſtant que je n'avois rien à craindre de ce côté, parce qu'il les refuſeroit toujours.

Cette nouvelle étoit comme un coup de foudre ſur ma tète; quand pour me rachever, *Nicolas* vint dire à ſon Oncle, en ma préſence, qu'ils étoient reſolus de m'avoir à quelque prix que ce fut, parceque *Joſeph*, leur avoit dit que l'on cherchoit dans la *Nouvel-*

le France, un Deserteur fait comme moi, pour lequel le Gouverneur Général donneroit beaucoup d'argent à ceux qui le reconduiroient : que le bruit couroit que ce Deserteur s'étoit sauvé avec des Sauvages, & que ce ne pouvoit être un autre que moi, selon qu'on le lui avoit depeint, en cas qu'il le rencontrât.

Ce Sauvage étoit nouvellement arrivé de la *Nouvelle France*, & dans le tems-même qu'il me témoignoit le plus d'amitié, il excitoit ses Camarades à lui prêter main forte pour me jouër ce mauvais tour. Surpris autant qu'affligé de cette fâcheuse nouvelle, je fis ensorte d'attirer mes Sauvages à l'écart, pour déliberer avec eux sur l'importance de ce sujet.

CHA-

CHAPITRE. XII.

Etrange Avanture que l'Auteur a avec ſes Iroquois. *Comment ſes Lettres d'Avocat ſont reçuës !*

LE grand zèle de mes Sauvages pour ma conſervation, ne fut pas de longue durée. Je le vis diſparoître en même tems qu'éclore. Lorſque je voulus leur reprocher leur inconſtance, *Antoine* me repondit pour toute raiſon, qu'il étoit bien fâché de mon ſort; mais que lui, ni ſon Neveu n'oſeroient prendre ma déſenſe, de peur que cette affaire n'apportât la Guerre entre ſa Nation & celle des *Iroquois*.

Il y avoit de quoi me demonter. Cependant j'étois déja venu à bout de tant d'obſtacles, que l'experience m'avoit appris ce que peut ſur les hommes, l'intrepidité de la parole & la force des raiſonnemens. Je m'en ſervis dans cette occaſion pour combatre les prejugés de mes *Hurons*. Je leur de-

montrai, qu'ils ne devoient point s'allarmer de ce côté; qu'ils auroient toujours les *François* de leur Parti, au-lieu qu'au contraire s'ils me livroient à ces *Iroquois*, je ſerois en droit de les dénoncer à *Quebec*, s'ils m'y reconduiſoient; qu'ils avoient bien plus à craindre de la part des *François*, qui, les regardant comme Auteurs de mon évaſion, les traiteroient ſans doute comme des Traîtres, indignes de leur protection: qu'ils devoient ſonger auſſi à ce qui s'étoit paſſé entre nous. En un mot, je fis tant, qu'ils reſolurent de perdre la vie plutôt que de me ceder à ces *Iroquois*, & nous paſſâmes au plus vîte de l'autre côté de la Rivière, déterminés à nous bien défendre. Nous n'avions pas beaucoup de poudre, mais ils en avoient encore moins que nous, puiſque trois d'entre eux ne ſe ſervoient plus de fuſils.

D'abord que nous fumes paſſés, ils virent bien qu'ils avoient manqué leur coup. Ils firent mine de vouloir nous ſuivre, mais je les en empêchai, en jurant & proteſtant, que le premier d'entre eux, qui s'en aviſeroit, n'avoit qu'à

s'attendre à avoir la tête caſſée. Cela les arrêta un peu, mais ne les empêcha pas néanmoins de venir nous joindre deux heures après, en traverſant la même Rivière un peu plus bas. Ce fut là où ils ſurprirent *Antoine*, qui s'étoit écarté de nous pour couper du bois. Il étoit ſans armes, ainſi il leur fut facile de l'attraper. *Nicolas* les entendant crier ne douta point que ſon Oncle ne fut pris. Il l'aimoit comme ſon propre Père: c'eſt pourquoi, ſans conſultation, il ſaute promtement ſur ſa hache, prend ſon fuſil & court ſur eux comme un enragé, ſans me donner le tems de le ſuivre. Cinq contre un, la partie n'étoit pas égale, auſſi ſe trouva-t-il inveſti & pris dans le tems que je courois pour lui ſervir de ſecond.

Auſſi-tôt qu'ils me virent, trois d'entre eux ſe détachèrent pour venir à moi, mais me voyant ſur la défenſive avec deux fuſils, ils ſe ſeparèrent & m'aprochèrent le plus près qu'ils purent par divers endroits, en ſe mettant toujours à l'abri des arbres qui m'environnoient. *Antoine* qui ſavoit que

ma résolution étoit de vaincre ou mourir, dit à ceux qui le tenoient : que s'ils ne le laissoient aller, il arriveroit infailliblement quelque malheur à leurs Camarades, au-lieu qu'autrement il se faisoit fort de me livrer à eux sans qu'ils courussent aucun risque. Pour cet effet, ils le lâchèrent, en gardant néanmoins son Neveu pour ôtage de sa parole.

Je ne fus pas peu étonné de le voir venir à moi; il m'aborda d'un air farouche & se saisissant de son fusil que j'avois, & du mien, il me contraignit rudement de marcher devant lui, sans me dire aucune parole, tant il étoit hors d'haleine. Un des trois Sauvages qui avoient voulu me prendre, voyant que je n'allois pas assez vîte à sa fantaisie, me donna un coup de bourrade de son fusil sur le dos, qui me renversa par terre, après quoi ils me traînèrent à deux, jusqu'à l'endroit où étoient les autres, qui, par bonheur, n'étoient pas éloignés.

Nous n'y fumes pas plutôt arrivés, qu'ils s'assirent en rond & tinrent un Conseil de guerre à mon sujet. *Antoine* qui

qui composoit ce cercle, leur fit un grand Discours dont voici la teneur, selon qu'il me l'expliqua un peu après & par lequel on verra qu'il ne manquoit pas d'esprit: Il commença par leur faire entendre, „ combien il dé-„ ploroit le malheur présent qui alloit „ troubler la Paix entre sa Nation, „ celle des *François* & celle des *Iro-„ quois* ". Ce qu'il circonstancia par des frémissemens si bien feints, qu'il seroit impossible à aucun *Européen* de pouvoir les contrefaire. „ Ensuite il „ leur représenta: que l'insulte qu'ils „ me faisoient, respiroit une vengean-„ ce, qui lui causoit ces fremissemens: „ Qu'il mourroit volontiers seul & „ dans les plus grands tourmens, si sa „ mort étoit capable d'éteindre tant „ de feux qu'il prevoyoit devoir tom-„ ber sur sa Famille ". *Celui*, disoit-il en me montrant, *que vous voyez devant vous, est le Fils d'un Grand Chef des* François, *que nous avons promis, au peril de notre vie, de conduire en pleine sûreté & à couvert de toute insulte de la part des Sauvages, jusqu'à* Naranzouac. *C'est là, où nous esperons*

nous-

nous-mêmes de voir le Deserteur dont Joseph *parle & qui y doit passer selon ce qu'on nous en a dit à* Quebec. *Comment* Joseph, ajoutoit-il, *qui ne connoît pas lui-même le Deserteur dont il parle, ose-t-il vous avancer que ce jeune Chef des* François, *est celui que l'on cherche à* Quebec? *Que ne dit-il plutôt, que n'ayant point de Pelleteries à vendre, faute d'avoir été à la Chasse comme vous autres, il voudroit, dans l'esperance d'avoir un gain sordide, enlever un Esprit * qui a mis en nous toute sa confiance & que nous devons tous respecter, bien loin de le maltraiter? Si ce jeune Chef passe avec nous dans vos Forêts*, poursuivoit-il, *c'est autant pour notre Bien public que pour faire arrêter lui-même à* Naranzouac, *le Deserteur que Joseph croit tenir. Après ce coup fait il doit passer de ce Village chez les* Anglois, *d'où il traversera le grand Lac pour se rendre en* France, *où il parlera de grandes affaires dont il est chargé. Quant à ce qui regarde notre utilité commune, je puis*

* C'est ainsi que la plûpart des Sauvages nous appellent.

puis vous protester, que tous les Soirs avant de se coucher, il a écrit sur des Blancs differens toutes les hautes Montagnes que nous avons surpassées avec beaucoup de difficulté, afin de les faire couper, dit-il, *lors qu'il reviendra chez nous, pour nous ôter la peine de toujours monter & descendre lorsque nous allons à la Chasse, ou que nous faisons des Portages. Bien plus, il pretend que ces Montagnes seront bonnes pour arrêter les Rivières qui sont trop rapides, en leur servant de Digues de distance en distance pour tranquilliser leurs Courans; ce qui fera beaucoup de plaisir aux Castors qui aiment les Digues, comme vous savez, pour pouvoir se baigner à l'aise. C'est alors, que nous les tuërons avec bien plus de facilité, par le moyen de certaines petites cabanes à la Françoise, que nous pourrons creuser dans ces Rochers, afin de nous y cacher & de les prendre tous vivans. Si les Castors qui sont de petits animaux ont tant d'industrie qu'ils puissent faire des Digues en renversant de grands arbres, pour quoi les* François, *qui sont de Vrais* Esprits (car c'est ainsi qu'ils nous nomment) *& qui surpassent de beaucoup le genie*

des

des Castors, pour quoi, dis-je, ne seront-ils pas capables de faire des Digues bien plus fortes, bien plus belles & plus grandes que celles de ces Animaux, en renversant des Montagnes dont vous savez déja qu'ils bâtissent leurs cabanes? En un mot: Pensez-y, vous autres Iroquois, *il y va de votre interêt.* C'est ainsi qu'il finit lorsqu'il me demanda mes Papiers, qu'il leur donna pour prouver ce qu'il venoit d'avancer. Si ce discours n'est pas à la lettre, je puis assurer, qu'excepté l'arrangement des mots, il est tel, du moins, qu'il me l'a dicté, lorsque j'ai voulu l'écrire sur mon journal.

A peine eut-il cessé de parler, que le plus ancien de ces *Iroquois*, repondit *Gannoron*, c'est-à-dire, *voilà qui est admirable*; mais ce mot fut dit d'un air si froid, qu'il ne m'eût rien procuré de bon, s'il n'eût été un peu après accompagné d'un *Niaoua*: car il ne faut pas s'imaginer que les Sauvages soient si simples, qu'on leur puisse faire accroire tout ce que l'on veut. Ils écoutent premièrement ceux qui parlent sans les interrompre, & pensent ensuite profondement sur ce qu'on leur

a

a dit, avant que de rien decider : c'eſt ce qui fit, qu'ils furent bien un demi-quart d'heure à examiner attentivement tous mes Papiers ſans nous repondre.

Cependant *Antoine* y alloit à la bonne foi & tout ſon diſcours n'étoit que le fruit de certaines reponſes badines que je lui avois faites, lorſque me voyant écrire ſur mon journal, il me demandoit à quoi pourroit ſervir tout ce que j'écrivois. Comme il avoit vu lui-même les *François* faire des choſes qui lui étoient incompréhenſibles, cela fut cauſe qu'il ne doutoit preſque pas qu'avec le tems ils ne vinſſent à bout de tout ce que je lui diſois. Mais, ces *Iroquois* qui étoient un peu plus fins que lui, après avoir bien rêvé comment l'on pouvoit faire pour renverſer des Montagnes, repondirent en tournant plusieurs fois mes papiers ſans deſſus desſous, que tout ce que *Antoine* venoit de dire, n'étoit que de pures chimères, pour les tromper ; que les *François* étoient bien capables des faire des Digues ; mais non pas de renverſer des Montagnes pour en venir à bout ; que d'ailleurs

ils

ils ne voyoient que des Chemins & des Rivières ſur mes papiers & non pas des Montagnes ; ainſi qu'il leur avoit dit ; & il concluoit de là que nous étions trois menteurs.

Cette reponſe m'ayant été interpretée, je lui repondis, que les papiers où j'avois deſſiné les Montagnes, s'étoient malheureuſement perdus dans le dernier Naufrage que je venois de faire ; ce qu'ils pouvoient facilement remarquer par ceux-ci, qui étoient encore tous mouillés ; mais que, comme j'avois bonne memoire, il me ſeroit facile de reparer ce malheur en les desſinant toutes, auſſi-tôt que mon papier blanc ſeroit ſec.

Cette replique me paroiſſoit les ſatisfaire un peu, quand *joſeph* qui étoit le plus malin, prenant la parole, me dit au nom de ſes Camarades : *Tes entrepriſes ſont de valeur, nous le voyons bien, mais nous ne croyons pas ce que tu nous dis. Car ſi tu étois un Chef envoyé par* Onnontio *pour de grandes affaires, tu aurois des Gardes avec un blanc, comme on en donne à tes Frères qui viennent parmi nous. Et cela eſt raiſonnable.*

Ainſi

Ainsi nous voyons bien que tu n'es qu'un Otkon. *Oui, sans être ami du* Manitou, *tu ne pourras jamais renverser des Montagnes*, c'est à dire, que j'étois un *Esprit malin*, qui sans le secours du *Demon*, ne pourroit jamais venir à bout de ce que je leur venois de dire.

Je n'eus pas plutôt compris par *Onnontio*, (c'est ainsi qu'ils nomment le Gouverneur Général de la *Nouvelle France*) que je devois avoir un *Blanc*, c'est-à-dire, un *Passeport* ou Permission, que je demeurai comme interdit sans leur repondre, ne m'attendant point à une pareille demande de la part de ces Barbares. Mais me ressouvenant que je portois sur moi mes Lettres de *Bachelier* & de *Licencié ès Droits de la Faculté de Paris*, je les tirai aussi-tôt hors de ma poche où elles étoient empaquetées, & les presentant à ce *Joseph* après les avoir developées, je lui dis: *Tiens, regarde & apprens qu'un ami* d'Onnontio *& de tous les Chefs* François *ne peut pas l'être du* Manitou, *dont ils sont ennemis. Connois-tu presentemeut tous ces noms? A l'égard des Gardes ou soldats que tu veux dire, sache par moi*

de la part d'Onnontio, *que pour des Raisons secrettes & particulières je n'ai point voulu en avoir. Ne sais-tu pas toi-même qu'aucun* François *ne passe par ces chemins-ci, parce qu'ils sont trop difficiles pour eux; tant par raport aux Montagnes & aux Rapides qu'il leur faudroit franchir, qu'aux provisions de bouche qu'il leur seroit necessaire de porter & qui les feroient succomber dans leurs portages? Quant aux Montagnes que tu ne peux pas croire que nous puissions renverser sans le secours du* Manitou, *sache aussi, que par la vertu seule de notre poudre à canon, non seulement nous sommes capables de les culbuter, mais même de les faire danser en l'air avec toutes vos Forêts & de brûler vos Rivières; ce qui vous extermineroit tous, si nous étions des Esprits mechans. Mais non, Dieu nous preserve d'une telle pensée. Nous sommes trop bons pour vous faire du mal & c'est cette même bonté qui est cause, que j'ai mieux aimé risquer de perdre la vie, en venant seul parmi vous, en qui j'ai mis toute ma confiance, que de paroître en manquer si j'étois venu avec des Gardes.*

Ce discours que je prononçai d'un ton

ton ferme & hardi, joint aux Lettres que je leur avois presentées, fit une telle impression sur l'esprit de *Joseph*, qu'il en pâlit. Il l'interpréta sur le champ mot pour mot à ses Camarades, qui, pendant qu'ils l'écoutoient, avoient toujours les yeux tournés sur moi & leurs doigts sur leur bouche, pour me témoigner leur admiration. A peine eut-il fini, qu'ils crièrent tous, en se levant, & d'un même ton de voix, *Niaoua* : ce qui me fit bien peur, car je ne savois pas encore ce que ce mot signifioit.

Pendant que l'un d'eux attachoit mes Lettres au bout d'un aviron, les quatre autres se mirent à danser au tour de moi. J'étois si inquiet, que je tirai plusieurs fois *Antoine* par le bras, pour lui demander ce que vouloit dire *Niaoua*, qu'ils repétoient si souvent & quel seroit le but de cette cérémonie. Mais il étoit si occupé à battre la cadence de leurs chansons par des *Hé*, *hé*, *hé*, qu'il ne voulut pas me repondre. A la fin j'appris que *Niaoua* signifioit · *Voilà qui est bien*, *voilà qui est excellent*. La danse ne finit qu'après que l'on

eut planté en terre, l'aviron où étoient attachées mes Lettres; car alors ils coururent tous les cinq à leurs canots, d'où ils apportèrent chacun un gros Paquet de Pelleteries, qu'ils posèrent au pied de cet aviron. Voici comme ils s'y prirent avant que de les poser.

Premiérement *Joseph* vint m'aborder, & prenant la parole pour ses Camarades, il me parla en ces termes: *Ecoute* Claude, *comme nous t'avons, mes Frères & moi, offensé, nous venons à toi, te couper les cheveux, la tête, le corps, les jambes & les pieds de cette offense.* Je crus à ces mots, qu'ils alloient me hacher en piéces. Mais ensuite il me dit, en prenant le premier Paquet: *Tiens, voilà avec quoi je retire le coup que tu as recû sur le dos* (il vouloit dire le coup de bourrade) & après, le laissant tomber par terre, il prit un second Paquet, & cria en le jettant proche de l'aviron: *voilà comme j'essuye la place, par où nous t'avons traîné.* il en fit de même au troisiéme en disant: *voilà pour ôter toute ta douleur & chasser loin de toi tout sentiment de vengeance. Pour celui-ci*, dit-il, en empoignant le quatriéme,

trième, *recois-le pour Present que nous te faisons, comme à un grand Chef, que nous honorons & que tous ses liens, & ceux des autres Paquets, puissent te servir à arrêter le Deserteur, qui est la cause que nous t'avons insulté.* Enfin, venant au cinquiéme & dernier Paquet, il ne le ramassa point, mais en lui donnant un coup de pied, il me dit : *Voilà comme celui-là éteindra le feu, que nous avions dessein d'allumer pour te brûler comme un Sorcier.*

J'avouë que je change un peu les mots, car au lieu de celui de Sorcier, il se servit du terme *Oïaron*, qui signifie *Esprit malin*, qui parle aux *Jongleurs*. Desorte que, si par la suite il m'arrive de lâcher certains termes ou tours de phrases qui ne conviennent point à des Sauvages, qui souvent se servoient de periphrases, pour pouvoir s'exprimer, ce ne sera que pour éviter un verbiage, qui fatigueroit sans doute le Lecteur. Je me reserve au reste à n'user que d'un stile simple & concis qui reponde à leur pensée, le plus qu'il me sera possible, sans vouloir sortir des bornes de la verité, ni me soucier de les faire parler

avec l'Eloquence, que leur donne le Baron *de la Hontan.* Cet Auteur par cet endroit aussi-bien que par beaucoup d'autres mensonges dont ses ouvrages sont remplis, fait bien voir qu'il ne les a guère connus.

Après que mes Sauvages m'eurent fait ces presens, ils ôtèrent mes Lettres de dessus l'aviron dont j'ai parlé & me les rendirent, de peur qu'elles ne se trouvassent mouillées par une petite pluye qui commençoit à tomber & nous obligeoit de nous mettre à couvert. Ces Lettres sont de parchemin, à la façon ordinaire. Le sceau qui y est attaché, est de cire rouge apliquée dans une petite boëte de fer blanc, qui pend à un petit ruban verd. D'abord que nous fumes assis à l'abri de la pluye, sous de grands arbres fort épais, j'enlevai les couvercles de ces deux petites boëtes, qui ne furent pas plutôt ouvertes, qu'il n'y eut pas même jusqu'à mes deux *Hurons*, qui n'en prirent la fuite, tant ils avoient peur qu'il n'y eût un *Manitou* ou *Esprit malin*, qui y fut renfermé. Mais m'ayant vu faire un signe de croix sur ces boëtes & les

les baiſer, ils crurent au contraire, & ſur tout mes deux *Hurons*, que c'étoit peut-être quelques Reliquaires, que j'avois reçûs du Grand Patriarche, pour me preſerver des *malins Eſprits*. C'eſt pourquoi ils s'aprocherent de moi. Mais, quoique je puſſe faire, ils n'oſèrent y toucher, dans l'idée qu'ils avoient que c'étoit une choſe ſacrée.

Comme ils profeſſoient tous, tant bien que mal, la Religion *Catholique Romaine*, ils n'eurent pas plutôt aperçu l'empreinte d'une image de la Ste VIERGE, qu'ils ſe regardèrent tous, & reculant quelques pas, ſe proſternèrent à genoux, en me priant, de leur tenir ces deux Boëtes ouvertes; ce que je fis pendant l'eſpace d'un grand quart d'heure, qu'ils ſe mirent à faire leurs prières & à chanter des Litanies en leur langue. Enſuite ils me demandèrent ſi je les croyois dignes de baiſer ſeulement les deux couvercles? Je leur repondis que oui; qu'ils n'avoient qu'à s'aprocher; & affectant alors un ſérieux Pontifical, je les leur preſentai à tous l'un après l'autre.

Ils les baiſèrent avec toute la véné-

ration que mérite nos plus précieuses Reliques. Il est vrai qu'ils n'en avoient point encore vu, ni n'en verront peut-être jamais de semblables : Car peu d'Avocats, je pense, s'aviseront comme moi, de courir dans ces Forêts, pour porter en Reliques leurs Lettres de *Licence*, parmi des *Iroquois*, qui cependant les trouvent bien bonnes, comme l'on peut voir par cet exemple.

Je ne fus donc pas peu charmé de me voir par bonheur, muni de pareilles Patentes. L'utilité dont elles me furent, est sans doute préferable à celle dont elles me seront jamais en *France*, puisque non seulement elles m'ont sauvé plusieurs fois la vie ; mais même qu'elles ont inspiré à mes Sauvages l'idée du monde la plus respectueuse & la plus favorable à mes desseins. Heureux ! dans mon malheur, d'être delivré, par leur moyen, de la crainte d'une mort aussi cruelle, que celle à laquelle je venois d'être destinée. Cette pensée me troubloit encore si fortement l'esprit, que je crois, que sans elle, il m'eut été impossible de ne pas éclater de rire ;

ſur tout en voyant mes Sauvages s'écrier avec ſurpriſe & faire des contorſions auſſi riſibles pour moi, qu'elles étoient pieuſes ſelon leurs mœurs.

Je voulus refuſer tous leurs Préſens, en leur diſant: que je les remerciois & que je n'en avois pas de beſoin. Mais *Antoine* m'en reprimenda, en me remontrant que ce n'étoit pas là la manière: Que ces ſauvages pourroient ſe facher de mon refus & s'imaginer que je ne voulois point leur pardonner l'inſulte qu'ils m'avoient faite: Qu'il ſentoit bien que je n'étois pas en état de leur rendre Préſent pour Préſent; mais que, comme ils étoient les coupables, je devois du moins prendre une peau de chaque Paquet, pour leur faire connoître que j'enterrois toute injure. C'eſt ce que je fis auſſi-tôt ſans les choiſir, afin de leur témoigner mon déſintéreſſement, après quoi je leur donnai à chacun un écu, qu'ils reçûrent avec d'autant plus de plaiſir, que cette monnoye leur étoit preſque inconnuë; car par toute la *Nouvelle France* l'on ne ſe ſert que de Cartes pour commercer entre *François*, & à l'égard

des Sauvages, on donne toujours marchandiſe pour marchandiſe.

Je crois que ſi j'euſſe voulu, ces Sauvages m'auroient donné toutes leurs Pelleteries, mais je me contentai de celles que j'avois déja priſes. Elles valoient du moins quatre fois autant que l'argent, que je leur en donnois. Elles conſiſtoient en une peau de Martre, aſſez noire; une peau d'Ours; une peau de Renard argentée; une de Caſtor & une autre enfin de Carcajoux ſi bien tigrée, qu'il étoit impoſſible d'en voir une plus belle. C'eſt celle que je conſervai le plus long-tems à cauſe de ſa rareté; mais je fus contraint de la perdre comme les autres, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

CHAPITRE XIII.

Enrôlement des Sauvages, lorsqu'ils vont en Guerre; leurs Annales ou manière de compter les Années, & ce qu'ils penſent de la Création du monde.

CES Sauvages me témoignoient tant d'amitié & de reſpect, qu'ils attachérent

chèrent toutes leurs Pelleteries à des arbres, à dessein de les reprendre en repassant, pour avoir le plaisir de m'accompagner jusqu'à *Naranzouac*. Je voulus m'y opposer; mais, malgré mes resistances, il ne me fut pas possible de les empêcher de me conduire un peu au delà du grand Lac, que nous avions à traverser & d'où je me trouvois detourné de plus de trente lieuës, par la faute de mes *Hurons*, qui s'étoient trompés de chemin.

Ils avoient tous autant d'attention pour moi que si j'eusse été un second *Onnontio*. Ils me demandoient de tems en tems si je voulois me reposer; si je n'étois point fatigué; qu'ils me porteroient même s'il en étoit necessaire. Ils étoient des principaux Guerriers de leur Nation. Le plus âgé d'entre eux étoit *Antoine*, qui me dit, lorsque je lui demandai son âge; *j'ai rattrapé quarante huit fois le jour de ma naissance*. Cette manière de parler est suivant l'usage de la langue Huronne. C'est aussi de cette façon, qu'ils comptent les années du Soleil, en disant, *qu'il a tant de fois rattrapé le point où il recommence son cours*.

Ils

Ils avoient tous une ou plusieurs blessures sur le corps ; ce qui me donna occasion de m'informer d'eux, où, quand & comment ils les avoient reçuës & de savoir ainsi amplement, par manière de conversation, de quelle façon ils exercent l'Art militaire.

Ce qui m'étoit avantageux pour en être pleinement informé, c'est qu'ils sont naturellement portés à vanter leurs prouësses, & une chose assez singulière, c'est qu'*Antoine* & *Nicolas* reconnurent trois de ces *Iroquois*, pour avoir été leurs Adversaires dans plusieurs actions où ils s'étoient trouvés & où ils avoient manqué d'être pris par ces *Iroquois*. Mais comme ils étoient en paix, bien loin de s'en vouloir du mal, ils s'en temoignèrent au contraire encore plus d'amitié, par quelques petits Présens qu'ils se firent reciproquement.

Ils me dirent premièrement qu'on ne pouvoit point être reçû au nombre des Guerriers, à moins qu'on n'eut rattrapé seize fois le jour de sa naissance, & que lorsqu'on l'avoit rattrapé cinquante fois, on étoit dispensé d'aller à *N'Ondoutagette*. Ce mot signifie

La Guerre en langue Huronne. Les *Iroquois* l'appellent *Gaskenrhagette :* Qu'ils avoient aussi-bien que les *François* une manière de s'engager, que l'on ne pouvoit pas rompre, à moins que de s'attendre à avoir la tête cassée de même que nous faisions à nos Deserteurs.

Je crus d'abord à ce discours, qu'ils se mocquoient de moi. C'est ce qui m'obligea de les prier de ne me point badiner, parce que je voulois en rendre compte à LOUIS, lorsque je serois arrivé en *France.* C'est sous ce nom que tous les Sauvages connoissent notre Auguste Roi, qu'ils respectent d'autant plus, que *Louis* dans quelques-unes des langues de l'*Amerique Septentrionale* signifie le *Soleil*, qu'ils adoroient autre-fois, & qui se trouve précisement la Devise de notre Monarque, dont le nom retentit aujourd'hui chez eux, comme celui du plus grand Chef de tout l'Univers.

Comme j'avois souvent entendu dire & même lu dans plusieurs Auteurs, que les Sauvages vivoient indépendans les uns des autres, je ne pouvois m'imaginer qu'ils me disoient

la

la verité. Mais *Antoine* dans la piété de qui j'avois beaucoup de confiance, m'assûra avec serment, qu'ils ne me disoient rien de faux: *J'ai moi-même*, me disoit-il, afin de me persuader, *donné six fois des Buchettes, dont quelques-unes étoient blanches & noires, & les autres, lorsque j'ai pris le Parti de tes* François, *étoient peintes de bleu & de blanc; ce que j'ai voulu faire à cause de la couleur de leurs habits. Chaque Buchette*, ajoutoit-il, *étoit de cette longueur*, il me montroit la paûme de sa main, *grosse comme le doigt, & par la figure d'une petite Couleuvre, telle que celle que tu vois sur mon visage, representoit ma Personne, lorsque je la donnai au Chef de ma Famille, pour marque de mon Engagement, ou Enrollement, comme tu voudras l'entendre. Les autres Guerriers mes Camarades, en donnoient aussi chacun une peinte de vermillon, ou de jeaune, ou de noir, selon leur fantaisie, & dont la difference des couleurs & marques qui étoit dessus, représentoit aussi celles qu'ils avoient sur le corps ou sur le visage & dénotoit ainsi leur personne.*

Il me raporta ensuite: „ Que le grand

„ grand Chef de *N'Ondoutagette*, gar-
„ doit ſoigneuſement ces marques de
„ leur Engagement; qu'il ne leur ren-
„ doit, que lorsqu'ils étoient dange-
„ reuſement bleſſés, & que chaque
„ Chef de Famille, avoit le pouvoir
„ de caſſer la tête à celui des Guerriers
„ de ſa cabane, qui contrevenoit au
„ dit Engagement: ce qu'il avoit vu
„ lui-même pluſieurs fois arriver, envers
„ ceux qui vouloient aller en Guerre,
„ contre la volonté de ces Chefs, ou
„ qui avoient deſerté en chemin, aban-
„ donnant le Parti dans lequel ils s'é-
„ toient enrôlés. Et qu'en un mot, de
„ tout tems le Village étoit en droit de
„ faire mourir celui, qui, après avoir
„ levé la Buchette, ne rempliſſoit point
„ les obligations de ſon Engagement".

Je lui demandai alors, ce que ſignifioit *lever la Buchette?* Il me fit entendre, que comme il ne parloit pas aſſez bien François pour pouvoir s'exprimer ſur tout cela, il s'attendoit à m'en donner une explication ample & demonſtrative, lorsque nous ſerions proche de notre grand Lac, où nous nous repoſerions après avoir tué un peu plus

plus de Gibier, que nous n'en avions; & que dans cet endroit il avoit dessein de me donner un divertissement de Guerre, qui me rejouïroit & serviroit en même tems d'Adieu à ces *Iroquois*, puisqu'ils avoient la bonté de nous y conduire.

Nous fumes six jours avant que d'y arriver, parceque nous ne nous hâtions pas beaucoup. Nous allions toujours en chassant avec l'arc & la fléche, car j'ai oublié de dire que ces Sauvages, ayant passé trois mois à chasser dans ce Canton & usé toute leur poudre, s'étoient fait des arcs & des fléches pour supléer à ce défaut & s'en servoient encore pour menager le peu qui leur en restoit de celle que *Joseph* leur avoit apporté nouvellement de *Quebec*. Quoiqu'ils soient fort adroits, à tirer de l'arc, selon que je m'en suis aperçu, ils le sont infiniment plus avec le fusil, parce que le coup est plus préste à partir.

Pendant cet intervalle de tems, je m'amusois quelquefois à les entretenir de la puissance & des victoires de nos Rois. Ils m'écoutoient souvent

avec

avec admiration; mais ce n'étoit pas ſans me donner quelquefois quantité de dementis, ſurtout lorſque je leur diſois que LOUIS XV. pouvoit mettre ſix cens mille Combattans ſur pied. C'eſt ce que je tâchois de leur faire entendre par le moyen des petites buchettes, que j'arrangeois comme eux par terre, ſuivant leur manière de calculer, qui eſt aſſez ſemblable à la nôtre, en ce qu'ils comptent premièrement par leurs doigts, depuis un juſques à dix & enſuite par dixaine juſqu'à cent. Mais lorſqu'ils arrivent à ce point, ils ſont obligés pour ne point fatiguer leur mémoire de ſe ſervir de petites buchettes, ainſi que je viens de dire, pour compter juſques à mille; après quoi, diſent-ils, tous les autres calculs ſont incompréhenſibles. C'eſt pourquoi ils s'écrièrent lorſque je voulus monter plus avant & me dirent en propres termes: *Tu en as menti.* * *Ne vois-tu pas que ce nombre eſt plus grand qu'il n'y a de feuilles aux arbres dans nos Forêts? Nous*

* Quand les Sauvages parleroient à un Roi, ils s'exprimeroient de cette façon.

Nous voulons bien te croire, en ce que tu nous dis que LOUIS *est le plus grand Chef des Terres qui sont au delà du grand Lac: Mais s'il peut mettre seul, quatre mille Guerriers, contre le grand Chef des* Anglois, *n'est ce pas assez? Tiens je t'accorde encore ces vingt buchettes,* (elles composoient, jointes avec les autres, six mille hommes) *crois-moi, c'est beaucoup, & même je ne croirai jamais qu'il puisse avoir tant de Guerriers, sans le secours des autres Chefs ses Alliés.* Ils s'imaginent que le Roi de *France*, ne peut pas avoir d'autres Guerres, que contre le Roi *d'Angleterre*, qu'ils regardent aussi comme un Puissant Chef & le seul capable de lui resister.

Les Sauvages comptent les années solaires par les Hivers. Ils diront par exemple: „ Il y a tant d'Hivers „ que j'ai rattrapé le jour de ma „ naissance; que j'ai vu ce-ci, ou que „ j'ai fait cela. " Ils comptent aussi, de cette façon, toutes les choses qui se sont passées depuis long-tems, sans s'embarasser de leur durée; parce qu'en ce cas, le nombre ou la supputation des mois lunaires les embarrasseroit. Quand au

au contraire il s'agit d'un terme aſſez court; de prendre leurs meſures pour leurs voyages de Guerre, de Chaſſe, ou de Pêche; pour leur Rendez-vous, le tems de leur retour, &c. alors ils comptent par les Lunes & par les Nuits, c'eſt pourquoi ils diſent fort bien, *Skarakouat*, qui ſignifie un mois ſolaire, ou *S'Onennitat* qui ſignifie un mois lunaire.

Les noms des quatre Saiſons, ſont fixés chez eux par les differens effets qui y repondent. Les Nations qui ſont preſentement ſédentaires dans la *Nouvelle France*, comme les *Hurons* & les *Abenakis*, deſignent leurs mois par les ſemences, par les differens degrés de la hauteur des bleds, par les recoltes, &c. Mais les Nations errantes comme les *Iroquois*, les *Algonkins* & les autres, ont des circonſtances particulières à chaque Lune, qui déterminent les noms qu'elles lui donnent; par exemple, ils appelleront le mois de *Mars*, la Lune aux *Vers*, parce que ces animaux ont coutume de ſortir dans ce tems-là des creux des arbres où ils ſe renferment pendant l'Hiver; celui *d'Avril*, la Lune

aux *Plantes*, ou aux Truites; le mois de *Mai* la Lune aux *Hirondelles*: ainsi du reste; desorte que nous pouvions fort bien dire en arrivant à *Naranzouac*: Nous sommes partis de *Quebec*, le 15. de la Lune aux vers & arrivons chez vous le 25. du mois aux Truites.

Ils ne savent ce que c'est, que de distinguer les semaines, ni les jours en heures reglées; ils n'ont que quatre points fixes, le lever du Soleil, le midi, le coucher & la mi-nuit, mais ils supléent aux défauts des horloges, par une attention pratique très exacte; car de leur naturel ils sont si peu distraits, qu'à quelque heure que ce soit du jour, ils marquent à peu près du doigt le point où le Soleil doit être, quoique le tems soit couvert.

Les *Iroquois* & les *Hurons* ont une manière de compter, qui vient du stile de leurs Conseils. Comme ils les tiennent ordinairement la nuit, ce tems ou cette nuit, leur sert d'Epoque certaine pour calculer les années, qu'ils peuvent facilement retenir, par raport aux differens colliers de porcelaine dont on s'est servi dans ce Conseil pour

y traiter les affaires ; c'eſt pourquoi il les gardent précieuſement.

Ils font ſi peu d'attention à quelques jours de plus ou de moins dans une année, que c'eſt bien à tort que le Baron *de la Hontan* oſe avancer, que les *Outaouas*, les *Outagamis*, les *Hurons*, les *Sauteurs*, les *Illinois*, les *Oumamis* & quelques autres Sauvages ſont ſi exacts, à ce qu'il pretend, dans leurs calculs, que leurs années ſont compoſées de douze mois lunaires ſynodiques ; avec cette difference, qu'au bout de trente Lunes, ils en laiſſent toujours paſſer une ſurnumeraire, qu'ils appellent la Lune perduë & qu'enſuite ils continuënt à l'ordinaire. Les Sauvages ont un peu trop peur de ſe fatiguer l'eſprit, pour s'amuſer à y regarder de ſi près. Et ſi de quatre ans en quatre ans il y a un jour de plus, c'eſt, je crois, ce qui les embaraſſe très peu. Comme le remarque fort bien le Père *Lafitau* : ſi les Peuples les plus policés de l'Amerique, n'avoient pas cette exactitude, à combien plus forte raiſon les Barbares ! La ſcience des *Mexiquains* & des Habitans du *Perou* même, étoit très bornée ſur ce point.

Les Annales des Sauvages n'étant pas beaucoup chargées, faute d'avoir l'uſage de l'écriture, leur Chronologie ne ſe ſent point des erreurs, qui pourroient ſe trouver dans leurs ſupputations & n'eſt pas troublée de la revolution de pluſieurs Siécles. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent des Epoques marquées & une manière de conſerver la mémoire des événemens hiſtoriques & des choſes qui méritent le plus d'être remarquées: Car outre ce que je viens de dire des *Iroquois*, des *Hurons* & de ceux qui traitent les affaires par les colliers de porcelaine, tous les Sauvages ont encore une ſorte d'Annales marquées par certains nœuds. Mais ces Chroniques ſont bien bornées & fort imparfaites. Au reſte, on ne peut rien ſavoir de leur origine. Ils ont cependant une eſpèce de Tradition ſacrée qu'ils ont ſoin d'entretenir : mais cette Tradition, paſſant de bouche en bouche, ſe trouve ſi alterée, qu'elle dégénère entiérement en Fables ſi abſurdes, qu'elles devroient ſembler ridicules à leur Poſterité.

Voici ce que les *Iroquois*, qui ne ſont pas encore aujourd'hui bien convertis dans

dans le Chriſtianiſme racontent de l'Origine de la Terre & de la leur, tel que le raporte le R. P. *Lafitau*.

„ Au commencement il y avoit, diſent-„ ils, ſix hommes (les Peuples du *Breſil* „ & du *Perou* conviennent d'un pareil „ nombre) D'où étoient venus ces hom-„ mes? C'eſt ce qu'ils ne ſavent pas. „ Il n'y avoit point encore de Terre; „ ils erroient au gré du vent; ils n'a-„ voient point non plus de Femmes & „ ils ſentoient bien que leur race al-„ loit périr avec eux. Enfin ils appri-„ rent, je ne ſai où, qu'il y en avoit „ une dans le Ciel. Ayant tenu Con-„ ſeil enſemble, il fut reſolu que l'un „ d'eux nommé *Hogouaho*, ou le *Loup* „ s'y tranſporteroit. L'entrepriſe pa-„ roiſſoit impoſſible mais les Oiſeaux „ du Ciel, de concert enſemble, l'y en-„ levèrent en lui faiſant un ſiége de „ leur corps & ſe ſoutenant les uns les „ autres. Lorſqu'il y fut arrivé, il at-„ tendit au pied d'un arbre que cette „ Femme ſortit à ſon ordinaire, pour „ aller puiſer de l'eau à une Fontaine „ voiſine du lieu où il s'étoit arrêté. „ La Femme ne manqua pas de venir

„ ſelon ſa coutume. L'homme qui
„ l'attendoit, lia converſation avec elle
„ & il lui fit un Préſent de graiſſe
„ d'Ours, dont il lui donna à manger;
„ Femme curieuſe, qui aime à cauſer
„ & qui reçoit des Préſens, ne diſpu-
„ te pas long-tems la victoire. Celle-
„ ci étoit foible dans le Ciel même.
„ Elle ſe laiſſa ſeduire. Le Maître du
„ Ciel s'en aperçût, & dans ſa colère
„ il la chaſſa & la precipita. Mais
„ dans ſa chute la Tortuë la reçut
„ ſur ſon dos, ſur lequel la Loutre &
„ les Poiſſons, puiſant de l'argile au
„ fond des eaux, formèrent une petite
„ Ile, qui s'accrut peu à peu & s'éten-
„ dit dans la forme où nous voyons la
„ Terre aujourd'hui. Cette femme
„ eut deux Enfans qui ſe battirent en-
„ ſemble; ils avoient des armes iné-
„ gales, dont ils ne connoiſſoient point
„ la force. Celles de l'un étoient of-
„ fenſives & celles de l'autre n'étoient
„ point capables de nuire, deſorte que
„ celui-là fut tué ſans peine.

De cette Femme ſont deſcendus tous les autres Hommes par une longue ſuite de générations & c'eſt un évene-
ment

ment auſſi ſingulier, qui a ſervi, diſent-ils, de fondement à la diſtinction des trois Familles Iroquoiſes & Huronnes, du *Loup*, de *l'Ours* & de la *Tortue*; leſquelles dans leurs noms, ſont comme une tradition vivante, qui leur remet devant les yeux leur Hiſtoire des premiers tems. Mais au travers de cette Fable, toute ridicule qu'elle eſt, on croit entrevoir la verité, malgré les ténébres épaiſſes qui l'enveloppent. En effet en approfondiſſant un peu, on y demêle la Femme dans le Paradis terreſtre, l'arbre de la ſcience du bien & du mal, la tentation où elle eut le malheur de ſuccomber, que quelques Libertins croyent être un Pêché de la chair. On y découvre la colère de Dieu, chaſſant nos premiers Pères du lieu de Délices où il les avoit placés, & qui pouvoit être regardé comme le Ciel, en comparaiſon du reſte de la Terre, laquelle ne devoit plus leur produire d'elle-même que des ronces & des épines. Enfin on y croit voir le meurtre *d'Abel*, tué par ſon frère *Caïn*.

Les Sauvages en général, ont auſſi

tous quelque connoiſſance d'un Déluge Univerſel. Quelques-uns-même, à ce qu'ont raporté pluſieurs Miſſionnaires, ſont perſuadés, que, de la même maniè-re que le Monde a été ſubmergé par les eaux du Déluge, il doit auſſi périr à la fin des tems par le feu, qui doit le conſumer entièrement. Tous les Sauvages ſans exception, diſent auſſi qu'ils ſont étrangers aux Pays qu'ils habitent.

Les *Iroquois Agniés*, avec qui j'étois alors, aſſurent qu'ils errèrent long-tems ſous la conduite d'une Femme nommée *Gaihonarioski* : que cette Femme les promena dans tout le Nord de *l'Amerique*; & les fit paſſer au lieu où eſt ſituée maintenant la Ville de *Quebec*; mais ayant trouvé tous ces Pays trop inégaux & peut-être trop incommodes à cauſe du froid, elle s'arrêta enfin à *Agnié*, dont le climat lui parut plus tempéré & les Terres plus propres à être cultivées. Elle diſtribua enſuite ces Terres pour les travailler, & fonda ainſi une Colonie, qui s'eſt toujours maintenuë depuis. Voilà ce que les *Agniés* racontent de leur Origine par-

ti-

ticulière, qu'ils veulent être un peu différente de celle des autres quatre Nations *Iroquoises*; car ils ne prétendent point être compris sous le nom *d'Agonnonsionni*, ou de *Faiseurs de Cabanes*, qu'on donne aux autres. Je n'en sai point la raison. Cependant les *François* & les autres Nations Sauvages ne les distinguent point; & géneralement sous le nom *d'Iroquois* ou *d'Agonnonsionni*, on comprend cinq Peuples qui parlent autant de Dialectes differentes d'une même langue.

Ils sont placés dans cette partie de la *Nouvelle France*, située à l'Est des Lacs, par où passe le Fleuve *St. Laurent* & qui est bornée par la *Nouvelle Yorck* & par les autres terres des *Anglois* & des *François*. C'est pourquoi ceux avec qui je me trouvois, étoient éloignés de leur Village de plus de cent cinquante lieuës. Mais ce n'étoit pour eux qu'une bagatelle, puisqu'ils font ce chemin avec plus de sang froid & moins de souci qu'un *Parisien*, qui voudroit aller depuis *Paris* jusqu'à *Pontoise*, ou qu'un *Hollandois* qui iroit depuis *Amsterdam* jusques à *Rotterdam*.

Ils

Ils étoient venus dans le lieu où je les ai trouvé à cause de la chasse des Castors.

On distingue ordinairement les cinq Nations *Iroquoises*, en Superieures & inferieures. Les Superieures sont les *Tsonnontouans*, les *Goyogouens* & les *Onnontagués*. Elles ne sont pas fort éloignées du Lac *Frontenac*. Ces Peuples *Iroquois*, sont très avantageusement situés. Leur Pays est beau & fertile, mais les Chevreuils & les Dindons leur manquent aussi-bien que les Poissons; car leurs Rivières n'en portent guère, desorte qu'ils sont obligés de faire leurs Pèches dans les Lacs & de les boucanner ensuite pour les pouvoir garder & transporter à leurs Villages. Ils sont obligés aussi de s'écarter de leurs terres pour aller à la Chasse aux Castors durant l'Hiver. Les Nations *Iroquoises* inferieures, sont les *Agniés* & les *Onnejours*. Ces cinq Peuples, malgré leurs differens sujets de jalousie, se sont toujours tenus bien unis, & pour marquer leur union, ils disent qu'ils ne composent qu'une seule Cabane, que nous nommons *La Cabane Iroquoise*.

Pour

Pour revenir donc à mes Sauvages, il ne faut pas s'étonner s'ils ne pouvoient pas comprendre que LOUIS XV. pût mettre six mille hommes sur pied, puisque toute la Nation *Iroquoise*, que je viens de nommer ; & qui s'est renduë formidable, non seulement à tous ses Voisins, mais même jusque chez les Nations les plus reculées de toute l'*Amerique Septentrionale*, où son nom encore aujourd'hui imprime la terreur : puisque cette Nation, dis-je, si bien unie, n'a jamais pu mettre sur pied guère plus de trois mille Guerriers. Cela ne paroîtra pas surprenant à ceux qui ont déja quelque connoissance du vaste Continent dont je parle, qui est habité par bien plus de differentes Nations, mais bien moins nombreuses, que celles qui sont en Europe.

Chacune de ces Nations en particulier est reduite à un petit nombre de Villages? Plusieurs-même n'en ont qu'un seul ; desorte que quelques-unes ne sauroient fournir jusques à trente Guerriers. En second lieu, elles occupent des Pays immenses, de sombres Forêts ou des Terres incultes & sont très éloi-

loignées les unes des autres. Cela fait que le chemin eſt compté pour rien dans ces vaſtes Solitudes, & qu'un voyage de ſept ou huit cens lieues, y eſt regardé comme une bagatelle. D'ailleurs les petites Nations, qui, étant au voiſinage les unes des autres, devroient ſe défendre mutuellement, ne s'entendent pas aſſez entre elles, à cauſe de leurs differens ſujets de jalouſie ; ou ne ſont pas aſſez à portée, quoique voiſines, de ſe prêter la main en cas de ſurpriſe, contre un Ennemi plus redoutable, qui eſt à leurs portes lorsqu'il eſt le moins attendu.

Pour reſiſter donc à cet Ennemi commun, elles ſont obligées de faire alliance avec les Nations qui ſont à l'autre extrêmité de l'*Amerique Septentrionale*, & les affoibliſſent ainſi en les obligeant à diviſer leurs forces. D'un autre côté, comme la paſſion la plus dominante des Sauvages, a de tout tems été de faire la guerre, & qu'ils ont toujours traité de la manière la plus cruelle leurs Ennemis, qu'ils tâchent le plus ſouvent d'attraper par ſurpriſe, il n'eſt pas étonnant que ces Barbares ſe ſoient détruis

les

les uns & les autres, & que toutes ces Nations n'ayent pas pu ſe multiplier.

CHAPITRE XIV.

Ces Iroquois *engagent l'Auteur à porter ſes Lettres au bout d'un bâton. Deſcription d'un Lieu, où les Sauvages prétendent que les Vents ſont enfermés: Rencontre qu'ils y firent d'un monſtrueux Serpent & de pluſieurs autres choſes qu'ils y trouvèrent, entre autres, d'une Hache de l'ancienne façon des Sauvages.*

APrès avoir traverſé de ſuite trois endroits, que je puis bien nommer trois petits Lacs, qui formoient une figure ovale toute bordée de grands arbres, nous arrivâmes enfin par le moyen d'une petite Rivière fort agréable, ſur le bord de ce fameux Lac dont j'ai déja parlé. J'ai eu beau leur en demander le nom, je n'ai pu en ſavoir d'autre, ſinon qu'ils l'appelloient *Ottonaki*. Je ne l'ai point vu ſur aucune

ne Carte. Suivant ce qu'ils m'ont dit, qu'à le traverser en droite ligne, il étoit bien aussi long que tout le chemin que nous avions déja fait depuis *Quebec*, je puis juger qu'il doit avoir au moins deux cens lieuës de circuit. Je m'imaginois être sur le bord de la Mer. Un petit vent qui y regnoit ne laissoit pas que de l'agiter; c'est pourquoi nous jugeâmes à propos d'attendre qu'il fut cessé.

Pendant ce tems nous nous amusâmes à tirer sur des Dindons sauvages, que nous aperçûmes dans des arbres, qui étoient sur le bord de ce Lac. Ils voloient par bande & de branche en branche. Nous en tuâmes quatorze, qui servirent à nous faire faire un long repas après avoir traversé le Lac; car en cet endroit nous fumes assez sobres pour nous contenter de manger entre huit que nous étions, un Ours de la grosseur d'un Ane avec deux Eturgeons, que nous avions harponnés à l'embouchure des petits Lacs dont je viens de parler. Ces deux Poissons avoient bien chacun dix pieds de long.

Mes deux *Hurons* avoient des Batte-

te-feux ou Briquets tels que nous en avons en *Europe*, & ils s'en étoient servis jusques alors pour allumer leur pipe ou faire du feu par le moyen du *Tondre*, qui est une espèce de bois sec ou pourri, que l'on trouve assez communément dans toutes ces Forêts ; mais dans l'endroit où nous étions, nous n'en trouvions pas : ce qui fut cause que je vis une assez plaisante manière d'allumer du feu. Un des Sauvages *Iroquois*, avoit deux petits morceaux de bois de Cédre fort legers. L'un de ces deux morceaux étoit plat & rempli de petits trous, & l'autre étoit rond. Il mit le premier entre ses deux cuisses, afin de le tenir plus ferme ; & inférant le second dans l'un de ses trous, il le tourna avec tant de promptitude, en le pressant entre ses mains, qu'il en tomba quantité d'étincelles de feu sur quelques petites plumes duvetées de nos Dindons, qu'il avoit mêlées avec des herbes séches, pour recevoir la petite pluye de feu, qui devoit sortir de ces bâtons. Ce qui nous donna la facilité de faire un grand feu, & de faire cuire notre Ours, moitié bouilli, moitié roti,

aussi bien que nos Eturgeons.

Le vent, au lieu, de diminuer commençoit à devenir plus violent. C'est ce qui fit, que, pendant que notre dîner cuisoit, mes Sauvages tinrent un Conseil entre eux à ce sujet ; lequel étant fini, ils me deputèrent *Antoine*, qui vint me dire de leur part : *Ecoute*, Claude, *nous te prions moi & mes Camarades, de nous donner à chacun un petit morceau du Blanc qui tient à la* MERE DU GRAND ESPRIT, *que tu as sur toi. Car vois-tu ! sans cela nous ne pouvons point passer sur cette eau.* Ensuite il me montra près de nous, quatre petites Montagnes entre lesquelles, me disoit-il, habitoit un *Esprit malin*, qui y tenoit renfermés les bons & les méchans Vents : Que ce *Manitou*, avoit quelquefois la malice de lâcher les méchans, qui leur portoient beaucoup de dommage & les faisoit souvent périr. Mais que, comme cet *Esprit* leur avoit quantité de fois joué de mauvais tours, malgré les Présens qu'ils lui avoient faits, ils avoient resolu de ne plus rien lui donner. C'est pourquoi ils avoient recours à mes Reliques & me suplioient de ne

les

les leur point refuser. Je lui repondis, que je lui accorderois volontiers sa demande; mais que j'avois peur, que mes Lettres, ou plutôt mes Reliques, car ils les prenoient pour telles, ne se trouvassent offensées, si je les mutilois de cette façon; qu'il devoit bien concevoir qu'un homme à qui l'on coupe quelques membres, perd beaucoup de sa force; qu'il en étoit de même de mes Reliques, qui étant ainsi de figurées, perdroient beaucoup de leur vertu: qu'au reste, j'étois prêt à faire tout ce qu'ils voudroient.

Il s'assit à côté de moi & après avoir un peu rêvé sur ma reponse, il me dit: *Voilà qui est bien*, Claude, *tu as raison. Ce que tu m'as dit est d'importance: mais ma mémoire me pousse à te dire, que Notre Pere* Richer (c'est le Missionnaire Jésuite qui est encore présentement à *Lorette*) *nous fait porter quelquefois des Saints & des Saintes autour de nos Cabanes, pour en chasser, dit-il, les* Esprits malins, *qui empêcheroient de croître notre bled d'Inde. Crois-moi, mets aussi les Saintes images, que tu portes dans ton habit, au bout d'un*

bâton que je te donnerai & que tu porteras toi-même, dans cet endroit où nous te ſuivrons, pour en chaſſer bien loin ce Manitou *qui y demeure.* Fort bien, lui dis-je, j'y conſens. Auſſi-tôt il m'alla couper dans le bois une perche, ou bâton, au bout duquel j'attachai mes *Lettres*, de façon qu'en y paſſant ſimplement leurs rubans l'un ſur l'autre, ma Lettre de Licence recevoit de ſon côté le ſceau de celle de Bachelier, ſur laquelle de l'autre côté retomboit le ſien.

Mes Sauvages les regardoient avec autant d'admiration, que ſi elles euſſent été faites exprès pour être portées de cette manière ; c'eſt ce qu'ils me témoignoient par leur *Gannoron*, *Hé*, *hé*, qui ſignifie : *Oh, que voilà qui eſt admirable !*

Avant de porter cette eſpèce de Bannière, je leur en preſentai les Sceaux, qu'ils me demandoient à baiſer ; ſur quoi une envie de rire inexprimable s'étant emparé de mes ſens, ſurtout lorſque je les entendis entonner dévotement leurs Hymnes, il me fut impoſſible de ne pas éclater. Mais enſuite

ſuite, lâchant bride à mes éclats, je les terminai d'une telle façon, en levant les yeux au Ciel, que je leur fis comprendre, que je ne pouvois m'empêcher d'exprimer la joye que j'avois, d'avoir affaire à de ſi bons Chrétiens ; ce qui leur fit plaiſir.

Nous partimes donc en Proceſſion vers ces quatre Montagnes. *Antoine* & *Nicolas* marchoient à mes côtés ; tenant chacun une hache à la main. Je n'oublierai pas de dire que l'un d'eux ayant une couverture trouée par le milieu, me la mit dans le cou en forme de Chaſuble. *Joſeph* ſuivoit ſeul derrière moi, pas à pas, tenant d'une main ſon arc & de l'autre trois fléches; les quatre autres *Iroquois*, tenoient le devant, deux à deux & avançoient gravement, portant tous leur fuſil en forme de cierge; ou pour mieux dire, à la manière dont les Soldats préſentent les armes en *Europe*. Tel étoit donc l'ordre que nous obſervions dans notre marche, les uns chantant toujours & les autres repondant, lors qu'arrivant enfin à l'entrée de ce redoutable lieu, nous nous trouvâmes obligés d'interrom-

rompre notre Proceſſion en deſcendant un à un, & même avec bien de la peine.

La place de cette profondeur forme dans ſon étenduë une figure octogone aſſez bien faite, par le moyen des quatre petites Montagnes eſcarpées qui la ceintrent. Elle peut avoir environ cent toiſes de circonférence, & on n'y peut entrer que par l'endroit où nous venions de deſcendre. A côté de cette entrée, j'apperçûs la figure d'un Ours fort mal deſſiné avec du charbon & du rouge, au tour du quel étoient empreints dans le Roc quelques caractères hiérogliphiques, dont les uns reſſembloient un peu aux écritures *Chinoiſes* & quelques autres à notre *Huit* de chiffre. Nous paſſâmes par devant ce vilain portrait, ſans nous y amuſer; & continuant à marcher proceſſionnellement, nous fimes premiérement le tour de ce Lieu, ſans faire aucune pauſe. Enſuite, au lieu de recommencer un ſecond tour, nous traverſâmes en ligne directe toute cette Aire, pour aller nous arrêter vis à vis d'un gros Buiſſon, au pied duquel nous avions déja paſſé.

Le

Le Rocher dans cet endroit, quoiqu'eſcarpé, formoit naturellement une boſſe, qui repreſentoit aſſez diſtinctement, en bas relief, la Figure d'un Dragon aîlé d'une grandeur énorme. On pouvoit facilement reconnoître la tête, les yeux & le cou de ce prodigieux Monſtre; mais ſon corps étoit ſi matériel, qu'on ne pouvoit y rien comprendre que de loin; ce qui me fait croire que cet ouvrage groſſier eſt plutôt un effet du hazard ou du tems, que de l'art d'aucun Sauvage.

A peine fumes-nous arrivés au pied de cet endroit, qu'un monſtrueux Serpent, de la groſſeur de la jambe, nous y voyant arrêtés & nous entendant hûrler plutôt que chanter, ſortit ſa tête hors de ce gros Buiſſon, où il étoit caché & couché comme un rouleau de tabac. Mes Sauvages, avant qu'il eut déployé tout ſon corps, s'imaginoient déja que c'étoit le *Manitou*. C'eſt pour quoi ils ſe ſauvèrent, & ſans me donner le tems d'en faire de même, ſe rangèrent tous derrière moi, où ils me ſerroient de ſi près, qu'il ne m'étoit pas poſſible de remuër de ma place. J'é-

tois étourdi de leurs hûrlemens. L'un me Crioit aux oreilles *Houë : ha, ha!* L'autre; *jette la* MERE DU GRAND ESPRIT. L'autre, *Agriskoué hé, hé, hé!* L'autre enfin: *Ton blanc là! Ton blanc là!* Ce dernier m'étourdissoit plus que tous les autres & me secouoit si fortement le bras, que, le ruban de mes Lettres venant à casser, je vis tomber mes Reliques précisément sur la queuë de ce Serpent. Je ne sai s'il en alla plus vîte, mais ce qui est de certain, c'est qu'il commençoit à grimper au Rocher & gagnoit déja une fente qui étoit au dessus de cette affreuse Figure, quand je fis signe à mes *Iroquois*, de tirer dessus. Ce qu'ils n'auroient jamais osé faire, craignant, que, comme c'étoit un *Esprit*, leurs coups ne fussent inutiles.

Ce Monstre épouvantable, criblé de plomb, tomba aux pieds de *Joseph*, qui étoit à mes côtés. Comme il avoit la vie fort dure, il se dressoit déja en faisant d'horribles sifflemens, pour s'élancer sur lui ou sur moi, lorsque je lui déchargeai sur le corps un grand coup de mon bâton *Porte-reliques*, qui le fit

tom-

tomber, mais dont il ſe relevoit avec plus de furie, quand *Joſeph*, reculant quelques pas, lui décocha une de ſes fléches ſi adroitement, qu'elle lui traverſa le cou & le corps. Mes *Hurons*, à la faveur de ce coup, achevèrent de le tuër en lui coupant la tête avec leurs haches; ce qui n'empêcha pas, que le corps étant ſeparé de la tête, ne fit encore quantité de ſaut prodigieux en l'air & ne cherchât à nous attraper. Pendant tous ces ſauts & ces bonds mes Sauvages en courrant çà & là, crioient tous à gorge deployée: *Ta, ta, ta, Manitou nipouin.* C'eſt comme qui diroit: *Bon, bon, bon, le Diable eſt mort.*

Il eſt à remarquer, que ce Serpent n'avoit pas branlé la première fois que nous avions paſſé proche de lui, tel bruit que nous euſſions fait, & que nous ne l'aurions peut-être pas vû, ſi nous ne nous y fuſſions arrêtés. Il n'y avoit dans toute cette Aire, que ce ſeul Buiſſon. Le reſte de l'étenduë de la place étoit aſſez propre, puiſqu'en beaucoup d'endroits il n'y avoit ni mouſſe ni herbe. Nous y trouvâmes quelques

peaux de Caſtors, de Martres & d'autres animaux; mais elles étoient ſi endommagées par les injures du tems, qu'elles ne ſe trouvoient plus bonnes à rien. Nous y ramaſſâmes quelques plumes de differens Oiſeaux rares & des coquillages de toutes eſpèces, precieux par la vivacité de leurs couleurs. Nous y trouvâmes auſſi de belles & bonnes fléches, des arcs, des carquois ornés de plumes de Porc-Epics, dont la peinture & le travail étoient charmans; de la poudre dans des cornes de Beufs, des balles de plomb, du tabac, des couteaux, de grands & de petits cyſeaux & quantité d'autres bagatelles dont le détail ſeroit peut-être ennuyeux, mais entre lesquelles ſe trouva une choſe aſſez plaiſante pour moi. C'étoit une Hache de la façon ordinaire, dont ſe ſervoient anciennement les Sauvages, avant l'arrivée des *François* dans *l'Amerique*.

Cette Hache étoit d'une pierre noirâtre, peu caſſante & de la figure à peu près, de nos haches de fer ou de nos coins à fendre du bois. Elle étoit un peu péſante; & ſon manche, qui pouvoit

voit bien avoir trois pieds de long, étoit gros, mal fait & tout pourri. Il tenoit comme colé à cette pierre, qui y avoit été inserée d'une manière que je n'aurois jamais pu comprendre, si mes Sauvages ne me l'eussent expliquée. Ils me dirent que ceux qui avoient fait une pareille hache, avoient premiérement aiguisé cette pierre sur une autre pierre; ce qui leur avoit couté beaucoup de tems avant que de la rendre tranchante: qu'ensuite, avec un couteau aussi de pierre, ils avoient fait une fente à un jeune arbre dans laquelle ils avoient inseré cette pierre-ci & laissé pendant plusieurs années, jusqu'à ce que l'arbre croissant, eut eu la force de la bien serrer, afin qu'elle se trouvât tellement incorporée dans son tronc, qu'il fut impossible de l'en arracher.

De-là on peut voir que la vie d'un Sauvage n'étoit pas toujours suffisante pour bien emmancher une hache, puisqu'il lui falloit tant de préparation avant que de la mettre en état de service. C'est ce qui fait qu'encore aujourd'hui de pareils morceaux, se trouveroient-ils même brutes & imparfaits, sont

ſont conſervés par les Enfans comme un héritage précieux, dans lequel ils admirent le beau genie ou l'eſprit ſubtil de leurs Pères, dans un ſi bel ouvrage.

Cette ſorte de Haches ne me paroiſſoit guère capable de pouvoir couper de gros arbres; auſſi les Sauvages ne ſe donnoient-ils pas cette peine : car aujourd'hui-même, quoiqu'ils ayent des Haches de fer bien acérés, que les *Européens* leur ont aportées, ils ne ſemblent pas beaucoup profiter de leur utilité, puis qu'excepté les *Hurons* & les *Abenakis*, qui ſuivent notre exemple, les autres Nations s'arrêtent toujours à leur ancienne methode, qui eſt de cerner les arbres, de les dépouiller de leur écorce, afin de les faire mourir & de les laiſſer ſecher ſur pied. Quand ils ſont ſecs ils les abbatent en appliquant le feu au bas du tronc & le minant peu à peu avec des tiſons qu'ils ont ſoin d'entretenir & de raprocher. Ils les coupent par billes, en brulant de la même manière, de diſtance en diſtance, le corps de l'arbre qui eſt renverſé. Pour ce qui eſt des ſouches qui reſtent en terre, ils les laiſſent pour-

rir, & les arrachent enſuite facilement.

Mes Sauvages étoient ſi ſcrupuleux, que ſans moi ils n'auroient jamais oſé toucher à toutes ces choſes. J'avois beau leur dire de les prendre; que le *Manitou* n'en avoit plus beſoin, puis qu'il étoit mort ils ſecoüoient la tête & n'en vouloient rien faire. Ce ne fut qu'après que mes Reliques les eurent touchés pièce à pièce qu'ils entreprirent de les ramaſſer. Les couteaux & les ciſeaux étoient rouillés; mais la poudre étoit aſſez bonne, excepté que nous étions obligés d'en mettre double charge, pour la faire pouſſer. Ils partagèrent entre eux tous ces Dons profanes, deſquels je ne me reſervai qu'une paire de ciſeaux & un petit miroir de poche, dont l'emboitement de fer blanc reſſembloit fort à celui de mes Reliques.

Ce-ci fait bien voir la ſimplicité de ces pauvres Barbares, qui donnoient ſouvent dans cet endroit tout ce qu'ils avoient de plus précieux au *Manitou* des Vents, parce que, diſoient-ils, il n'étoit qu'un méchant, qui avoit l'eſ-

prit gâté & ſe plaiſoit dans le déſordre, au-lieu que s'il eut été un bon *Manitou*, ils ne lui auroient rien donné. A quoi bon, m'ajoûtoient-ils, faire des Préſens à un *Eſprit*, qui ne nous veut que du bien? Ne feroit-ce pas lui faire injure? puiſque, pour lui faire plaiſir, nous lui deplairions en ce que nous nous ferions du tort.

Les Sauvages ont pluſieurs lieux de cette façon, ſitués ordinairement ſur le bord des grands Lacs. Comme leurs Canots ſont minces, legers, capables de tourner au moindre vent & de les faire périr, il ne faut pas s'étonner ſi leur ſuperſtitieuſe croyance, les a conduit juſqu'au point de leur faire faire des Préſens au méchant *Manitou*, afin qu'il ne leur fit pas de mal ou ne les ſubmergeat point, quand ils feroient ſur ces Lacs.

J'ai ouï dire à pluſieurs *Canadiens*, qui avoient voyagé au deſſus de *Montreal*, que dans les commencemens de la Colonie, lorsque les *François*, s'étoient trouvés dans de pareils endroits, ils en avoient enlevé ce qu'ils avoient trouvé de meilleur, en y laiſſant malicieu-

cieusement en la place, ce qu'ils avoient de plus mauvais ou de plus mal propre. Les Sauvages passant par-là, étoient si irrités d'y trouver leurs excremens, qu'ils faisoient des imprécations épouvantables contre les *François*. Ainsi malheur au premier Misérable qu'ils pouvoient attraper; car pour lui faire expier cette offense, faite à leur *Manitou*, il n'y avoit pas de cruautés qu'ils n'exercassent sur sa peau.

Le Serpent que nous venions de tuer, avoit douze pieds de longueur, la tête presqu'aussi grosse que celle d'un Enfant, mais plus longue; sa gueule étoit garnie de deux rangées de dents fort pointus; sa langue en forme de dard avoit bien un pied & demi; & son col étoit couvert de poil.

Nous ne nous donnâmes pas la peine de le transporter ailleurs. Nous traînâmes seulement son corps au milieu de cette Place, où, par mon conseil, après avoir été condamné à être brûlé, sa sentence fut exécutée sur le champ. Il fut donc jetté dans un grand feu que nous fimes exprès du Buisson même, qui lui avoit servi de retraite.

Nous n'en gardâmes que la tête qu'ils mirent au bout de mon bâton, en forme de Trophée. Pendant que les uns tisonnoient le corps, les autres par un mouvement de colère, qui me faisoit rire, s'avisérent de grimper au Rocher & d'y casser celle du Dragon dont j'ai parlé, de laquelle ils jettèrent aussi les morceaux dans le feu: & ainsi finit, sans autre cérémonie, cette Scène Tragi-comique.

Il y a beaucoup de Serpens dans l'*Amerique*. Ces animaux se retirent ordinairement dans des endroits pierreux & ils incommoderoient beaucoup les Sauvages par leurs morsures, s'ils ne savoient y porter remede par plusieurs herbes dont l'usage leur est bien plus assûré, que ne leur seroit celui de l'Orviétan ou du Thériaque. Au reste il n'y a pas beaucoup d'autres animaux venimeux par tout le *Canada*. Ce monstrueux Reptile, que nous venions de brûler, étoit d'une figure si énorme, que mes Sauvages n'en ayant jamais vu de pareils, jurèrent tous que c'étoit le *Manitou*, qu'ils n'auroient jamais pu tuer ni brûler sans la vertu de mes Reliques.

Sur

Sur les deux heures après midi, quoique le vent fut fort apaisé, l'envie de manger notre Eturgeon fit que nous ne partîmes que le lendemain, vers les six heures du matin. Nous eûmes le bonheur de traverser tranquillement ce Lac, en ne nous éloignant cependant pas à plus de deux lieuës du bord. J'eus beau vouloir congédier mes *Iroquois*, avant que de nous hazarder sur cette petite Mer d'eau douce, il ne me fut pas possible de les empêcher de m'y accompagner.

CHAPITRE. XV.

Après le Passage du Lac, l'Auteur rencontre un Père de Famille sauvage avec ses trois Enfans. Ce que l'on fait de la Tête du Serpent. On commence un Divertissement de Guerre. Manière de Lever la Hache, *suivie d'un Discours du Chef.*

APrès que nous eûmes fait cette traversée, nous poursuivîmes notre

chemin ſans nous repoſer, en profitant d'une petite Rivière qui ſe forme de ce Lac. Ainſi, comme nous avions juſqu'alors monté des Rivières, ce fut là la première fois que nous commençâmes à en deſcendre. S'il en faut croire ce que mes Sauvages m'en ont dit, la choſe eſt aſſez extraordinaire; car ils m'ont aſſuré que ce Lac ne reçoit de l'eau d'aucune Rivière, qu'au contraire il en fournit à pluſieurs, & qu'il y a auſſi loin de cet endroit chez les *Anglois* que chez les *François*. Ce qui fit que je leur repondis, que ces Rivières ſe repandant de côté & d'autre, pouvoient donc bien leur ſervir de limites ou de ſéparation. Mais *Joſeph*, me repartit très en colère, que toutes ces Terres apartenoient & apartiendroient toujours aux Sauvages & que le premier *François* ou *Anglois*, qui voudroit s'en rendre Maître, n'avoit qu'à s'attendre à être roti & grillé comme un Ours.

Je compris que j'avois parlé fort imprudemment, c'eſt pourquoi je me repris en lui faiſant entendre que je badinois, & que les *Européens* étoient

des

des honnêtes Gens, un peu trop ſcrupuleux pour s'emparer du Bien d'autrui, en ſe rendant Maîtres des Terres qui ne leur apartiennent point, & qu'ils s'eſtimoient trop heureux de ce que les Sauvages vouloient bien les ſouffrir dans leur Pays. Ces pauvres Idiots ſont aſſez ſimples de croire, que les *François* & les *Anglois* ne demeureroient pas chez eux, ſi ce n'étoit pour y trafiquer leurs Pelleteries, & ne s'aperçoivent pas encore qu'ils s'y étendent inſenſiblement de tous côtés comme une tache d'huile pourroit faire ſur une pièce de drap. Après tout, il ne leur font que du bien, d'autant que les *François*, par les Miſſionnaires qu'ils y envoient leur portent l'Evangile, & humaniſent ces Barbares, qui auront toujours plus de Terres qu'il ne leur en faut, puiſque le Continent qu'ils habitent eſt bien plus grand que toute l'*Europe*.

Nous nous allions arrêter vers les 10. heures du matin à une digue de Castors, que nous rencontrâmes environ à deux lieuës au deſſus de ce Lac, quand quelques-uns de mes Conduc-

teurs ayant dit qu'ils sentoient la fumée du feu de quelques Sauvages, qui ne devoient pas être éloignés de-là, nous continuâmes notre chemin. Je puis bien dire ici avec verité, que ces Barbares ont l'odorat aussi fin que pourroit l'avoir un de nos meilleurs Chiens de Chasse. Ils connoissent les vestiges des Personnes qui ont passé dans des endroits où il seroit impossible à aucun *Européen* d'apercevoir la moindre trace. Du premier coup d'œil ils peuvent dire, sans se tromper, de quelle Nation, de quel sexe, de quelle taille & combien à peu près il y a de tems que ces pistes sont imprimées. Nous transportâmes donc notre Canot par dessus cette digue de Castors & canotâmes encore un peu sur cette petite Rivière, que nous quittâmes pour nous enfoncer dans le Bois & y chercher à la piste les Sauvages qui avoient fait le feu dont ils avoient senti l'odeur de la fumée.

J'eus le plaisir de voir qu'ils ne s'étoient pas trompés; car nous trouvâmes, à environ une demie lieuë d'où nous étions, quatre Sauvages au tour d'un très

très petit feu. Ils étoient à l'abri d'une petite Montagne & nous ne les vîmes que lorsque nous fumes, pour ainſi dire, ſur eux. Ils nous reçurent à la main la main, ſans bouger de leur place, & ſans autre cérémonie nous nous aſſimes à côté d'eux. C'étoit un vieux Père de Famille ſauvage, qui étoit là avec ſes trois Enfans. Ils avoient tous le viſage, les cheveux & les bras barbouillés du ſang des animaux qu'ils avoient tués, & me parurent dans un état très pitoyable, puiſque malgré le froid ils étoient preſque tous nuds. Ces pauvres Gens nous reçurent du mieux qu'ils purent. Ils avoient trois Caſtors qu'ils écorchoient déja & qui joints à nos ſept Dindons ſervirent à me faire faire un Repas ſi extraordinaire, que je ne l'oublierai de ma vie.

Mes Sauvages trouvant ce lieu fort commode pour m'y regaler du Divertiſſement de Guerre qu'ils m'avoient promis, voulurent en profiter tant à cette occaſion, qu'à cauſe de celle que leur fourniſſoit leur nouvelle conquête ſur le Serpent, qu'ils vouloient celébrer avec ces nouveaux Sauvages qui pou-

voient leur servir à rendre la Fête plus complette. C'est pourquoi étant convenus entre eux de se divertir en cet endroit, avant que de se quitter, ils s'apprêtèrent à y bien chanter & danser ensemble la Victoire qu'ils venoient de remporter sur le *Manitou*, par la vertu de mes Reliques, qu'ils ne manquèrent pas de vanter à ces nouveaux rencontrés. C'est sans doute sur quoi les trois fils de ce bon Vieillard, après m'avoir regardé attentivement, se tirèrent un peu à l'écart, afin de n'être pas si proches de moi. Leur conversation finie, chacun se mit à travailler; les uns à rendre un peu plus grande la Cabane de ce Vieillard & les autres à y planter des pieux, tout au tour, pour lui servir de palissades à environ vingt-cinq & trente pieds de distance.

Ce lieu, comme je l'ai déja dit, étoit fort propre à leur dessein, puisque d'un côté il y avoit une petite Montagne, qui mettoit leur Cabane à couvert ou lui servoit de Citadelle, & que l'autre figuroit une demie lune entourée de grands arbres fort commodes pour des retranchemens &

dont la chute ſeule leur en formoit de bons & de naturels. Tout cet ouvrage ſe trouva parfait en moins de quatre heures de tems, pendant lequel j'avois ſoin d'entretenir le feu, & de faire bouillir nos chaudières pour tenir notre Diner prêt.

Toutes les choſes étant bien diſpoſées, on me fit entrer dans la Cabane & aſſeoir à la droite du Vieillard qui y étoit déja aſſis au haut bout. *Antoine* vint ſe mettre à côté de moi, autant pour m'y ſervir d'Interpréte, que pour y exécuter en ma place tout ce que je ne pourrois pas faire, deſorte que je tenois le milieu. Les autres Sauvages étoient à droite & à gauche accroupis ſur des peaux d'Ours, que l'on avoit étendus exprès au tour de cette Cabane. Les trois Fils de ce bon homme dont le plus jeune avoit bien dix ans, nous aportèrent à tous, d'une main de la graiſſe, de l'autre du charbon, & chacun s'en barbouilla à ſa fantaiſie.

Comme j'étois dans l'inaction, aſſez occupé d'ailleurs à les regarder, un de ces jeunes Gens qui s'en aperçût, après avoir pris la peine de bien bar-

bouiller ſon Père juſqu'au poitrail, s'aviſa de prendre celle de m'en venir faire autant par tout le viſage & le cou. Ce que je tolerai avec un peu de repugnance & éprouvai les yeux fermés que la douceur d'une pareille main ne ſeroit guère bonne chez nos Barbiers. C'étoit donc entre nous à qui auroit l'air le plus diabolique; car il y en avoit trois d'entre eux, qui, outre le noir, s'étoient mis du blanc. Je n'ai jamais pu ſavoir où ils l'avoient pris. Ils s'en bordèrent les ſourcils, le nez, les lévres & le manton; ce qui les rendoit tout à fait affreux.

Après ce beau barbouillage, ces trois jeunes Gens aportèrent chacun une de nos chaudières au milieu de cette Cabane, avec une hache peinte de blanc d'un côté & de noir de l'autre, qu'ils poſèrent entre deux carquois vis à vis de leur bon homme de Père qui étoit à mes côtés & repreſentoit le Chef de notre troupe. Comme je n'avois vu que deux chaudières ſur le feu, j'étois un peu étonné d'en voir trois; mais je le fus bien plus, quand je vis l'un de ces jeunes gens en tirer avec ſes mains

la tête hideuſe de notre Serpent & la venir poſer à mes pieds. Elle n'étoit point cuite. Elle étoit encore telle que nous l'avions aportée, excepté qu'ils l'avoient auſſi peinte de noir & de blanc & ornée de quelques plumes de nos Dindons, qu'ils lui avoient enfoncé dans la peau, en forme de couronne; car ils manioient cette tête comme ſi elle eût été la choſe du monde la plus propre.

Auſſitôt qu'elle fut poſée, *Antoine* qui me ſervoit alors de Chancelier, ſe leva en criant de toutes ſes forces, *Kobé!* qui eſt le cri de victoire des *Iroquois*. Ce *Kobé* fut repété trois fois, d'une voix unanime par tous les Aſſiſtans. Enſuite il harangua en mon nom toute cette Aſſemblée, qui, à la fin de ſon diſcours, s'écria à pluſieurs repriſes, *Nioo*, qui eſt un ſigne d'aplaudiſſement. Pendant ce *Nioo*, il prit dans ſa main un petit bâton ſur lequel étoit peinte la figure d'un ſerpent noir & ſe mit à danſer au tour des chaudières, après quoi s'arrêtant devant moi il fit mine d'être en fureur & frappa violemment de ſon bâton la tête de ce Reptile. Les autres

 Sau-

Sauvages en marmotant des paroles que je n'entendois point se levèrent tous à ce signal, comme des furieux, & sans avoir assez de place pour frapper à qui mieux mieux sur la tête de ce fameux Serpent, avec des bâtons à peu près pareils à celui d'*Antoine*. Ils ne laissèrent pas que de la bien battre ; ce qui ne servit qu'à lui arracher les plumes qu'ils lui avoient mises & à lui faire sortir un œil.

Ils ramassèrent enfin la tête de ce *Manitou*, qu'ils portèrent en dansant à la porte de la Cabane, où ils la fichèrent au bout d'une grande perche à laquelle ils avoient déja attaché la trouvaille que nous avions faite dans l'endroit où nous l'avions tué. Là ils plantèrent cette perche au milieu de nos retranchemens : ce qui pensa causer une dispute, car les uns vouloient qu'elle resta là sans être brûlée qu'après notre dîner, afin que son aspect inspira de la terreur à tous les mauvais *Manitous* ; les autres au contraire, soutenoient qu'elle devoit être mise au milieu de la place & y être brulée sur le champ, pour que les *Vents*, qui, di-

soient-

ſoient-ils, ne ſe nourriſſent que de fumée, de pouſſière & de cendres puiſſent en ſe divertiſſant avec les ſiennes, leur devenir favorables C'eſt ſur cette diſcuſſion qu'*Antoine* s'adreſſant à moi de la part de ſes Camarades, & après m'avoir expliqué les raiſons alleguées de part & d'autre, me dit qu'on laiſſoit la choſe à ma déciſion.

Quoique cette affaire ne fut qu'une bagatelle, il m'étoit néanmoins important de ne point déplaire à aucun de ces Brutaux qui ſont ſi faciles à s'irriter ſur la moindre choſe. D'un autre côté j'avois grand'faim & cette cérémonie commençoit à m'impatienter; c'eſt pourquoi pour terminer promtement cette ſotte diſcuſſion & la décider avec plus de poids, je tirai hors de ma poche un petit livre des *Meditations* & des *Soliloques de St. Auguſtin*, que je portois ſur moi, & après y avoir lu d'un ton haut & ſérieux les paroles latines qui y ſont, je leur dis: que ſuivant l'intention de mon livre, cette Tête ne devoit point être brûlée, de crainte que l'odeur de ſa fumée en s'évaporant en l'air, n'excita au contraire de ce qu'ils

qu'ils penſoient, les *Vents* à tirer vengeance de la mort de leur Dieu: qu'à l'égard du corps ils avoient bien fait de le brûler, par ce que l'Eſprit du *Manitou* n'habitoit point dans ſon corps, mais dans ſa tête; ainſi qu'il falloit au plus vîte l'enterrer dans un trou, où, par la vertu de mes Reliques, je ferois enſorte de la faire pourrir avec ſon ame, afin que les *Vents* n'en euſſent aucune connoiſſance.

Ces pauvres Gens, qui croyent que toute la ſcience de l'Univers peut être renfermée dans un ſeul de nos livres, tel petit qu'il ſoit, trouvèrent cette Déciſion ſage & prudente. Si les Miſſionnaires ne la regardent point, comme telle, je ne puis qu'y faire. Pour moi je la trouve d'autant plus excellente, qu'ayant une grande envie de manger, je me trouvai ſatisfait de ce côté, par la promtitude de ſon exécution, laiſſant d'ailleurs à qui voudra le ſoin de les prêcher: Trop heureux, d'avoir réuſſi dans celui que j'ai eu de chercher à m'échapper heureuſement de leurs mains ſans ſonger à aucune autre choſe!

Ce

Ce bel enterrement étant fini, je fis toucher mes Reliques à la pointe d'un gros pieu, que je fis enfoncer dans le trou même où étoit cette tête, après quoi chacun courut reprendre sa place dans la Cabane. Nous y fumes bientôt tous assis & un grand silence y regnoit, lorsqu'un de mes *Iroquois* nommé *Jagotonkariagon*, c'est à dire, *La Famine*, jetta un grand cri en se levant. Il étoit le plus barbouillé & par conséquent le plus affreux de tous. Il representoit alors le Chef des Guerriers: Honneur qui lui étoit accordé, tant à cause de la témèrité ou de la grande valeur, qu'il avoit temoignée autrefois en plusieurs occasions dans la Guerre, qu'à cause de son air & de la prééminence de sa taille sur les autres; car le vieux Sauvage qui étoit à mes côtés, ne représentoit plus que le chef du Conseil.

Ce *Jagotonkariagon* passoit d'ailleurs pour éloquent. Il vint droit à ce Vieillard, qui lui donna les buchettes des Guerriers qu'il tenoit, & qui étoient presque toutes des mêmes bâtons qui avoient déja servis à battre la Tête de

de notre Serpent. Auſſitôt qu'il les eut recûs, il les jetta par terre au milieu de la Cabane, & tenant d'une main ſon fuſil, de l'autre il leva la hache noire & blanche qui étoit à ſes pieds. Il fit enſuite trois fois le tour de la Cabane en levant cette hache devant les uns, couchant en joüe les autres, comme s'il vouloit les tuër, & enfin après beaucoup de geſtes menaçans & épouvantables, il s'arrêta en ſa place, où il fit une Harangue à tous les Aſſiſtans, qui tendoit à les encourager à ſe bien battre contre leurs Ennemis quand ils en auroient; (car tout ceci n'étoit qu'une fiction pour ſervir de Divertiſſement) tant pour la conſervation de leurs Perſonnes, que pour celle de leurs Femmes, de leurs Enfans & de l'honneur de leur Nation. Enſuite s'adreſſant à moi, il me dit quelques paroles réiterées que je n'entendois point & que j'allois demander à *Antoine*, lorſque ce *Huron* me ferma la parole en me prenant par ma poche & me diſant: *Tire donc, tire donc tes Reliques*. Je les tirai auſſi-tôt & les tenois dans mes mains, quand il me fit

ſigne de les attacher entre le canon & la baguette de mon fuſil. Ce qui donna occaſion à ce beau Harangueur, de parler en ces termes: Voici donc la Prière qu'il fit & qui peut aſſez faire connoître de quelle façon ils compoſent quelquefois leurs Oraiſons mentales. (Autrefois, avant que de partir pour la Guerre, ils s'adreſſoient à leur *Areskoui.*) Elle eſt à peu près telle qu'*Antoine* me l'a interpretée.

MERE DU GRAND ESPRIT, *qui a élevé* le GRAND ESPRIT, *comme une bonne Nourrice, nous te prions, moi & mes Frères de parler à ce* GRAND ESPRIT *ton Fils, pour nous qui ſommes de pauvres miſérables Pécheurs, qui ſans toi, ni ſans lui ne pourrions jamais tuer des* Manitous. *Nous t'avons ſans doute rudement offenſé, puiſque tu nous as abandonné ſi longtems & refuſé de montrer ſeulement l'Image de ta face, que voilà ici preſente. Nous la tenons donc à preſent & elle nous donne une faim extrême de te voir réellement & de nous tenir cachés ſous tes vénerables pieds, afin qu'aucun de nous y étant à l'ombre de la colère redoutable de ton Enfant, à qui le mal ne peut etre caché,*

ché, puisse par tes prières recevoir son pardon. Puisse aussi ta face dans le Pays de Ames éclairer celles de nos Ancêtres, qui sont partis de ce Monde-ci sans avoir eu le bonheur de te connoître! Elle doit être bien belle cette face! puisque nos Pères François * *disent qu'elle est plus brillante que la Lune, les Etoiles & le Soleil; Que tes cheveux sont garnis de pierres infiniment plus précieuses que nos plus beaux grains de rassade: Que nos mitasses les mieux travaillées ne sont que de l'ordure en comparaison des tiennes; Que le Croissant te soutient sur les nuës, comme nos raquettes nous soutiennent sur la neige. Que ton manteau doit être bien beau! si les plus chères couvertures rouges galonnées d'or & d'argent que les* François *nous vendent n'en approchent pas. Il est, dit-on, plus rempli d'étoiles, que la voute du Ciel. C'est ton Fils, qui t'a fait ce Présent! Nous le savons. Pourquoi ne l'as-tu pas aporté ce Fils chez les* Iroquois *tes Enfans? Il leur auroit appris, sans doute, à faire des haches, des fusils, des couteaux, des ciseaux, &c. Je te jure qu'en remerciment, oui, qu'en remerciment, nous ne l'aurions*

* Ce sont les Jesuites.

rions pas laiſſé attacher au Poteau, & que nous aurions eu d'aſſez bons Guerriers, pour le défendre ou l'arracher des mains de ſes Ennemis. Mais puiſque tu ne l'as pas voulu, fais-nous du moins la grace aujourd'hui de fortifier nos bras, pour que nous puiſſions bien battre tes Ennemis & les nôtres. Et après avoir bu dans leur crâne, mis leur chevelure au bout de nos calumets & mangé leur chair bouillie dans nos chaudières, conduis-nous enfin, s'il te plaît, au Pays des Ames où celles des Mechans ne meurent auſſi jamais. La ! tu nous feras la grace d'en écarter les Eſprits des Manitous, *qui ſont ſans ceſſe occupés à les tourmenter, afin que nous éteignons l'ardente ſoif que nous avons de les tiſonner nous-mêmes, en les brûlant, coupant, mangeant ſans ceſſe, auſſi-bien qu'en nous raſſaſiant de la chair des Chiens, qui ont attaché ton cher Fils au Poteau.* Amen.

Ce diſcours, qui n'eſt qu'un abregé de celui que prononça cet Orateur *Iroquois*, ne doit point ſurprendre le Lecteur, d'autant que ces Barbares étant convertis à la Religion Catholique Romaine, tant bien que mal, ainſi

que je l'ai dit, ils reſpectent infiniment la Ste. VIERGE à laquelle ils ont recours dans tous leurs beſoins. Comme ils ont toujours l'eſprit troublé des anciennes idées, qu'ils ont euës du Créateur de l'Univers, qu'ils confondoient ordinairement avec le Soleil, & qu'ils admettoient d'ailleurs pluſieurs autres *Eſprits* ou *Genies*, tant *Bons* que *Mauvais* nommées par eux *Hondatkon-Sona*, c'eſt à dire, *Eſprits de toutes ſortes*, on ne doit point être ſurpris s'ils tiennent encore aujourd'hui un peu de cette ancienne coutume de s'adreſſer aux *Bons*, afin que par leur interceſſion les *Mauvais* leur deviennent favorables. C'eſt pourquoi, comme les Miſſionnaires leur prêchent que Dieu le GRAND ESPRIT, quoique *Bon*, punit ſevérement les Mechans & qu'ils n'ont pas tort de ſe croire de ce nombre, il n'eſt donc pas étonnant, que prenant à la lettre tout ce qu'on leur dit, ils invoquent la Ste. VIERGE, qu'on leur dépeint toujours bonne, Protectrice des Affligés & Deſtructice des *Manitous*.

Cet *Iroquois*, après avoir prononcé

cé son discours, qui étoit encore bien plus rempli de verbiage que n'est celui que je viens de donner, crut avoir dit les plus belles choses du Monde & étoit si fier de son éloquence, qu'ayant proferé d'un ton grave, *Amen*, & voyant que ses Camarades n'y repondoient point, il s'avisa de leur faire repéter plus de vingt fois de suite ce même mot. Après quoi il n'eut pas plûtôt demandé fiérement en sa langue: *Ai-je bien dit*, que toute la Cabane retentit d'un *Ho*, *hoo*, qui veut dire, *Fort bien*.

CHAPITRE XVI.

Simplicité des Sauvages en matière de Religion, & Conversion d'un Vieillard Iroquois *à l'article de la mort.*

Si les premiers qui ont abordé sur les Terres de *l'Amerique*, ne se fussent pas tant pressé de donner au Public des Relations, pour lui faire part des Découvertes dont ils pretendoient

ſe faire honneur, ils auroient ſans doute tenu un langage bien different de celui par lequel il nous dépeignent les Sauvages vivant comme des Bêtes; ſans nulle connoiſſance de l'autre vie; ne rendant aucun culte Divin à quoique ce ſoit de viſible ou d'inviſible, faiſant un Dieu de leur ventre & bornant toute leur felicité à la vie préſente.

Ces Auteurs n'ayant vu parmi eux, ni Temples, ni Autels, ni Idoles, s'imaginèrent du premier coup d'œil, qu'ils étoient tels que je viens de dire; mais doit-on jamais s'ingerer à detailler les Mœurs & les Coutumes d'un Païs dont on n'a point encore de Memoires, ſur tout lorsqu'on n'en poſſede point la langue? Science qui demande une longue étude! Pour moi je puis dire qu'ayant eu l'avantage de courir parmi ces Barbares, j'ai encore eu celui de pouvoir converſer avec eux, & de ſi bien étudier leurs mœurs, caractère & façons d'agir, dans le peu de tems que j'ai habité dans leurs Villages, que, joint aux Memoires que j'en avois reçus des autres,

autres, sur lesquels je m'étois déja formé des idées, que j'ai trouvées en partie fausses, en partie véritables, il me seroit impossible de les mieux connoître si je passois avec eux le reste de mes jours.

Toutes les Nations les plus Barbares, ont eu de tout tems une idée d'un Dieu Créateur de toutes choses; & en général toutes celles de l'*Amerique*, soit sedentaires, soit errantes, ont des expressions fortes & énergiques, qui ne peuvent dénoter qu'un Dieu. Elles le nomment le GRAND ESPRIT, quelquefois le MAITRE & l'AUTEUR DE LA VIE. Les *Outaouas* mêmes, qui, entre tous ces Peuples passent pour les plus Grossiers, les plus brutes & les moins Spirituels le nomment souvent le CREATEUR *de toutes choses*.

Ce GRAND ESPRIT chez les Nations *Algonkines*, est connu sous les noms de *Manitou* & d'*Okki*. Mais les *Hurons* & les *Iroquois*, qui se servent aussi de ces noms, en ont un autre plus particulier, qui ne s'aplique qu'à l'Etre suprème. C'est celui d'*Areskoui* chez les *Hurons* & d'*Agriskoue* chez les *Iroquois*,

qu'ils donnent au Soleil, qui, avant leur converſion au Chriſtianiſme, étoit leur Divinité, auſſi-bien que celle de tous les autres *Ameriquains*. Comme il ſembloit ſpectateur de leurs combats, c'étoit à lui à qui ils adreſſoient leurs prières avant que d'aller à la Guerre. Cet *Areſkoui* ou *Agrisſkoue* eſt un mot ſi ancien, que les Miſſionnaires n'ont jamais pu parvenir à la connoiſſance de ſa racine. Les *Iroquois* & les *Hurons* ne la ſavent pas eux-mêmes. Ils lui donnent encore d'autres noms, dont il y en a quelques-uns, qui deſignent mieux un *Etre Souverain*, que le *Soleil*. C'eſt ce que je ferai voir par la ſuite, dans la Fable qu'ils ont faite de la création du Monde.

C'eſt pour cela que m'informant quelquefois de ceux avec qui je me ſuis trouvé, quel étoit le Dieu qu'ils adoroient autrefois, ils me repondoient fort hardiment: qu'ils avoient toujours adoré le même Dieu que nous; Que leur *Agriskoue*, devoit être un Dieu ou un Eſprit ſouverainement parfait, mais qu'ils n'avoient pu ſi bien en connoître les perfections que nous, puis-

puisqu'il ne s'étoit pas manifeſté dans leur Païs comme dans le nôtre. Sur quoi leur ayant repliqué, que nous n'avions jamais adoré le Soleil, ils m'ajoutoient, qu'ils avoient ſouvent rêvé à ce ſujet & compris facilement, qu'ayant eu deux *Agriskoue*, le plus jeune des deux nommé *Tharonhiaouagon*, qui avoit vécu parmi eux pouvoit bien être le Fils de ce que nous appellons l'ETERNEL, Maître du *Soleil* ou Père de J. CHRIST, puisque cet Aſtre s'étoit éclipſé ou avoit ſouffert, ainſi que nous diſions, lorsque ce Fils du Créateur de toutes choſes avoit été attaché à un Poteau, par des Méchans, qui ne le vouloient pas connoître.

Je ne ſai ſi c'eſt par badinage qu'ils me repondoient ainſi, par ce qu'au reſte ils étoient fort badins, quoique devôts, ou ſi c'eſt le fruit de leur converſion de la part des Miſſionnaires qui cherchent par toutes ſortes de moyens d'amener ces pauvres Egarés dans la voye du Salut. Quoi-qu'il en ſoit, cette reponſe ne me paroiſſoit rien diminuer en eux de la Di-

vinité de J. CHRIST, puisqu'ils croyent qu'il est dans le Ciel, comme un autre Soleil qui éclaire les Ames des Bons, & dont la contemplation fait toute leur félicité, ainsi qu'ils me l'ont expliqué lorsque je les ai interrogé sur cet Article.

Il ne faut pas s'imaginer que les Sauvages soient tous, tels que ceux-ci; car il y en a beaucoup qui se moquent des Mystères sacrés de notre Religion & qui ne nous écoutent, que par une pure complaisance ou pour en rire après. Les Femmes sont ordinairement les plus dociles & les Missionnaires s'en servent pour gagner leurs maris, qui disent pour la plus-part, que Dieu ne meurt point: Que si J. CHRIST eut été Dieu, il ne se seroit pas laissé crucifier: Qu'un Dieu ne viendra jamais s'enfermer pendant neuf mois dans les entrailles d'un Femme, pour y prendre un corps de terre afin de l'emporter ensuite dans le Ciel, &c. Si on leur repond à ce sujet: Que rien de souillé n'entrera dans le Royaume des Cieux, parce que c'est un lieu pur & où il ne doit rien y avoir que

de

de parfait: Que les hommes étant souillés de péchés, il leur étoit impossible d'entrer dans cet endroit, ne méritant point de joüir d'aucune felicité dans le Pays des Ames, vû qu'ils ne pouvoient se laver auparavant de leurs crimes, qui étoient d'une grandeur infinie: Qu'il étoit donc necessaire qu'un Etre infiniment grand & souverainement parfait, se fit Homme & se soumît à toutes nos infirmités, pour expier par ses souffrances & par sa mort, la grandeur énorme de nos péchés : Que cet Etre infiniment grand & souverainement parfait, ne pouvoit être que le Fils même du GRAND ESPRIT fait Homme, que nous appellons J. CHRIST, &c.

A ce-ci ils repliquent, qu'il n'avoit donc pas besoin de prier ni de rien demander & qu'étant Dieu il ne devoit pas plus craindre la mort qu'eux, lorsqu'ils sont Esclaves & qu'on les conduit au suplice ou qu'ils s'empoisonnent eux-mêmes, pour aller tenir compagnie à leurs amis ou à leurs Parens dans le Païs des Ames : Et que la perte de la vie temporelle n'étant rien lorsqu'on est assûré de revivre éternellement,

J. CHRIST auroit dû courir à la mort avec plus de plaisir qu'eux, puisqu'il étoit certain du lieu où il alloit. Ils disent encore cent autres impertinences, que je crois indignes d'être raportées ici.

Le R. Père *Joseph* Recollet, *Canadien* de Nation & un des anciens Missionnaires de la Colonie m'a raconté, lorsque j'étois à *Quebec*, que confessant un jour un vieux *Iroquois*, qui étoit à l'article de la mort, ce Sauvage lui fit quantité d'objections semblables à celles que je viens de dire, & que malgré toutes les meilleurs raisons qu'il pût alléguer pour le convertir, il ne put venir à bout que par une refléxion que ce Moribond fit lui-même sur nos haches, nos fusils, nos couteaux, &c. Qu'alors ce Barbare s'écria : *Ah* ! Otchitagon * *je vois bien que tu as raison; car si nous n'eussions pas été si mechans*, le Grand Esprit *nous auroit appris à faire des haches, des couteaux, &c. comme il a fait aux* François *&*

* C'est à dire, *Pieds-nuds*. C'est ainsi que les Sauvages appellent les Recollets, aussi-bien que *Robes-grises*.

& j'ai toujours bien cru, que vous autres Esprits, *étiez ſans doute de ſes amis. Et puisque cela eſt ainſi, parle lui donc toi de ma ſanté : dis-lui qu'il me la donne; car je ſens que je ſuis prêt à partir pour le Païs des Ames où je ne voudrois pas encore aller ſi-tôt.* Ce bon Père lui repondit, que c'étoit lui-même qui devoit l'en prier & croire fermement en lui : ajoutant qu'il devoit ſur tout lui demander très humblement pardon de ſes fautes, eſperer dans ſa miſericorde, &c. C'eſt ce que fit ce Sauvage, mais d'une manière des plus touchantes, en repaſſant tous les crimes qu'il avoit commis pendant ſa vie; & il mourut dans cet état, repetant ſouvent : Grand Eſprit ! Grand Eſprit ! *Pourquoi ne t'es-tu pas plutôt fait connoître à moi ? Je t'ai ſi ſouvent demandé : Qui es-tu ? Ou eſt-tu ? Que veux-tu que je faſſe ? & tu n'as pas voulu me repondre. Sans doute que j'en étois indigne, par ce que je t'avois trop offenſé ! Mais preſentement que t'ai-je fait, pour m'envoyer cette* Robe-griſe *à mes côtés, qui me conſole en me diſant qui tu es. Ah ! puiſque tu es ſi bon & ſi miſericordieux, il faut donc que je*

te

te voye : Reçois mon ame! &c: Et il mourut dans des transports d'amour vers Dieu, d'autant plus ſurprenans, qu'ils ſortoient de la bouche d'un Barbare, qui n'avoit qu'une legère teinture de la Divinité de *J. Chriſt.*

Au reſte les Sauvages diſputent peu en matière de Religion. Ils s'amuſent plus volontiers à rire de ce que nous leur en diſons, car il eſt rare de les voir conteſter. Ils conviennent même aſſez aiſément de tout ce qui eſt fondé ſur la raiſon, mais ils n'en ſont pas pour cela plus honnêtes Gens s'ils n'ont pas envie de l'être. Ils laiſſent facilement entrevoir, qu'ils péchent plutôt par le déréglement des mœurs, produit par l'effet de la foibleſſe humaine, que par une obſtination fondée ſur le défaut de lumières & de connoiſſances. Tant s'en faut donc qu'ils ayent cette Metaphyſique que leur donne le Baron de *la Hontan*, dans ſes Dialogues, où il fait parler un Sauvage, d'une manière qui demontre plutôt ſes propres ſentimens contre la Religion-même, que ceux de ces Barbares ſur cette matière.

La

La Harangue que j'ai donnée dans le Chapitre précedent de mon Orateur *Iroquois* & les paroles de ce vieux Sauvage converti à l'article de la mort par le R. P. *Joseph*, peuvent assez faire connoître que les Sauvages ont aimé de tous tems à adorer un Etre suprême, incomprehensible, duquel ils n'ont jamais pu donner aucune definition positive. Il n'est donc pas étonnant que ces Peuples grossiers, stupides & dont les mœurs étoient extrèmement corrompuës, étant d'ailleurs rêveurs & contemplatifs ayent poussé la superstition jusqu'à attribuer de la divinité dans les moindres bagatelles qui surpassoient la capacité de leur entendement.

Ils avoient des Esprits de toutes espèces qu'ils adoroient. Les *Bons* consistoient dans toutes les choses inconcevables, qui ne leur pouvoient point faire de mal & les *Mauvais* étoient le Tonnère, la Grèle qui tomboient sur leurs bleds, un grand Orage, les Vents qui agitoient les Rivières ; en un mot tout ce qui leur étoit préjudiciable & dont ils ignoroient la cause. Si un fusil crèvoit par hazard,

zard, ſoit qu'il fût d'un méchant fer ou ſoit qu'il eût été trop chargé, ils diſoient que le *Mechant Eſprit* s'y étoit renfermé. Si une branche d'arbre éborgnoit un Chaſſeur, c'eſt le *Mechant Eſprit* qui l'avoit fait; ſi quel quecoup de Vent les ſurprenoit lorſqu'ils étoient en Canot, au milieu de quelque traverſe dans les Lacs, c'eſt le *Mechant Eſprit* qui agitoit l'air; ſi par un reſte de maladie quelqu'un perdoit l'uſage de la raiſon, c'eſt le *Mechant Eſprit* qui le tourmentoit. En un mot c'eſt le *Mechant Eſprit* qui faiſoit tout le mal qui leur arrivoit. Il eſt bon de dire cependant qu'il y a toujours eu parmi eux des Eſprits forts qui ſe railloient de ces *Manitous*, à peu près comme nous ferions en *Europe* de nos Sorciers ou de nos Magiciens.

Ces Peuples d'ailleurs ont toujours été aſſez ſimples pour prier plutôt ces *Mechans Eſprits* que les *Bons*, en leur faiſant des Préſens, ainſi que je l'ai demontré dans le portrait que j'ai fait des quatre Montagnes où nous avons ramaſſé, mes Sauvages & moi, tant de choſes inutiles, auxquelles il n'o-

ſoient

ſoient toucher. Des *François*, qui avoient voyagé parmi eux, m'ont dit les avoir vûs quelquefois jetter du tabac dans le feu ou dans l'eau, lors qu'ils paſſoient devant une Roche, & que, quand ils leur demandoient la raiſon pour laquelle ils faiſoient cela, ces Sauvages ne leur diſoient que des Fables ou leur répondoient qu'ils n'entendoient pas l'affaire. Ils diſent auſſi que puisqu'ils nous écoutent ſans nous interrompre lorſque nous leur parlons de notre Religion, nous devons les écouter de même. On peut dire que la crainte du mal, ou l'eſperance du bien ſont les ſeuls motifs qui les engagent dans ces pratiques ſuperſtitieuſes.

Les *Abenakis* qui habitent ſur les Côtes de la *Nouvelle France*, [entre la *Nouvelle Ecoſſe* & la *Nouvelle Angleterre* ont eu un arbre celèbre dont ils racontent encore pluſieurs merveilles & qui étoit toujours chargé de leurs Préſens. Cet arbre extrêmement vieux, étoit devenu reſpectacle parce qu'il s'étoit ſoutenu long-tems contre la violence des eaux & des vents; ce qui ſervoit à entretenir l'idée, qu'il y avoit en

lui quelque chose de Divin ou qui tenoit du prodige. Il tomba néanmoins à la fin, subissant le sort ordinaire aux choses caduques ; soit que ce fût un effet du hazard ; soit, ainsi que le raporte la Tradition, qu'il eut été déraciné par un Capitaine qui l'avoit fait amarrer à son Vaisseau & avoit gagé avec les Sauvages qu'il le culbuteroit. Les Descendans de ces Sauvages, qui aujourd'hui font tous profession du Christianisme, disent que leurs Ancêtres furent extrèmement surpris de cette chute, qu'ils avoient cru impossible : mais que malgré cet accident, ils ne laissèrent pas de conserver un respect religieux pour cet arbre renversé, & que toutes les fois qu'ils passoient par cet endroit, ils attachoient encore des Offrandes au bout des branches, qui s'élevoient sur la surface des eaux.

Le sentiment de la Divinité emporte nécessairement avec soi un culte Religieux. Cependant il ne paroît pas que les *Hurons*, les *Iroquois*, les *Abenakis* & les autres Nations du *Canada*, soit errantes, soit sedentaires, ayent eu d'autres Temples que leurs Cabanes:

du moins, il n'en paroît aujourd'hui aucun veſtige, non plus que dans les anciennes Relations; mais le Feu de leurs Foyers dont les anciens Payens avoient fait leurs Dieux Domeſtiques, leur tenoit lieu d'Autel, auſſi-bien que les plus grandes Cabanes, où ils s'aſſemblent encore aujourd'hui pour le Conſeil, leur ſervoient de Temples comme aux anciens Perſans. Dans leurs expreſſions métaphoriques le Feu de Conſeil a quelque choſe de ſi ſacré, qu'il eſt cenſé toujours allumé. Il eſt même comme le ſimbole de toutes les affaires, qui concernent la Religion & le Gouvernement.

Les Miſſionnaires n'ont pas encore pû ſavoir, ſi toutes les differentes Nations de *l'Amerique Septentrionale*, ont eu des Filles qui ayent fait vœu de leur virginité. A l'égard des *Iroquois*, ils ont certainement eu leurs Veſtales qu'ils nommoient *Ieouinnon*, & qui étoient établies Vierges. On ne peut dire quelles étoient proprement leurs fonctions de Religion. Tout ce que l'on en peut avancer, c'eſt qu'elles ne ſortoient jamais de leurs Cabanes, & qu'elles y fa-

briquoient de petits ouvrages, uniquement pour s'occuper. Les Sauvages leur portoient du reſpect & les laiſſoient tranquilles. Un petit garçon choiſi par les Anciens leur portoit les choſes neceſſaires; mais on avoit ſoin de le changer, avant que l'âge eût pu rendre ſes ſervices ſuſpects.

Elles vivoient en communauté, autant que j'en puis juger par la Relation qu'en fait *Jaques Cartier*, qui dit avoir vu chez les Habitans de *Hochelaga*, des Cabanes publiques deſtinées pour les jeunes Filles, qu'on y mettoit dès qu'elles étoient en âge d'être pourvuës, & qui en étoient remplies, comme le ſont en *Europe* les Ecoles, où l'on envoye les Enfans pour être inſtruits. Ces Habitans étoient une Nation des langues Iroquoiſes & Huronnes, établie dans l'Ile de *Montreal*. Il eſt vrai que *Jaques Cartier* eſt bien éloigné de penſer, que ces Filles fuſſent des Veſtales. Il en parle même d'une manière ſi oppoſée & ſi contraire aux uſages des Peuples de *l'Amerique Septentrionale*, qu'il eſt facile d'appercevoir, qu'il n'en avoit formé des ju-

jugemens si désavantageux, que parce qu'il ne savoit pas la langue pour s'éclaircir sur une coutume aussi singuliere.

C'est sans doute aussi de ces Vestales *Iroquoises*, dont *Vincent le Blanc* veut parler, quand il dit qu'il y a des Sauvages dans le *Canada*, mangeurs de chair humaine, qui courent jusqu'au Fleuve de *Hochelaga*, & se servent de Barques faites d'écorce d'arbres: & qui, quand ils arrachent ces écorces, usent de beaucoup de Cérémonies, & de Prières, auxquelles assistent quelques Vierges vouées à leurs Dieux, comme nos Religieuses.

On ne sait s'il y avoit des peines destinées pour celles qui faisoient affront à leur état; mais ce qui est de certain, c'est qu'elles s'étoient assez bien soutenuës jusqu'à l'arrivée des *Européens*, qui en firent des Vierges folles, en leur faisant boire de l'eau-de-vie. A *Onnontagué*, elles sortirent de leur Retraite étant ivres & firent mille extravagances dans le Village. A *Agnié* elles firent la même chose, & quelques-unes ayant contrevenu à leur profession avec trop d'é-

clat, les Anciens en eurent tant de honte, qu'on resolût dans le Conseil, de rendre Séculières, ces Filles irregulières, dont le scandale avoit déshonoré la Nation. Ainsi finirent les Vestales *Iroquoises*.

Il n'y a pas une Nation chez qui le Sacrifice n'ait été en usage & chez qui il ne soit, en même tems, une preuve de sa Religion. Ces Sacrifices étoient simples dans les commencemens, ne consistant qu'en quelques animaux pris dans les Troupeaux, qu'en quelques plantes, fruits, herbes, racines dont les Hommes faisoient leur nourriture & qui leur servoient à quelque usage. C'est dans cette vuë, que suivant cette méthode antique, les Sauvages offrent encore le bled de leurs Campagnes & les animaux qu'ils ont pris en chassant. C'est sans doute pour cela, dis-je, qu'ils jettoient anciennement du Tabac ou d'autres herbes, dont ils se servent au-lieu de Tabac, dans le feu, à l'honneur du Soleil, & que ceux qui ne sont pas bien convertis au Christianisme en jettent encore aujourd'hui dans les Lacs & dans les Rivieres, à l'honneur des

Ge-

Genies qui y préſident.

Nos *Iroquois* expoſoient autrefois à l'air, au ſommet de leurs Cabanes, des Branches, des Colliers de porcelaine, des Treſſes de leur bled d'Inde & des Animaux même qu'ils conſacroient au Soleil. Les *Montagnais* & les Peuples du Nord, élevoient au haut d'une perche des Chiens vivans attachés à des nœuds coulans & ils les laiſſoient expirer en cet état, à l'honneur de leurs Divinités.

Les Nations errantes attachent encore journellement des peaux de Bêtes Sauvages aux arbres qu'ils honorent d'un culte religieux; & les *François* qui trouvent ces ſortes d'offrandes en courant les Bois, ne les regardant point comme ſacrées, ne ſe font point un ſcrupule de s'en accommoder. Au reſte les plus grands Sacrifices que tous ces Barbares font à leurs Dieux, ſemblent être les terribles tourmens qu'ils font ſouffrir à leurs Eſclaves.

La paſſion la plus dominante des Sauvages, comme je l'ai déja dit, c'eſt la Guerre. C'eſt pourquoi le Grand Eſprit, le Ciel, le Soleil ſont leurs Divinités communes: mais le Soleil ſur tout,

 qui

qui les éclaire, eſt pour eux le Dieu des combats & c'eſt auſſi celui que mes Sauvages auroient invoqué ſous le nom d'*Areſkoui* ou d'*Agriskoue* s'ils n'euſſent pas été Chrétiens. Il eſt tems de revenir à eux & je crois en avoir bien assez dit, pour faire voir que ces Barbares ne vivent point ſans Religion & tels que pluſieurs Perſonnes les croyent encore en *Europe*, vivant comme des Bêtes, ainſi que les premiers Voyageurs l'ont raporté.

CHAPITRE XVII.

Suite du Divertiſſement de Guerre: Ce que c'eſt que de Lever la Buchette. Danſe de l'Athonront.

LES *Ho*, *hoo*, d'aplaudiſſement ne furent pas plûtôt finis, que mon Orateur *Jagotonkariagon* que j'appellerai d'oresnavant *la Famine*, ſe mit à élever ſa voix encore plus hautement qu'il n'avoit fait & à tourner au tour des

des chaudières, en danſant comme un fou; & commençant ainſi la danſe de l'*Athonront*, il frapa à la fin, à un poteau de la Cabane, ſi rudement avec ſa hache, que je crus qu'il alloit tout abattre. Tous les Aſſiſtans lui repondoient par des *hé*, *hé*, *hun*, *hun*, en quoi ils me diſoient, qu'ils l'aidoient beaucoup.

Ce Chef ayant fini ſa danſe & ſa chanſon, s'aſſit, & *Antoine* ſe leva auſſi-tôt en chantant: &, ramaſſant ſa buchette, il prit, un moment après, la hache de Guerre, pour en faire autant que ce Guerrier, avec des geſtes fort ridicules. Il fut ſuivi de *N.colas* & de tous les autres *Iroquois*, excepté des trois Fils de notre Vieillard, qui ne danſèrent point, parce que, me dit-on, ils n'avoient pas encore été à la Guerre & que cette danſe n'étoit permiſe qu'à ceux qui s'y étoient trouvés.

Ces Guerriers qui ne danſèrent que tour à tour, après avoir ramaſſé leurs buchettes, me donnoient plus de peur que de plaiſir, ſur tout lors qu'ils s'arrêtoient devant moi & que ſans s'enlever de terre par des contorſions

auſſi affreuſes que bizarres, ils me mettoient le poing ſous le nez & faiſoient mine de vouloir me tuer, ou m'aſſommer. Mais ils n'agiſſoient ainſi, comme je l'ai appris par la ſuite, que pour me témoigner leur bravoure, en me démontrant de cette manière la façon dont ils avoient agi avec leurs Ennemis & comment ils ſe comporteroient encore avec eux s'ils les tenoient. Il faut avoüer que ces actions ſont ſi bien ſimulées & ſi vives qu'elles ſeroient inimitables aux *Européens*. Nous avons cependant des *Canadiens* qui ne ſavent pas mal les contrefaire.

Ceux qui danſent le mieux ordinairement, ſont ceux qui ſavent faire le plus de grimaces ou de contorſions; mais dans la danſe de Guerre, ce ſont ceux qui ſavent le mieux s'eſcrimer avec leurs armes & repreſenter vivement, en faiſant ſemblant de frapper quelqu'un des aſſiſtans, de quelle manière ils ont tué ou aſſommé un ou pluſieurs de leurs Ennemis, de quelle façon ils ſe ſont défendus ou échapés en prenant la fuite. Il eſt même honteux à ceux qui ont déja été en Guerre de danſer

l'Athon-

l'Athonront, s'ils ne s'y ſont point ſignalés par quelque belle action, parce que dans une pareille Fête on eſt en droit de leur reprocher leur lâcheté. Il arrive même aſſez ſouvent, que, quoique l'on y ait été brave, on ne laiſſe pas que d'être traité comme lâche.

C'eſt ſuivant ce privilége, que je vis un de ces Danſeurs traiter avec le dernier mepris un de ſes Camarades, en le pouſſant d'une manière negligée avec le bout de ſa buchette & lui jettant même un peu de ſable ou de pouſſière par le nez, ce qui me ſcandaliſoit fort: ſur quoi voulant en demander la raiſon à *Antoine*, ce *Huron* me repondit: *Tais-toi, ne vois-tu pas que c'eſt pour rire & qu'on lui fait des Préſens.* Effectivement je vis dans le moment ce Moqueur donner au Moqué un belle ceinture de plumes de Porc-Epic, ſans quoi il eût été en droit de ſe fâcher; mais les Préſens chez eux doivent toujours effacer toutes ſortes d'inſulte. Ce dernier d'ailleurs étoit un bon Guerrier qui ne méritoit pas un pareil traitement, & tout ce que l'autre en faiſoit, n'étoit que pour rendre la Fête plus complette.

Il eſt auſſi à remarquer que chacun a ſa chanſon particulière, que qui que ce ſoit n'oſeroit chanter ni en ſa preſence dans de pareils ſolemnités, ni même en ſon abſence en quelque endroit que ce pût être. Ces chanſons contiennent ordinairement les hauts faits de la Nation ou de la Famille dont ils ſont, & beaucoup d'imprécations contre leurs Ennemis.

Chacun ayant fini ſa danſe & ſa chanſon, *Antoine* me dit: Que tous les *François* paſſoient chez eux pour Guerriers; qu'en pareils occaſions ils ne manquoient pas de danſer auſſi-bien que les Sauvages & que je ferois plaiſir à la Compagnie ſi je voulois danſer auſſi *l'Athonront*. Je lui repondis que j'étois plus diſpoſé à manger qu'à danſer, parceque toutes leurs danſes avoient déja duré beaucoup de tems; que d'ailleurs je ne connoiſſois rien dans *l'Athonront*: ſur quoi il me repliqua, que je pouvois donc bien mettre la Partie après diner, mais qu'alors il étoit abſolument neçeſſaire que je danſaſſe, pour la victoire du Manitou, *l'Athonront* ſauvage ou *l'Athonront* François; qu'en un mot

de

de telle manière que je fiſſe, ce ſeroit toujours bon, au lieu que ſi je ne danſois point, il, me regarderoient comme une jambe pourrie qui n'eſt bonne qu'à être coupée & jettée au feu. Car c'eſt un grand point chez les Sauvages que de ſavoir danſer, & ils ont tellement à cœur cette exercice, qu'ils croyent encore aujourd'hui, que les Ames des Bien-heureux ne ſont occupées à autre choſe en préſence du GRAND ESPRIT.

Je mis donc la Partie après dîner, & chacun étant en ſilence, le chef fit ſigne aux trois Fils du Vieillard de nous ſervir à manger & de lui aporter les buchettes des Guerriers, qu'il lia toutes enſemble auſſi-tôt qu'il les eut recuës & les jetta dans le feu; ce qu'il ne fit que parce que l'engagement étoit fini, ſuivant leurs conventions, & que d'ailleurs cette Fête n'étoit qu'une rejouiſſance. Autrement ils les eut gardées pour marque de l'enrôlement de ceux qui les avoient levées pour danſer. Voilà donc où j'appris parfaitement ce que c'étoit que de lever la buchette & la conſequence qu'il y avoit de ne point violer

violer ſon engagement lorsqu'on l'avoit une fois contracté.

Comme nous n'avions que trois petits plats d'écorce de bouleau, ces jeunes Gens les gardérent pour mettre le bouillon des chaudières & nous aportèrent à chacun de petites branches d'arbres, caſſées, couvertes de feuillages qui nous ſervirent d'aſſiete. Un de ces trois Pages dont la peau nuë, remplie de graiſſe & de taches noires, pouvoit ſervir de livrée, s'aviſa, pour me faire honneur, de me préſenter fort mal proprement, d'une main une tête de Caſtor & de l'autre deux têtes de Dindons ; ſur quoi *Antoine* qui étoit toujours à côté de moi, me dit : *Allons* Claude, *courage, prends, mange ce-ci : Ce ſont des têtes de Chiens, que tu dois déchirer avec tes dents, comme tu ferois de celles de tes Ennemis.* Je m'imaginai d'abord qu'il ſe moquoit du mauvais ſervice que l'on me preſentoit ; mais faiſant un peu réflexion ſur ce qu'il ignoroit beaucoup de termes de notre langue, je lui dis, en lui montrant mes deux têtes à bec, qu'elles ſe nommoient têtes de Dindons & non pas têtes de

Chiens

Chiens ; qu'à l'égard de l'autre il devoit ſavoir que c'étoit une tête de Caſtor. Ma reponſe le fit rire & fut cauſe qu'il m'apprit que ce Repas étoit un Feſtin de Guerre, pour lequel on avoit toujours coutume de mettre autant de Chiens dans la chaudière qu'il y avoit de Chefs à qui on en devoit préſenter les têtes, parce qu'en ce cas, ces têtes de Chiens repreſentoient celles de leurs Ennemis, qui n'étoient bonnes qu'à être miſes dans la chaudière ; que faute donc d'avoir eu des Chiens, je devois regarder celles-ci comme ſi elles étoient celles de ces animaux immondes qu'ils n'avoient pas eu pour y mettre.

Il n'eſt pas hors de propos d'avertir ici, que la tête de quelque Animal que ce ſoit, car les ſauvages mangent de tout ce que l'on appelle chair ou poiſſon, ſoit bon ou mauvais, ſec ou pourri, il n'importe ; que les têtes donc de tous les Animaux, ſe preſentent toujours aux Chefs, aux Etrangers, ou aux plus conſiderés de la Nation. Comme dans ce Repas-ci, j'étois le plus reſpecté, je fus ſervi le premier, mais ayant d'ailleurs trois Caſtors & quatorze

ze Dindons pour douze Perſonnes que nous étions, chacun eut l'honneur d'avoir une ou pluſieurs têtes & il n'y eut que moi, le Vieillard & le Chef des Guerriers qui en eûmes de Caſtors. Ce morceau, qui, comme l'on ſait, n'eſt pas toujours le meilleur de la Bête, ne m'accommodoit quelquefois pas beaucoup, mais dans ce Repas de Guerre, je n'eus pas lieu de me plaindre, d'autant que le ſecond ſervice eut lieu de me ſatisfaire.

Antoine avec qui je converſois en mangeant, m'apprit que lorsque l'on étoit au Village, la Guerre ſe chantoit ordinairement dans la Cabane de Conſeil: Que c'étoit au Chef des Guerriers à faire le Feſtin: Que les Chiens qu'on mettoit dans la chaudière y ſervoient de ſacrifices qu'ils faiſoient anciennement à leur *Areskoui*, au Ciel & au Soleil, qu'ils prioient d'éclairer leurs pas & de leur donner la victoire ſur leurs Ennemis; en un mot à tous les bons & mechans Eſprits ou Génies qui habitoient dans les eaux & ſur la terre, qu'ils ſuplioient de ne leur point faire de mal & de les ramener

ſains & ſaufs dans leur Patrie. Enfin, que toutes les chanſons que l'on venoit de chanter avant le Repas n'auroient été que des Prières pour ſe rendre tous ces Eſprits tant bons que mauvais, favorables; au lieu que celles que l'on chanteroit après le Feſtin ne regarderoient que la comparaiſon qu'ils font de leurs Ennemis avec leurs Chiens. A quoi lui ayant repondu, qu'il ne convenoit pas à de bons Chrétiens de chanter de pareilles chanſons. *Bon*, me repliqua-t-il, *veux-tu donc que nous perdions la memoire de tous les beaux Faits de nos Ancêtres? Ne ſais-tu pas que nous n'avons point de livres comme toi & que nous oublierions bientôt leurs coutumes, ſi nous ne retenions pas, par des chanſons, leur manière de chanter la Guerre? Et puis, dis donc, Eſt-ce que les Ennemis ne ſont pas des Chiens qu'il faut manger?*

On peut voir par ce diſcours, que les victimes qu'ils offroient en ſacrifice à leurs Dieux, leur inſpiroient plûtôt un eſprit de rage & de fureur qu'aucun ſentiment de Dévotion ou de Piété. Car leur imagination s'échauffant à la vuë de ces Mets, ils ſe

ſe perſuadoient dévorer les chairs de leurs Ennemis, comme ils diſent enſuite dans leurs chanſons, n'ayant pas de plaiſir plus ſenſible, pour témoigner le mépris qu'ils en font, qu'en les comparant à leurs Chiens, & effectivement il ne donnent point d'autres noms à leurs Eſclaves.

Antoine me dit auſſi, que l'on s'animoit bien plus lorsqu'il s'agiſſoit de faire la Guerre tout de bon, parce qu'alors, quand le tems de partir s'approchoit, on boucannoit les viandes, & on piloit le bled d'Inde. Les Guerriers, pendant que les Femmes étoient à cette occupation, ne faiſoient que chanter jour & nuit à qui mieux mieux pour s'irriter contre les Ennemis. Ils ne faiſoient cependant tout cela qu'après avoir bien jeûné: choſe neceſſaire, me diſoit-il, & ſans laquelle on ne peut être bon Guerrier; car comment aller à la Guerre, m'ajoutoit-il, ſi l'on ne ſait pas combien de jours l'on ſera en état de ſupporter la faim & de la ſoutenir par cette preparation?

Enfin, comme notre dîner duroit long-tems & qu'*Antoine* prenoit plaiſir

ſir à m'entretenir de tout ce qui concernoit la Guerre, à condition néanmoins que je danſerois *l'Athonront*, comme les autres à la fin du repas ; il me dit : Que les Guerriers, le jour qu'ils devoient partir, prenoient congé de tous leurs Parens & amis qui reſtoient au Village, avec qui ils ſe faiſoient un honneur de troquer leurs habits : Qu'il ſe ſouvenoit d'avoir été lui-même dépouillé un jour, de plus de trente differens habillemens, tant capots, que couvertures, mitaſſes, ſouliers, ceintures, &c. parcequ'il avoit un ſi grand nombre d'Amis, qu'à force de troquer ou changer & rechanger d'habillemens avec eux, il s'étoit trouvé à la fin reduit à n'avoir qu'un mechant capot à la Canadienne, tout dechiré, mais qu'il s'en étoit trouvé content, parce que c'étoit une marque d'eſtime & de conſidération que ſes Parens & amis lui avoient temoignée, en voulant bien ſe faire un honneur de porter quelque choſe qui lui ait apartenu : Que ce même jour, tous les Guerriers parés de leurs plus beaux atours, devoient s'aſſembler dans la Cabane du Chef du

Parti, qui leur faiſoit une exhortation telle que celle que j'allois entendre à la fin du repas, lorsque *La Famine* ſe leveroit pour haranguer l'Aſſemblée : Que pendant ces entrefaites, les Femmes devoient ſe charger de la proviſion des Guerriers & prendre le devant pour les aller attendre à quelques lieuës du Village : Que le Chef, après ſa harangue, devoit ſortir le premier de la Cabane, en chantant ſeul ſa chanſon de mort, au nom de tous les autres, qui le ſuivoient à la file, un à un, ainſi que j'allois voir auſſi tout à l'heure : Que ce Chef ne ceſſoit de la chanter, que lors qu'il étoit hors de la vuë du Village : Que les Guerriers étant arrivés où les Femmes les attendoient, ils ſe depouilloient de leurs parures & s'équipoient en Voyageurs, remettant à leurs Epouſes ou à leurs Parentes tout ce qui ne leur étoit pas abſolument neceſſaire ; ne ſe chargeant que de leurs armes, de quelques uſtencilles dont ils ont beſoin dans les Campemens & de quelque proviſion de farine preparée de la manière dont je l'ai déja expliqué : * Que le Chef ne man-

* Chapitre VIII. p. 133.

manquoit jamais en décampant tous les matins, de chanter sa chanson de mort, jusqu'à ce qu'il fût entiérement hors de danger & même de retour dans son Village, où il faisoit alors un nouveau Festin pour remercier l'*Esprit*, qui l'avoit protegé ou favorisé dans son entreprise, l'ayant ramené & delivré de tous dangers.

Pendant cette conversation qui me servoit de Dessert (car notre Dîner étoit pour ainsi dire fini) les uns s'amusoient déja à fumer la pipe, d'autres à ronger quelques os, & d'autres enfin à contrefaire les Peintres, en dessinant, avec du charbon, les Armes de leur Nation sur des écorces d'arbres taillées en rond, & ils ne le eurent pas plûtôt mises au bout de grands bâtons, qu'ils me prièrent d'en faire autant de mes Reliques. Je ne me le fis pas dire deux fois. Je les ôtai aussi-tôt du bout de mon fusil, où elles étoient encore, pour les attacher à celui de la perche qu'ils me donnèrent. D'abord qu'elles y furent, *La Famine* se leva & fit une courte harangue, sans doute telle que venoit de me dire *Antoine*, laquelle étant

faite, il se mit à hûrler ou chanter seul sa chanson de mort, en sortant le premier hors de la Cabane. Tous le suivirent un à un & sans dire mot, chacun portant son fusil entre ses bras & sa hache à son côté.

Autoine & *Nicolas* me firent signe d'avancer avec mes Reliques: mais ne sachant entre qui me placer dans cette file de Barbouillés, j'allois me mettre le dernier, lorsqu'un de nos jeunes Sauvages vint me prendre mon fusil pour s'en servir & me conduisit entre ses deux Frères qui tenoient le milieu de cette ligne de Guerriers. Ces deux-ci n'ayant pas d'armes à feu, n'étoient armés que d'une petite hache penduë à leur ceinture; d'un arc & d'un Carquois, & portoient au bout d'une perche les Armoiries des deux Nations. Elles étoient sur de grandes écorces, & fort grossiérement peintes avec de la graisse & du charbon pilé. La première figurée par un Ours, representoit la Nation des *Aniés* & la seconde, sur laquelle à peine pouvoit-on discerner la figure d'un Castor, designoit les *Hurons*.

La Famine Chef des Guerriers, marchant fiérement à notre tête, chantoit toujours ſeul. Il ſortit de nos retranchemens, où nous trouvant tous rangés en haïe, ceux qui avoient des fuſils en firent une décharge, après laquelle nous rentrâmes tous, en gardant le même ordre, dans le milieu de la place où étoit notre Cabane. Ce fut là, où pendant que ce Chef ne ceſſoit de chanter, on me fit planter en terre le bâton de mes Reliques, à côté duquel les deux jeunes Porte-Enſeignes plantèrent auſſi leurs Armoiries. Ce-ci ne fut pas plûtôt fait, que tous ces Guerriers ſe mirent en rond, pour chanter & danſer tous enſemble un autre ſorte *d'Athonront.*

Ils figurèrent premièrement tous les mêmes attitudes, geſtes & contorſions de corps, ſans s'élever en aucune façon de terre. Enſuite les quatre plus fameux Danſeurs reſtèrent ſeuls de bout, pendant que les autres s'aſſirent à côté de moi, pour chanter ou plûtôt battre la cadence de ces Guerriers, qui ſe ſeparèrent, en ſe mettant deux contre deux, & vis à vis l'un de l'autre. Ils commencèrent par s'eſcarmoucher

en ſe couchant en jouë, ou faiſant ſemblant de ſe donner des coups de bourrades avec leurs fuſils; ce qui reſſembloit bien mieux à un exercice militaire qu'à une danſe, quoi-qu'ils chantaſſent toujours.

Après cette exercice, ou cette danſe, qui ne dura qu'un moment, ils quittèrent ces armes à feu, pour ne ſe ſervir que de leurs haches, avec lesquelles ils firent ſemblant de ſe porter des coups ſur le corps & par tout; & de ſi près, que je croyois à tous momens qu'ils alloient ſe hacher en piéces. Mais cette danſe, comme je l'ai déja dit, n'étoit que pour ne pas oublier les bonnes coûtumes de leurs Ancêtres, pour s'entretenir dans l'exercice de la Guerre & connoître les bons Guerriers. Car, ſelon que je l'ai appris depuis, ſi quelqu'un retiroit ſeulement la tête, un bras, le corps ou la jambe, il paſſeroit pour lâche, infame, indigne d'être un homme & d'aller à la Guerre, parceque, diſent-ils, ſi l'on a peur dans une action qui n'eſt faite que pour rire, à combien plus forte raiſon ne l'aurat-on pas davantage, lorsqu'il s'agira de

ſe

ſe battre tout de bon contre ſes Ennemis.

Il faut avoüer que cette danſe a quelque choſe d'affreux & qu'il faut l'avoir bien pratiquée, avant que de s'expoſer à la danſer avec des haches, ſans quoi l'on courroit riſque d'être eſtropié à chaque inſtant. Auſſi les Sauvages commencent-ils à s'y exercer dès leur tendre jeuneſſe, en ſe ſervant ſeulement de petits bâtons. Ce ſeroit une honte de ne la point ſavoir danſer. Leurs chanſons d'un autre côté ſemblent ſervir de meſure, de règle ou d'avertiſſement à celui qui doit recevoir le coup, pour qu'il ait à l'attendre ſans branler: car il ne s'agit point ici de reculer pour l'éviter ni même de le parer. Les ſecouſſes & les tours de bras que ſe donne en s'agitant celui qui porte le coup, ſont ſi rudes, que s'il n'avoit une grande préſence d'eſprit pour en arrêter la violence à propos & d'auſſi proche qu'il le donne, il arriveroit ſans doute quelque grand malheur.

Ces Barbares, autrefois au lieu de hache, ſe ſervoient de leur maſſuë ou Caſſe-tête. Cette maſſe d'armes étoit

faite d'une racine d'arbre ou d'un autre bois fort dur, de la longueur de deux pieds ou de deux pieds-&-demi tout au plus, équarri sur les côtés & élargi ou arrondi à son extrémité, qui étoit courbe & de la grosseur du poing. Les Sauvages en avoient de differentes sortes, il les portoient ordinairement attachées à leurs ceintures. Mais depuis que les *Européens* ont commercé avec eux, ils ont abandonné toutes ces armes, afin de profiter des nôtres, dont l'invention leur a paru beaucoup plus spirituelle, pour pouvoir faire du mal.

CHAPITRE XVIII.

Les Sauvages font danser l'Auteur, qui les fait danser à son tour; leur sentiment sur sa danse. Portrait des Sauvages en général. L'Auteur quitte ses Iroquois.

LA *Famine* s'étant venu coucher proche de moi après avoir dansé (car il étoit un Maître dans l'art de la danse)

ſe) me fit dire par *Joſeph*, que je devois danſer auſſi l'*Athonront*. Comme il m'étoit inutile de balancer davantage, & que d'ailleurs je devois ce payement à *Antoine* pour le plaiſir qu'il me faiſoit, de me ſi bien inſtruire dans l'Art militaire ſauvage, je me levai auſſi-tôt, & afin d'imiter en quelque manière leur *Athonront*, je me mis à chanter moi-même: *Nanon dormoit ſur la verte fougere* &c. & à danſer ſur cet air une Contre-danſe *Françoiſe*, que l'on nomme le *Piſtolet*.

Le plus plaiſant de l'affaire, c'eſt que je danſois ſeul une Contre-danſe, ſans avoir perſonne pour me ſimuler ou me faire face & ſur tout devant des *Iroquois* & des *Hurons*, qui n'y entendant rien, ne laiſſoient pas que d'en vouloir battre la meſure ou la cadence, en s'efforçant de me faire entendre leurs *hé*, *hé*, *hun*, *hun*; deſorte que, quand je me trouvai las & que je voulus finir pour me repoſer, ils redoublèrent ces *hé*, *hé*, *hun*, *hun*, en me faiſant ſigne de continuer: Ce que je fis donc, & très long-tems; de façon qu'à force de faire des roſes d'eſpadon, en figurant des

bottes à droite, à gauche & par tout, je me trouvai ſi étourdi, que j'en tombai par terre.

Quoique je fuſſe dans cet état, ils ne ceſſoient point pour cela leurs *hé*, *hé*, *hun*, *hun*, croyant que j'étois tombé exprès & que cette chûte étoit une partie de ma danſe. C'eſt pourquoi ayant demeuré près d'un demi-quart d'heure couché ſur le dos, comme étourdi, par raport au bourdonnement de leur cadence que j'avois toujours dans les oreilles, je revins cependant un peu à moi, & voyant qu'ils continuoient toujours avec des hochemens de tête dont une envie de rire me prit: je me levai auſſi-tôt & afin de faire finir promptement cette barbare muſique, je fis encore quelques ſauts, pris mes Reliques & me ſauvai dans la Cabane.

Ces Sauvages, ne me voyant point revenir, ſe levèrent de leur place & entrant dans cette Cabane vinrent me donner la main tour à tour, en ſouriant pour me témoigner le plaiſir & la ſatisfaction qu'ils avoient d'être avec moi. D'abord qu'ils furent aſſis, *Joſeph* s'aviſa

ſa de me féliciter au nom de toute l'Aſſemblée, en me diſant: que lui & ſes Frères n'avoient jamais vu un *Eſprit* qui danſât ſi bien que moi: Que nous autres *Eſprits*, étions capables de tout faire quand nous voulions; en un mot qu'il étoit impoſſible de mieux danſer à moins que d'être ou un *Jongleur*, ou le Grand *Patriarche* même, ou un *Jeſuite* ou un *Pied-nud*; mais que ces derniers n'avoient jamais eu pour eux cette complaiſance: Qu'ils leur diſoient toujours pour raiſons, qu'ils ne vouloient danſer que dans l'autre Monde en préſence du GRAND ESPRIT: Néanmoins, qu'il en avoit vu un jour un, qui aima mieux danſer, que de recevoir des coups de bâtons & qu'il s'étoit parfaitement bien tiré d'affaire; mais que je l'avois encore ſurpaſſé.

Je lui repondis, que j'aimois toujours mieux faire les choſes de bonne grace, que de me faire tirer l'oreille. Et ſans faire le modeſte, j'ajoutai, que je ſavois mieux danſer que tous les *Pieds-nuds* en général: Que je ne craignois pas même les *Jeſuites* dans cet art & que je n'étois pas ſi ſot, de me

faire donner des coups de bâtons pour danſer, vû que c'étoit la choſe du Monde la plus facile, puis-qu'il n'y avoit qu'à remuër la jambe: Qu'au reſte il en étoit chez nous comme chez eux, où chacun ne danſoit pas également bien: Qu'à l'égard des *Jeſuites* & des *Pieds-nuds*, il ne leur convenoit pas de danſer, parce qu'étant des Gens d'Egliſe, qui doivent être reſpectés, ils courroient risque de ſe faire mépriſer s'ils ne danſoient mieux que les autres, au lieu que pour moi, n'étant point Eccléſiaſtique, il m'étoit libre de chanter comme un *Huron* & de danſer comme un *Iroquois*. Enfin, que c'étoit une ſatisfaction pour moi d'avoir ſû leur plaire par une danſe, qui ſans flatter mon mérite, me donnoit à connoitre qu'ils en avoient jugé comme de parfaits *Iroquois*.

Je ne ſai ſi ce compliment leur plut ou non, mais ils n'y repondirent point. Il n'y eut que *Joſeph*, qui après avoir un peu rêvé, me dit: que ſi je voulois lui apprendre à danſer mon *Athonront*, je n'avois qu'à reſter avec lui juſqu'à ce qu'il le ſût auſſi-bien que moi, qu'en re-

recompenſe il me nourriroit bien & me feroit Préſent des trois quarts de ſa Chaſſe. Je lui fis reponſe qu'il m'étoit impoſſible de demeurer longtems avec lui; & après lui en avoir expoſé les raiſons, je dis, que cependant, s'il vouloit eſſayer à l'apprendre pendant le peu de jours que nous avions encore à être enſemble, je me ferois un plaiſir de le lui enſeigner.

Sur le champ il ſe mit à faire un ſaut de joye en diſant: *Allons*, *allons*, *l'Anon lon fait*. Il vouloit dire, *Nanon dormoit*, qui étoient les premières paroles de ma chanſon. Je commençai d'abord par lui faire bien dreſſer la tête, lever un bras, enſuite l'autre; tenir le corps droit, &c. Ce qui apprêtoit aſſez à rire à ſes Camarades qui ne tardèrent point à ſe lever, pour que je leur en fiſſe autant. Il n'y eut pas même juſqu'au Vieillard qui ne voulût ètre de la Partie. Je previs à ce coup que tous ces Diſciples alloient me donner beaucoup d'ouvrage; c'eſt pourquoi, pour avoir plutôt fait, je les fis ranger tous en rond & après leur avoir levé à tous les bras, je leur fis dire par *Antoine*, qui

me

me ſervoit d'Interpréte, qu'il n'avoient qu'à m'imiter en tout ce que je ferois. Ainſi, me voici donc, graces à mes Lettres d'Avocat, devenu Maitre à danſer des *Iroquois*.

Tout alloit aſſez mal; j'avois affaire à des *Iroquois*, c'eſt tout dire. Les uns alloient trop vîte, les autres trop doucement. Nous en étions à porter des bottes, quand un de ces Brutaux m'en pouſſa une ſi rudement ſur le dos, qu'il me fit tomber à la renverſe. Tous pour m'imiter en voulurent faire autant & ſe jettèrent par terre, d'où ils ne ſe relevèrent que lorsqu'ils me virent de bout. Enfin cette exercice commençoit à me deplaire extrèmement, & je voulois même me repoſer, lorſque m'étant aperçu qu'ils avoient tous la pointe du pied tournée en dedans, je leur dis que ce n'étoit point la manière; qu'il falloit la tourner abſolument en dehors & que ce n'étoit pas ſans cauſe s'ils danſoient mal. Pour cet effet j'affectai de tourner mes pieds un peu plus qu'il ne falloit; ils eſſayèrent à en faire de même; mais pas un ne put en venir à bout.

Plusieurs ne pouvant se tenir fermes ni marcher de cette façon tombèrent à la renverse: Sur quoi mon Interpréte se mit à me crier: *Es-tu fou, de nous vouloir faire tenir comme cela pour nous faire tomber? Crois-tu donc que les pieds sont faits pour être tournés comme tu dis? Ma foi tu en as menti & je trouve que les* Jesuites *& les* Robes grises *ont bien raison de ne vouloir pas danser de cette façon, de peur de se faire moquer d'eux; car nous nous en moquerions nous-mêmes. Et après tout, pour quoi lever en l'air les deux pieds tout ensemble, comme une Bête, à moins que ce ne soit pour sauter un fossé? Et puis, comment le sauteras-tu si tu ne les a tournés comme nous?*

Il est à remarquer que les Sauvages ont tous les pieds plus tournés en dedans qu'en dehors, & leurs danses, ainsi que je l'ai déja dit, ne consistent que dans des contorsions & non pas à sauter. C'est pourquoi il m'ajouta: *Que dirois-tu de nous, si tu nous voyois faire de petits sauts comme toi? Ne dirois-tu pas que nous sommes fous & que le* Malin Esprit *nous agite? Crois-moi* le

GRAND

GRAND ESPRIT *nous a bien fait un corps avec des bras pour danser & des pieds pour marcher, grimper, descendre & courir sur des Raquettes, mais non pas pour sauter comme des Chevreuils, si ce n'est, ainsi que je te l'ai déja dit, par dessus des troncs d'arbres ou des fossés. Crois-moi donc, si ta danse nous a donné du plaisir, ce n'est qu'en ce qu'elle nous a fait voir le ridicule de ta Nation. Ainsi garde-la pour toi: ou si* Joseph, Nicolas, La Famine *& les autres sont assez affamés pour vouloir faire les fous, enseigne-la leur. Pour moi, j'en suis content & j'en sai assez sans avoir besoin de me tordre le pied, pour sauter comme un Animal.*

Si ce discours me surprit, d'un autre côté je fus ravis d'avoir trouvé le secret de me debarasser de pareils Disciples; car pas un ne voulut davantage tourner le pied en dehors, disant tous comme *Antoine*, qu'ils n'avoient plus faim de mon *Athonront* & que leurs pieds n'étoient pas faits pour être tordus. Que sans doute nous autres Esprits, qui étions d'une nature dissemblable à la leur, pouvions peut-être bien les avoir eu ainsi faits en naissant, pour

ſauter comme des Animaux, d'autant plus que nous étions déja velus comme des Ours.

Je dirai à propos de ce-ci, que preſque tous ceux qui n'ont point vu ni entendu parler des Sauvages, ſe ſont imaginé qu'ils étoient des Hommes nuds, couverts de poil, vivant dans les bois ſans ſocieté comme des Bêtes & n'ayant de l'homme qu'une figure imparfaite. Il ne paroît pas même que beaucoup ſoient revenus de cette perſuaſion. Les Sauvages à l'exception des cheveux & des ſourcils, que pluſieurs même ont ſoin d'arracher, n'ont aucun poil ſur le corps; car s'il leur arrivoit par hazard qu'il leur en vint quelqu'un, ils ſe l'ôteroient d'abord juſqu'à la racine. Je dis bien, par hazard, car il eſt fort extraordinaire de leur en voir venir aucun. J'ai cependant vu de vieux *Iroquois* & de vieilles Sauvageſſes, qui en avoient un peu aux deux extrèmités de la lévre ſupérieure.

La premiére fois que ces Barbares virent les *Européens*, leur étonnement fut incroyable, & la longue barbe que

ceux-ci nourrissoient en ces tems-là, les leur fit paroître étrangement laids. Ils naissent blancs comme nous. Leur nudité, les huiles dont ils se graissent, & les differentes couleurs dont ils se fardent, que le Soleil à la longue imprime dans leur peau, leur hâlent le teint. Ils sont grands, d'une taille superieur à la nôtre, ont les traits du visage fort reguliers, le nez aquilain, & sont bien faits en général, étant presque impossible de voir parmi eux, aucun boiteux, borgne, bossu, aveugle &c. Pour moi je n'y en ai jamais vu.

Ils sont tous bien proportionés, d'un bon températment, lestes, forts & adroits. En un mot, pour les qualités du corps, ils ne nous cedent en rien & même semblent avoir sur nous quelque avantage. Ils ont les yeux gros, bien fendus & noirs de même que leurs cheveux. Leurs dents sont blanches comme de l'hivoire & l'air qui sort de leur bouche est aussi pur que celui qu'ils respirent, quoi-qu'ils ne mangent presque jamais de pain; ce qui prouve qu'on se trompe en *Europe*, lorsqu'on

qu'on croit que la viande, que l'on mange ſans pain, rend l'haleine forte. Pluſieurs Perſonnes à qui j'ai parlé quelquefois à ce ſujet, depuis que je ſuis revenu de mes voyages, ne pouvant s'imaginer comment on peut vivre ſans pain, ont été tout étonnées de ce que j'ai pu vivre moi-même de cette façon, pendant tout le tems que j'ai été avec ces Barbares. Mais helas, quelle ſimplicité! Si ces mêmes Perſonnes ſe fuſſent trouvées en ma place, c'eut été, je crois, bien le moindre de leur embarras.

A voir les Sauvages du premier coup d'œil, il eſt impoſſible d'en juger à leur avantage, parce qu'ils ont le regard farouche, le port ruſtique & l'abord ſi ſimple & ſi taciturne, qu'il ſeroit très-difficile à un *Européen*, qui ne les connoîtroit pas, de croire que cette manière d'agir eſt une eſpèce de civilité à leur mode, dont ils gardent entre eux toutes les bienſéances, comme nous gardons chez nous les nôtres, qui leur ſervent de riſées. Ils ſont donc peu careſſans & font peu de démonſtrations: mais nonobſtant cela ils ſont

 bons,

bons, affables & exercent envers les Etrangers & les malheureux une charitable Hospitalité, qui a de quoi confondre toutes les Nations de l'*Europe*. Oui, je puis avoüer ici, que depuis mon retour dans cette partie du Monde, qui passe pour la plus belle, la plus policée & la plus abondante en Biens & en Richesses; une disgrace outrée ne cessant de m'y poursuivre, je me suis souhaité plus de cent fois parmi ces Peuples, que nous nommons Barbares.

A considerer donc d'un premier abord ces Hommes depourvûs de tout, sans Lettres, sans Sciences, sans Loix apparentes, sans Temple, sans culte reglé & manquant des choses les plus necessaires à la vie, on auroit de la peine à les croire tels que je viens de les peindre, il n'est néanmoins rien de plus certain. J'ose même ajouter qu'ils ont presque tous l'esprit bon, l'imagination assez vive; qu'ils pensent juste sur leurs affaires & infiniment mieux que le Commun Peuple parmi nous. Ils vont à leurs fins par des voyes sûres. Ils agissent de sang froid & avec un

un phlegme qui lasseroit notre patience. Par raison d'honneur & par grandeur d'ame, ils ne se fâchent jamais : ils paroissent toujours Maîtres d'eux-mêmes & jamais en colère. Ils ont le cœur haut & fier, un courage à l'épreuve, une valeur intrepide, une constance dans les tourmens qui surpasse le Héroisme & une égalité, que ni la prosperité ni l'adversité n'altèrent jamaïs.

Toutes ces belles qualités que je viens de raporter seroient trop dignes d'admiration, si elles ne se trouvoient malheureusement accompagnées de quantité de défauts ; car ils sont legers & volages, fainéans au de-là de toute expression, ingrats avec excès, soupçonneux, traîtres, vindicatifs & d'autant plus dangereux, qu'ils savent mieux couvrir & qu'ils couvent plus long-tems leurs ressentimens. Ils exercent envers leurs Ennemis des cruautés si inouiës, qu'ils surpassent dans l'invention de leurs tourmens tout ce que l'Histoire des anciens Tyrans peut nous représenter de plus cruel. Au reste ils sont brutaux dans leurs plai-

ſirs, vicieux par ignorance & par malice : mais leur ruſticité & la diſette où ils ſont de toutes choſes, leur donnent ſur nous un avantage, qui eſt d'ignorer tous ces rafinemens du vice qu'ont introduit le luxe & l'abondance.

Cependant on trouvera peut-être étrange qu'ayant de l'eſprit, de l'induſtrie & de l'adreſſe pour faire beaucoup de petits ouvrages qui leur ſont propres, ils ayent paſſé tant de Siécles ſans inventer aucun de ces Arts, que tant d'autres Peuples ont porté à une ſi haute perfection. Mais bien loin de les en blâmer, je ne ſai ſi nous ne devrions pas plûtôt admirer en eux cette modération qui les a fait ſe contenter de peu & les fait encore rire aujourd'hui de nous voir bâtir des maiſons & entreprendre des ouvrages, qui doivent durer des ſiécles, ayant nous-mêmes ſi peu de tems à vivre, que nous ne ſommes pas aſſûrés d'en voir la fin.

Je ne ſai auſſi ſi ce n'eſt point par un mouvement de Politique, que quelques Jeſuites me paroiſſent les loüer un peu trop, quand ils diſent qu'ils

qu'ils ont la conception aisée, la mémoire admirable; qu'ils sont dociles, &c. car lorsque je demeurois à *Québec* dans le Couvent des R. R. P. P. Recollets, j'ai entendu dire tout le contraire.

Quelques-uns de ces Pères me dirent un jour, que les Jesuites, curieux de savoir la portée du genie des Sauvages, s'avisèrent de prendre dans leur College de cette Ville, quatre jeunes Enfans de differentes Nations de ces Barbares & de les y faire étudier, afin de voir les progrès qu'ils feroient dans la Langue latine: mais que ces jeunes Gens étant un peu avancés dans leurs études n'en firent point d'autres que de devenir plus malins & plus méchans: Que ces beaux Disciples donc témoignoient toujours autant d'horreur pour la vertu que d'amour pour le vice, qu'ils sembloient puiser dans les Auteurs de l'Antiquité & retenir avec une si grande opiniâtreté, que leurs Precepteurs furent obligés de les renvoyer dans leurs Forêts.

Je crois aussi que les Recollets m'en disoient un peu trop contre les Sau-

vages qu'ils regardent encore aujourd'hui comme des demi-bêtes, plus ſtupides & plus brutaux même, que les Animaux les plus féroces & par conſequent indignes de recevoir d'autre Batême que celui du *Grand Banc de Terre-Neuve*. Ces Pères, piqués de jalouſie contre les Jéſuites, qui leur enlévent leurs Miſſions, voudroient ſans doute prouver que ces derniers Miſſionnaires ne font pas plus de fruit qu'eux parmi leurs nouveaux convertis, & trouvent du plaiſir à les contrecarrer ſur ce ſujet. Quoiqu'il en ſoit, autant que je l'ai pu remarquer moi-même ſur les lieux, je ſuis très perſuadé qu'il y a un milieu à prendre en tout ce-ci. Ce que l'on peut dire néanmoins contre le raport des Jeſuites, qui ne veulent plus avoir de Diſciples Sauvages dans leur College, ne doit rien détruire de ce que j'ai avancé à l'avantage de ces Nations Barbares: car tous ceux qui ont converſé avec eux doivent avoüer avec moi qu'ils ſont pleins de bon ſens & tels que je viens de les depeindre.

Sans donc trop louër les Sauvages au ſujet de cette indifference qui leur fait

ſait mépriſer toutes les commodités de la vie, je crois pouvoir dire avec verité que cette indigence de toutes les choſes qui nous ſont neceſſaires vient plûtôt de l'effet de leur pareſſe naturelle, qui les empêche de ſe les procurer, que de celui de leur déſinteresſement; car ils aiment auſſi-bien que nous les délices d'une vie tranquille & s'accommoderoient fort de toutes les douceurs dont nous aſſaiſſonnons la nôtre, ſi elles pouvoient leur venir ſans peine, ou pour ainſi dire en dormant. En un mot leur fainéantiſe eſt ſi grande, que depuis le tems qu'ils ſont en commerce avec les *Européens*, l'utilité qu'ils en ont pu retirer ne les a point détachés de leurs anciennes coutumes.

Les Nations cependant qui habitent parmi les *François*, commencent un peu à les imiter, en bâtiſſant, comme je l'ai déja dit, des Cabanes un peu plus ſolides, en s'amuſant à la culture des Terres, &c. Il y a donc lieu d'eſperer que la neceſſité obligera les autres dans peu de tems à en faire de même; parceque, comme ils détruiſent beaucoup

le gibier, depuis qu'ils ont des armes à feu & que d'ailleurs les *Européens* commencent à s'étendre dans leurs Forêts, il eſt ſûr, que, pour pouvoir y vivre dans la ſuite, ils ſeront obligés de faire comme nous.

Il ne m'arriva plus rien de remarquable avec mes *Iroquois*. Je les congediai le lendemain, le plus honnêtement qu'il me fut poſſible, c'eſt à dire, en les comblant de promeſſes, ne pouvant reparer par des Préſens le déplaiſir que leur cauſoit mon départ. Ils me chargèrent tous de complimens pour LOUIS XV. & m'engagèrent d'inviter ce Grand Chef, à leur envoyer à chacun un Calumet d'argent.

CHAPITRE XIX.

Portrait du Castor. *Travaux incompréhensibles de cet Animal pour faire des Digues & des Cabanes.*

LE lendemain 19. *Avril*, après avoir demeuré douze jours en la compagnie de ces *Iroquois*, je ne me trouvai plus accompagné que de mes deux *Hurons*, avec qui je me mis à canoter sur la petite Rivière dont j'ai parlé. Comme elle étoit un peu rapide & que nous la descendions, il nous arrivoit souvent d'aller plus vîte que nous ne voulions, desorte que nous eussions pu faire facilement quarante lieuës dans un seul jour, si nous ne nous fussions souvent trouvé arrêtés par des Digues de Castors, que nous rencontrions de tems en tems.

Ces *Digues* sont si singulières, que je ne puis m'empêcher de dire ici ce que j'en sai, aussi-bien que des animaux qui les construisent.

Le

Le Caſtor eſt un animal amphibie, qui vit tantôt ſur terre, tantôt dans l'eau & ne s'apprivoiſe jamais. Il ne vit que de feuilles & d'écorce d'arbres; ſa nourriture ordinaire & la plus friande eſt celle de l'écorce du bois de Tremble ou d'Oſier. C'eſt auſſi de celle-ci dont ſe ſervent les Sauvages pour apas dans les piéges qu'ils tendent à ces animaux. Le Caſtor reſſemble aſſez à la Loutre; mais il eſt beaucoup plus gros: La couleur de ſon poil tire un peu ſur celle du Minime & du Capucin. Son corps beaucoup moins épais que large eſt de la groſſeur à peu près de celui d'un de nos gros Chiens baſſets qui auroit le ventre applati. La forme de ſa tête ſeroit aſſez ſemblable à celle d'un Rat, dont il a les yeux & les oreilles, ſi elle n'étoit applatie à peu près comme celle d'un Chat & environ trois fois auſſi groſſe que cette dernière. Il a auſſi les jouës & le bec d'un Liévre, la langue & la veſſie d'un Pourceau. Sa chair qui eſt blanche & fort delicate à manger, eſt un peu froide & a le ſang congelé ou noirâtre, comme celui d'une Carpe, d'autant que cet animal

mal peut dormir dans l'eau. Il a encore dans les aînes, tout auprès des testicules, des bourſes de la groſſeur d'un œuf d'Oye, qui contiennent une liqueur ſi utile à la medecine, qu'on appelle le *Caſtoreum*. On trouve de ces bourſes dans les Femelles comme dans les Mâles. Le Caſtor ſe ſert de cette liqueur lorsqu'il eſt dégouté, pour ſe donner de l'appetit; il la fait ſortir avec la pate en preſſant les véſicules qui la contiennent. Il a quatre dents inciſives, comme les Ecureuils, les Rats & les autres animaux qui aiment à ronger. La longueur de celles d'en bas eſt d'un bon pouce, & de plus de quatre pour celles d'en haut. C'eſt avec elles que pluſieurs de ces petits animaux enſemble, peuvent ſcier facilement & en peu de tems des arbres d'une grandeur & d'une groſſeur énorme avec lesquels ils font leurs Digues. J'ai eu le plaiſir pendant près d'un quart d'heure, de les y voir travailler, & voici comment.

Cette Rivière ſur laquelle nous nous trouvions, étoit, comme je l'ai déja dit, fort navigable. Nous la deſcendions

dions aſſez tranquillement, ſans avoir beſoin même de nous ſervir de nos avirons, deſorte que nous avancions dans ces vaſtes Solitudes, ſans faire aucun bruit, étant toujours aux écoutes pour voir ſi nous n'entendrions ou plûtôt ne verrions point de Caſtors. Nous étions préciſement dans des endroits où il devoit y en avoir beaucoup. Tout étoit plein de Digues.

Nicolas, qui tenoit le devant du Canot, en ayant aperçû un qui nageoit, tira deſſus, mais n'ayant fait que le bleſſer nous ne l'eûmes point. Ce coup manqué fut cauſe, que, dans le même inſtant, je vis un peu plus loin, quantité d'autres de ces animaux s'élancer dans l'eau comme des Grenouilles. Pluſieurs cependant eurent la hardieſſe de venir nous approcher en montrant ſeulement leur tête hors de l'eau. Ce qui fut cauſe que mes Sauvages & moi tirant d'accord dans le même moment, nous en tuames chacun un, de ceux qui s'amuſoient un peu trop à plonger & replonger. Après cet heureux coup nous allâmes à terre & nous nous enfonçâmes un peu dans le bois, autant pour y

y faire cuire notre gibier, que pour nous y cacher & guetter ces animaux, qui devoient y être en grand nombre, & ſelon ce qu'il nous étoit facile d'apercevoir, travailloient à y faire une nouvelle Digue.

Une heure s'étoit écoulée pendant que notre Repas ſe preparoit, lorsque je m'aviſai, contre la volonté de mes Sauvages, d'aller me promener ſur le bord de la Rivière, dans l'eſperance d'y voir peut-être travailler quelques Caſtors. Je ne me trompai point dans cette idée ; mais afin d'aprocher de plus près un endroit, où j'avois en debarquant remarqué quelques grands arbres à moitié coupés, j'avançai doucement ventre à terre, pour voir ſans être vû ces beaux Architectes nés, dont j'avois entendu dire tant de merveilles.

J'étois déja aſſez proche, quand un certain bruit, que j'entendis, excitant de plus en plus ma curioſité, fit que je me dreſſai derrière un grand arbre pour voir plus à mon aiſe, ce qui le cauſoit.

Ce fut pour lors, que ſans branler de ma place, je vis bien cent de ces ani-

animaux occupés à un travail auſſi admirable que ſurprenant. Il y en avoit douze qui ſerrés les uns contre les autres & dreſſés ſur leurs pates de derrière, ſcioient ou plûtôt coupoient avec leurs dents un grand arbre d'environ douze pieds de circonference, pendant que plus de cinquante autres étoient occupés à couper & traîner les branchages d'un autre arbre déja tombé. C'étoit un plaiſir pour moi de voir l'agilité avec laquelle ils conduiſoient à la nage ces branches. Tantôt je les voyois ſauter & reſauter par deſſus ces matériaux; tantôt je ne voyois plus ni branches ni Caſtors, & dans d'autres momens enfin je les apercevois en plus grand nombre ſur la ſurface des ondes, tirant comme en colère ces mêmes branchages, qui leur avoient échappés & avec lesquels ils ſe replongeoient jusqu'au fond de la Rivière.

Le plus riſible pour moi, c'étoit d'en conſiderer deux aſſis ſur leur queuë, uniquement occupés à regarder les Travailleurs & à les empêcher d'avancer du côté que l'arbre, que l'on coupoit, devoit tomber. Pluſieurs autres

tres de même, me ſembloient un peu plus loin ſervir auſſi d'Inſpecteurs ou de Piqueurs, pour diligenter l'ouvrage, ſoit en faiſant hâter les pareſſeux, ſoit en aidant eux-mêmes à rouler des pierres ou tirer leur charpente, qui embaraſſoit quelquefois trop les Travailleurs; ou ſoit en rechargeant ceux qui laiſſoient tomber le mortier, que d'autres leur avoient déja chargé ſur leur queuë. Tandis que d'autres enfin, qui contrefaiſoient les Maçons, preparoient ce même mortier mêlé de la terre graſſe, que quelques-uns leur aportoient du fond de la Rivière, & d'un peu de gravier ramaſſé ſur le rivage. Ce gravier bien pêtri ou battu enſemble dans ce limon, tant avec leur queuë qu'avec leurs pates, pouvoit dans la ſuite devenir dure & ſe conſerver au fond des eaux, comme un ciment capable d'affermir leurs Digues & un mortier propre à bâtir leurs Cabanes.

Si je me ſuis reſervé à parler ici des pates & de la queuë des Caſtors, ce n'a été que pour en mieux faire voir l'uſage. Ces Animaux ont les pa-

tes fort courtes, de façon que leur ventre posant, pour ainsi dire, à terre, ils ont de la peine à courir. C'est pourquoi, de crainte d'être pris par les Chasseurs ou par des animaux qui pourroient leur nuire, ils ne s'écartent jamais à plus de vingt ou trente pas de l'eau : encore ont-ils des Sentinelles qu'ils posent à de certaines distances, pour éviter d'être surpris, pendant qu'ils sont occupés à leur travail. Car au moindre cri que font ces Sentinelles à l'approche des Hommes & des Bêtes, tous les Travailleurs se jettent à l'eau & se sauvent en plongeant jusqu'à leurs Cabanes. J'avance ce fait pour l'avoir vu, ayant eu beaucoup de peine à le croire moi-même sur le raport que l'on m'en avoit déja fait, & si j'ai été, pendant un bon quart-d'heure, assez proche d'eux sans être aperçu, il faut avouër que c'est un bonheur pour moi, ou un pur effet du hazard.

Pour revenir donc à leurs pates ; ils ont les doigts de celles de derrière joints par une membrane, comme ceux d'une Oye. Celles de devant sont sans membrane, semblable à ceux des

Rats de montagne; & ils s'en servent comme d'une main, de même que les Ecureuils. Leurs ongles sont courts, taillés de biais & creux par dedans, comme des plumes à écrire.

La queuë du Castor tient plus de la nature du Poisson que de celle des Animaux terrestres, aussi bien que ses pieds qui en ont le goût. Elle paroît écaillée, mais elle ne l'est point; car si l'on veut essayer d'en lever cette forme d'écailles, qui est d'une figure exagone irregulière, formant une pellicule, qui les joint ensemble, il se trouvera que ce n'est qu'une simple peau ou parchemin d'une seule pièce. Cette queuë, qui a onze & douze pouces de long, est de figure ovale, comme une Sole; mais moins plate. C'est le morceau le plus délicat de l'animal: Sa chair au reste est des plus exquises & tous les Sauvages du *Canada*, en sont très friands. Le Castor se sert de cette queuë & de ses pieds de derrière pour nager. Elle lui sert aussi de Battoir, comme je l'ai déja démontré, pour battre le mortier, ou de Truelle quand il veut se bâtir une Cabane.

Il faut avoüer que l'inſtinct de ces animaux a quelque choſe qui ſurpaſſe l'imagination; car enfin, pour venir à bout de faire leurs petites Maiſonnettes conſtruites en figure de Four ou de groſſes Ruches à miel, il faut premièrement qu'ils ayent l'adreſſe & la force de faire des trous au fond de l'eau, afin d'y planter enſuite quatre, cinq & quelquefois ſix pieux, qu'ils ont le ſoin de placer directement au milieu des Rivières, Lacs ou Etangs qu'ils arrêtent par le moyen de leurs Digues. Secondement c'eſt ſur ces pieux qu'ils bâtiſſent ces petites Cabanes, faites de terre graſſe, d'herbes & de branches d'arbres. Elles doivent être ſur la ſurface des eaux, & ont toujours trois étages, pour monter de l'un à l'autre, quand les Rivières croiſſent par les pluyes ou par les dégels, afin que leurs Petits n'en ſoient point incommodés. Leurs planchers ſont de joncs & chaque Caſtor a ſa chambre à part.

Ils entrent dans ces nids par deſſous l'eau, où l'on voit un grand trou au premier plancher environné de bois de tremble coupé par morceaux, qu'ils peu-

peuvent tirer facilement dans leurs Cellules, lors qu'ils ont envie de manger. Comme c'eſt leur nourriture ordinaire, ils ont la précaution d'en faire toujours un grand amas & ſur tout durant l'Automne, prévoyant que les gelées doivent glacer leurs Etangs & les tenir enfermés deux ou trois mois dans leurs Cabanes.

C'eſt auſſi cette même raiſon pour laquelle ils font tant de Digues, afin que leurs proviſions puiſſent être arrêtées & ne point ſuivre le Courant de l'eau. Ce n'eſt donc pas ſans cauſe, ſi, pendant un long trajet de chemin, nous ne faiſions point une ou deux lieuës ſans être obligés de mettre pied à terre, à cauſe des Digues de ces induſtrieux Animaux.

Ces Digues ſont ſi ſtables que nos plus habiles Maçons auroient bien de la peine à faire des murailles à chaux & à ciment qui fuſſent plus fortes. Elles ont quatre & ſouvent plus de cinq cens pas de longueur ſur vingt pieds de hauteur & ſept ou huit d'épaiſſeur. Un pareil ouvrage, commencé ſeulement par une centaine de ces Animaux, ſe

trouvera fini & parfait au bout de six mois de tems, sans qu'il soit besoin d'un plus grand nombre de Travailleurs; tant il est vrai qu'ils agissent avec vigueur & diligence. On diroit à les entendre, sans les voir dans ces occupations; que ce sont des Hommes qui travaillent, si on n'étoit persuadé que ce sont des Castors.

J'ai souvent fait reflexion, depuis que je suis en *Hollande*, où il faut tant de Digues pour conserver le Pays, que ces Animaux n'y seroient sans doute pas inutiles, puisqu'ils peuvent faire si bien & à si peu de frais dans le *Canada*, ce que Mrs. les *Hollandois* font chez eux avec tant de peine & de dépense. Les Castors ont aussi comme eux des *Dyk-Meysters*, c'est à dire en François, *Inspecteurs des Digues*, qui les visitent de tems en tems, pour voir si rien n'y manque, & donner avis à la Societé s'il y a quelque chose à refaire. Mes Sauvages m'ont assûré qu'ils s'assembloient pour cet effet, tenant conférence ensemble, touchant les moyens d'amasser & de garder avec soin toutes les choses necessaires au

Bien

Bien commun de leur petite Republique, & que par un certain jargon intelligible ils ſe communiquoient entre eux leurs ſentimens & leurs penſées.

Je n'ai jamais été témoin de ces ſortes d'Aſſemblées, je voudrois les avoir vûës moi-même pour y ajouter foi. Cependant je raporterai ſur ce qui s'eſt paſſé ſous mes yeux, que je crois que ces Animaux font une ſocieté d'une centaine d'entre eux; ſe choiſiſſant un Canton pour y vivre ſéparément des autres Caſtors. J'oſerai même hazarder de dire, qu'ils m'ont parû ſe parler pendant que je les ai vû travailler, en raiſonnant enſemble par des tons plaintifs & dolens, à peu près comme ceux que nous font entendre quelquefois nos Poules & nos Canards; avec cette diſtinction néanmoins que ces Amphibies me sembloient attentifs aux differens ſons de voix les uns des autres, pour agir conformément à l'intention de ceux qui s'exprimoient par leurs petits tons non articulés. Ce qui eſt certain du moins, c'eſt qu'il s'entendent très bien entre eux.

Pour bien faire comprendre de quelle ma-

manière ces laborieux Animaux conſtruiſent leurs Digues, il ne me ſera pas hors de propos d'ajouter ici, qu'ils examinent premièrement les bords des petites Rivières, afin de voir s'ils n'y trouveront point, des deux côtés, d'aſſez grands arbres vis à vis les uns des autres, pour qu'ils puiſſent les croiſer par leur chûte. Il n'importe pour la groſſeur; car, ainſi que je l'ai déja donné à connoître, les plus gros ne leur font point peur : aucontraire ce ſont les meilleurs & ceux auxquels ils ſemblent s'attaquer le plutôt. Mais, pour en venir à bout avec plus de facilité, ils ont l'inſtinct d'obſerver auparavant de quel côté donne le vent afin d'en profiter : ce qui leur eſt indifferent d'ailleurs pour leur ouvrage; car ſi les vents changent de face, les Caſtors quittent auſſi-tôt leur entrepriſe de ce côté, pour aller faire le même travail d'un autre ; pourvû néanmoins qu'ils leur ſoient favorables & puiſſent les aider à renverſer leurs arbres en travers. Autrement ils s'amuſeroient à couper avec leurs dents inciſives les branches de ceux qui ſont

déja

déja tombés & à les entrelaſſer les unes dans les autres. C'eſt alors que ces Maîtres-faiſeurs de Digues ſe chargent d'herbes & de mortier qu'ils traînent ſur leur queuë & jettent entre ces bois, avec tant d'art & d'induſtrie, que les plus habiles dans l'art de la maçonnerie en *Europe*, auroient bien de la peine à faire un Edifice qui fût, pour ſon épaiſſeur, auſſi ferme & auſſi permanent que l'eſt celui de ces Animaux.

Les Caſtors ſe trouvant dans un lieu où ils puiſſent ſe plaire, en y rencontrant une aſſez grande quantité de bois de Tremble, capable de ſubvenir, en cas de beſoin, à leurs proviſions de vivre : ſi ce lieu, dis-je, eſt ſeulement traverſé d'un ruiſſeau, ils ſe déterminent ſur le champ à y faire des Digues & des Chauſſées de la manière dont je viens de parler ci-deſſus, leſquelles arrêtant le cours de l'eau, cauſent une inondation ſur tout cet endroit, qui a quelquefois deux lieuës de circonférence.

J'aurois trop à dire, ſi je voulois raconter ici toutes les choſes que ſont

capables de faire ces ingenieux Ouvriers, l'ordre établi parmi eux & les précautions qu'ils prennent pour se mettre à l'abri de la poursuite des autres animaux. Ce qui est de remarquable, c'est que tous ceux qui sont sur la terre & dans la mer en ont d'autres à craindre, quelque forts, agiles ou vigoureux qu'ils soient; mais les Castors, dont je parle, n'ont uniquement que les Hommes à apprehender; car les Loups, les Renards, les Ours, &c. n'ont garde d'aller les attaquer dans leurs Cabanes, quand même ils auroient la faculté de plonger. Il est sûr qu'ils n'y trouveroient pas leur compte, d'autant que nos Cabanés s'en déferoient aisément avec leurs dents tranchantes. Ils n'y a donc qu'à terre, où ils pourroient être insultés, & c'est ce qui fait, que, quoi-qu'ils ne s'écartent jamais beaucoup du bord de l'eau, ils ont des Sentinelles qui crient lorsqu'ils entendent le moindre bruit.

Pour moi j'étois heureusement derrière un gros arbre, où ne faisant point de bruit, il leur étoit presque impossible de m'apercevoir. Je ne pouvois

cependant me laſſer d'admirer ces merveilleux Architectes, quand, dans le moment que j'y penſois le moins, deux coups de fuſils partirent, à mes côtés, ſur ces pauvres Animaux & troublèrent mon attention. Cet incident fatal m'attriſta peut-être autant que tous ces vigilans Travailleurs qui disparurent d'abord en ſautant précipitamment dans les ondes. Le chagrin que j'avois de ne les plus voir à l'ouvrage ne ſurpaſſoit pas celui que me cauſoit le cri plaintif des bleſſés. L'induſtrie de ces innocentes Bêtes m'inſpiroit une certaine pitié pour leur malheureux ſort; puisque, ne faiſant de mal à perſonne, on ne leur en veut que pour avoir leur peau.

Ces deux coups de fuſils partoient de mes *Hurons*, qui impatiens de ne me point voir revenir & attirés d'un autre côté, par le bruit que faiſoient les Caſtors, s'étoient venus ſubtilement poſer ventre à terre, derrière moi. Ces Sauvages voyant que j'étois ſi attentif à regarder ces Animaux voulurent bien, pendant quelque-tems, me laiſſer jouir de ce plaiſir, mais las de me voir les conſiderer & toujours dans la même atti-

titude, ils craignirent enfin que les Caſtors ne les aperçuſſent s'ils m'avertiſſoient: c'eſt pourquoi ils jugèrent à propos de lâcher chacun leur coup, ainſi que je l'ai déja dit, croyant d'ailleurs que j'en avois aſſez vu pour contenter ma curioſité.

Mes *Hurons* n'eurent pas plutôt tiré leur coup, que laiſſant leurs fuſils à terre, ils coururent très promptement vers leur Gibier, & eurent encore le tems de tuer, avec leurs haches, un autre de ces Animaux qui n'avoit pas encore pu gagner le bord de la Rivière, pour s'y ſauver à la nage. J'allai presqu'auſſi-tôt les joindre pour les aider à emporter leurs Caſtors. Il y en avoit un des deux premiers tirés, qui, malgré le coup mortel dont il étoit frappé, avoit cependant eu la force de ſe jetter à l'eau. Nous eûmes un peu de peine à l'avoir; mais enfin, lorsqu'il eut perdu ſon ſang, il reſta ſur l'eau d'où nous le tirâmes avec de longues perches.

J'examinai alors de près le travail pénible de ces Animaux: je marchai même un peu avant ſur leur Digue

quoi-qu'elle ne fût qu'imparfaite & que l'eau paſſoit à travers en beaucoup d'endroits. Je croyois à la voir par en haut qu'elle n'avoit guère que trois pieds de large: mais *Antoine* me fit voir avec ſa perche, qu'elle pouvoit avoir plus de douze pieds d'épaiſſeur dans le fond de l'eau. Sur quoi il conjectura que les Caſtors, qui faiſoient cette nouvelle Digue, n'avoient, ſans doute, pas encore eſſuyé la pourſuite d'aucun Chasſeur en cet endroit; qu'il falloit même que ces Animaux fuſſent opiniâtrement animés à l'ouvrage pour s'y amuſer pendant le jour, puisqu'ordinairement ils ne travaillent avec vigueur que durant la nuit.

Toutes ces conſidérations jointes à la paſſion dominante qu'ont tous les Sauvages pour la Chaſſe & ſur tout pour celle du Caſtor, l'obligea de me dire, que nous devions cabaner pendant quelques jours dans ces environs. Je ne crus pas devoir repliquer à ſes raiſons. L'obligation que je lui avois étoit trop forte & mon incapacité trop grande, pour penſer que je puſſe jamais mieux le recompenſer, qu'en le laiſſant pro-

profiter d'une occasion aussi favorable à ses interêts: puisque le Castor, qui fait le principal revenu du *Canada*, fait aussi les délices des Sauvages & la Chasse dont il retirent le plus de profit.

Je ne puis m'empêcher de dire ici par reflexion, que je crois, que dans quelques années, ce commerce de Pelleteries changera bien de face; car depuis que ces Barbares ont des armes à feu, ils détruisent tout le Gibier par où ils passent, ainsi que je l'ai donné à connoître dans le Chapitre précedent, ajoutant ici, que ce n'est qu'avec peine s'ils quittent un Canton où ils croyent laisser quelques-uns de ces Animaux, ne pardonnant pas même à leurs Petits. C'est ce que je vais demontrer dans l'exemple suivant.

Nous cabanâmes avec toute la précaution possible, aux environs de cette petite Rivière : mais soit que les Castors eussent de vigilantes Sentinelles, ou soit que la peur de nous revoir les empechât de sortir de l'eau, nous fumes près de deux jours aux aguèts dans cet endroit, sans pouvoir en attraper aucun: ce qui fit que mes Sauvages

ges irrités de n'avoir pu réuſſir dans leur attente, mirent à l'eau notre canot & allèrent malgré moi, mettre en pièces à grands coups de haches deux Cabanes de ces Animaux, qui étoient plantées au milieu de cette Rivière. Si d'un côté j'étois ravis de cette expedition qui ſatisfaiſoit la curioſité que j'avois de voir le dedans de ces maiſonnettes, d'un autre je fus extrèmement chagrin de voir la cruauté de mes Sauvages, qui ayant trouvé trois petits Caſtors, pas plus gros que le poing dans un de ces Gites, froiſſèrent rudement le corps de deux de ces Petits contre la muraille de leur propre nid: J'eus beau demander miſéricorde pour ces nouveaux nés: J'eus beau leur repreſenter qu'ils ſe faiſoient tort à eux-mêmes, en détruiſant ainſi de jeunes Animaux, qui ne leur étoient bons à rien, & pouvoient au contraire, avec le tems, leur devenir profitables en croiſſant & multipliant, ils ne voulurent point ſe rendre à mes raiſons. Bien plus comme je tenois le troiſiéme Petit à qui je voulois ſauver la vie, ils me l'arrachèrent des mains pour l'écraſer impitoyablement

ſous

ſous leurs pieds en me diſant : „ qu'ils
„ avoient peut-être déja mangé, ſes
„ Père & Mère, ou qu'en tout cas, ils
„ les puniſſoient ainſi, pour ne s'être
„ pas laiſſé tuer.

C'eſt ordinairement vers la fin de l'Automne que les Sauvages partent de leurs Villages, pour faire leurs Parties de chaſſe, qui dure toujours quatre, cinq & quelquefois ſix mois de l'année. Ils s'embarquent alors dans leurs Canots pour aller ſe poſter dans des Forêts fort éloignées de leurs Demeures ordinaires. S'ils ſe rencontrent par hazard avec d'autres Sauvages qui ont deſſein d'aller chaſſer dans les mêmes endroits, ils conviennent, en chemin faiſant, des Poſtes qu'ils y occuperont. Ces vaſtes Solitudes leurs ſont auſſi connuës que nous peuvent être les ruës des Villes où nous demeurons.

Quand les Sauvages ſont arrivés dans les Diſtricts dont ils ſont convenus entre eux, chacun établit ſon Domicile dans le Departement qui lui eſt preſcrit, pour y chaſſer à l'aiſe, ſans crainte que d'autres Chaſſeurs lui viennent dérober le Gibier qui ſe prend

dans les piéges qu'il y tend, car ces Barbares ſont ſi fideles entre eux, qu'ils aimeroient mieux mourir de faim que de commettre un pareil larcin. C'eſt ce que je puis prouver par ce qui m'eſt arrivé à moi-même en pareille occaſion: Exemple admirable! que je raporterai dans la ſuite en ſon lieu. Lorsque les Sauvages ſont donc dans ces endroits, ils s'y cabanent ordinairement huit ou dix enſemble, ayant pour leur part quatre ou cinq Etangs de Caſtors à viſiter tous les jours & font aſſez bonne chère pendant tout le tems que dure cette Chaſſe.

Si c'eſt pendant l'Hiver que ſe fait cette Chaſſe; dans cette ſaiſon les Etangs ou Rivières étant glacées, les Sauvages font des trous dans la glace, aux environs des loges de Caſtors, auxquels ils attachent des rets faits en forme de poches, qui étant bien tendus, ſerrent & enveloppent celles d'entre ces pauvres Bêtes, qui veulent ſortir de l'eau, pour prendre haleine à ces trous. Ils n'en échappe guère, à moins que les Chaſſeurs ne ſoient un peu trop de tems à les aller chercher; car en ce

cas, les Castors rongeant leurs filets pourroient se debarrasser: C'est ce qui fait aussi qu'on y veille avec une grande attention. Si on s'occupe au contraire à cette Chasse durant l'Automne, alors malheur à ceux qui ont fait des Digues dans les Prairies; car les Sauvages qui ne pardonnent à rien, profitant de l'occasion, font un grand trou au pied de ces Digues pour en faire écouler toute l'eau de l'Etang, où les Castors se trouvant à sec, ces Destructeurs impitoyables les tuënt tous sans reserve.

Ces Animaux se prennent rarement aux piéges, à moins que d'y mettre un certain bois de Tremble rouge, qui est une espèce de saule, qu'ils aiment beaucoup, & qui ne se trouve pas facilement. La dernière manière de les attraper, est de les épier pour les tuer à coups de fléches ou de fusils, lors qu'ils nagent sur l'eau, ou quand ils viennent à terre couper des arbres; mais il faut être bien caché & ne pas se remuër; car au moindre bruit qu'ils entendent, ils se jettent dans l'eau & plongent jusqu'à leurs cabanes.

Cette ſorte de Chaſſe étoit proprement la nôtre, & eſt celle de tous les Voyageurs, puisque toutes les fois que nous nous trouvions dans des endroits où il y avoit des Digues ou des Cabanes de ces Animaux, d'abord nous nous tenions aux aguèts ou en embuſcade juſqu'à l'entrée de la nuit. C'eſt auſſi ce qui ne ſervoit pas peu à nous amuſer, ou plutôt à nous faire perdre notre tems, ainſi que je viens de le démontrer tout à l'heure, par la dernière pauſe que nous fimes, ſur tout dans un lieu, où, ſelon toutes les apparences, nous devions faire bonne capture.

CHAPITRE XX.

Entretien particulier de l'Auteur avec Antoine. *Sentiment admirable de ce* Huron *ſur l'immortalité de l'Ame & autres Singularités des Sauvages en général à ce ſujet.*

MES *Hurons* fruſtrés dans leur attente, me dirent que cet événement,

ment, quoi-qu'assez singulier, ne devoit pas me surprendre; se reservant à m'en donner les raisons quand ils se seroient consultés ensemble, pour savoir si nous devions décamper de ce Canton, ou y rester encore un jour ou deux. C'est sur quoi après s'être assis, avoir deliberé entre eux & opiné pour notre départ, ils m'alleguèrent, à ce sujet: Que la prudence & la patience étoient des qualités aussi necessaires à l'Homme pour être bon Chasseur, qu'aux Animaux pour se conserver la vie; Que sans moi, ils feroient bien voir aux Castors, qu'ils ne leur cedent en rien du côté de ces vertus: Mais que, mon projet, en partant de *Quebec* avec eux, ayant été de me rendre en toute diligence à *Naranzouac*, ils ne vouloient point abuser de ma complaisance, en m'amusant plus long-tems dans ce lieu où je ne faisois point mes affaires. Quant aux Castors que nous abandonnions, ils me dirent; qu'ils les retrouveroient toujours bien à leur retour.

Il m'ajouta de plus: que ces Animaux étoient des Esprits industrieux, qui,

qui, pour les tromper dans leur attente, s'occupoient exprès à travailler dans l'eau, parce que *Nicolas* & lui, ayant tiré leurs fusils chargés de gros plomb à Canard, vers un endroit où ces Animaux étoient comme par pelottons, ils en avoient peut-être blessé plusieurs : Que ces Blessés s'étoient plaints sans doute à leurs Confrères, qui remplis de bon sens & de raison avoient resolu, après en avoir conféré entre eux, de ne point montrer leur nez sur l'eau pendant plusieurs jours. C'est pourquoi que je ne devois aucunement être surpris, si durant près de deux fois vingt quatre heures ces Animaux ne s'étoient point fait voir à nous.

Le ton serieux dont il me prononça ces dernières paroles, furent cause que je ne pus m'empêcher de rire & de lui dire, que j'étois bien moins surpris de ce que les Castors n'étoient point sortis de l'eau, que de ce qu'un homme bien sensé, tel qu'il m'avoit toujours paru être, raisonnoit de la sorte. Ce-ci me procura une conférence avec lui, assez singulière pour mériter d'être raportée ici.

„ Comment, lui dis-je, veux-tu
„ que les Bêtes dont tu parles ayent
„ de la Raiſon ? Ne ſais-tu pas que
„ l'Homme ſeul l'a euë de Dieu en
„ partage & que tous les autres Ani-
„ maux qui vivent, tant ſur la Terre,
„ que dans la Mer ou dans les Airs,
„ n'en ayant point, non plus que
„ d'Ame à ſauver, ils doivent lui être
„ ſoumis: En un mot, ne ſais-tu pas
„ que le Suprème Etre les a tous créés
„ pour l'uſage de l'Homme, qui ſeul eſt
„ un Animal raiſonnable? *Bon!* repliqua-
„ t-il, en regardant ſon Neveu, *il faut*
„ *avoüer que ces* François *ſont quelquefois*
„ *des Gens bien plaiſans.* „ Puis, m'adreſſant la parole. *Qui t'a dit*, pourſuivit-il, *Que les Animaux doivent nous obéir; qu'ils n'ont point d'Ame à ſauver & que l'Homme ſeul eſt un Animal raiſonnable? Sont-ce tes Parens, qui t'ont enſeigné de pareils riens.*

„ Laiſſe un peu là mes Parens, lui
„ repondis-je, ce ſont des Perſonnes
„ ſur la probité & la parole de qui on
„ doit trop compter. „ Enſuite j'ajoutai qu'il leur faiſoit injure, s'il les croyoit capables de m'avoir dit des riens, que

je

je pouvois lui donner des preuves très convaincantes du contraire.

„ Regarde, lui disois-je; actuellement que je converse avec toi, j'aurois tout lieu de me tâter & retâter, „ pour voir si ce n'est pas un autre „ moi-même qui te parle, & croirois „ presque que c'est un rêve, si je n'avois toujours devant les yeux la sage, prudente, belle & honorable „ manière dont ils se sont avisés de me „ faire conduire chez toi, pour effectuer par ce moyen les magnifiques „ paroles qu'ils m'avoient donné de „ m'envoyer un jour si loin, que je „ n'en reviendrois jamais. Quand je „ refléchis donc à cette terrible prédiction & à tout ce qui m'est arrivé „ depuis que je suis ici avec toi dans „ ces vastes Forêts, j'ai tout lieu de „ croire que ce sont des Diseurs de „ quelque chose de réel, puisque c'est „ bien moi-même qui te parle, & qui, „ sans le secours d'une main de Sauvage „ telle que la tienne, aurois vu indubitablement le fatal accomplissement „ de leur sinistre Prophetie. Mais, „ *Nul n'est Prophete dans son Pays*, dit

„ le Proverbe ; c'eſt pourquoi j'eſpère
„ moyennant la grace de Dieu & tes
„ bontés, que je pourrai me vanter un
„ jour d'être revenu de loin. Oui, j'eſ-
„ père aſſûrer ces mêmes Parens qu'ils
„ ſont bien des Prophétes manqués, mais
„ non pas des Diſeurs de riens, ainſi que
„ tu les traites ; car s'ils ſe ſont trompés
„ dans leurs Prédictions, ce n'eſt pas leur
„ faute, ayant ignoré que je trouverois
„ en toi un Barbare, * qui agiroit en-
„ vers moi d'une façon toute contraire
„ à la leur & qui . . . . „ *Halte là*, me dit *Antoine* en m'interrompant, *Quel galimathias ! Crois-moi, garde pour tes Parens ce beau diſcours, que je n'entends point & raconte moi ſeulement qui t'a dit que les Hommes ſont ſeuls des Animaux raiſonnables : Sont-ce les Bœufs, les Chevaux, les Chiens, les Chats, les Cochons, les Anes, ou de ſemblables Bêtes que vous autres* François *nourriſſez dans vos Cabanes : en ce cas, je ne ſerai pas fort*

* Les Sauvages n'entendent point la force de ce mot, non plus que de celui de *Sauvage*, qu'ils ſe donnent volontairement eux-mêmes, croyant que ce dernier ſurtout, ne ſignifie autre choſe qu'un homme qui veut vivre en liberté.

fort ſurpris, d'autant que ces ſortes d'Animaux, malgré la raiſon que la Nature leur a donné, me paroiſſent ſi ſtupides, qu'ils vous ſont ſoumis & vous ſervent à tout ce que vous voulez. Si tu me dis que ce ſont ceux que vous appellez comme nous; Animaux Sauvages, *parce qu'ils ſe ſauvent dans les Forêts, pour ne point vous obéir, alors je te dirai que-tu mens: Car, moi-même, tout* Sauvage *que tu me vois, je ſuis un Homme comme toi & qui aimerois mieux courir toute ma vie comme ces Bêtes dans les Bois, que d'habiter parmi vous, ſi je croyois en devoir être mangé: Ce que je ne pourrois faire ſans raiſon. Pour* croire *donc il faut* penſer *& pour* penſer *il faut* avoir un ame *& de* la raiſon*: Or pour quoi ne veux-tu pas que ces Animaux ſauvages en ayent, puiſqu'ils ne* penſent *qu'à éviter notre préſence, quand ils nous aperçoivent, ce qu'ils ne feroient certainement pas s'ils nous regardoient comme des Animaux raiſonnables, ou ſi leur raiſon ne leur dictoit pas! qu'il vaut beaucoup mieux pour eux ſe conſerver la vie en liberté & en ſûreté dans les Bois, que de la riſquer chez des Animaux*

d'une differente espèce à la leur, qui ne les nourriroient sans doute, que pour qu'ils leur servissent ensuite eux-mêmes de nourriture.

„ Tu te trompes lourdement, mon „ cher *Antoine* lui repartis-je, si tu „ penses que les Bêtes brutes sont „ aussi raisonnables que tu dis; car ou- „ tre que la raison humaine, qui m'é- „ claire, me donne à connoître l'ab- „ surdité de ton sentiment, l'Ecriture „ sainte d'ailleurs m'enseigne que DIEU „ ou le GRAND ESPRIT ne les a „ créées que pour l'utilité & le seul „ plaisir de l'Homme, les ayant pour „ cet effet privées de raison pour les „ soumettre à notre domination. Bien „ plus, nous avons des Philosophes „ chez nous, que nous regardons com- „ me Gens savans, qui assurent que „ tous les Animaux ne sont que des „ *Automates*, c'est à dire, de pures „ Machines, qui ne meuvent & agis- „ sent que par ressorts, à peu près „ comme nos Horloges qui marquent „ les heures de la Nuit & du Jour sans „ que personne y touche. Il n'est pas, „ que tu n'en ayes vu à *Quebec*: mais

„ pour

„ pour moi, je ne ſuis du parti de „ ces Docteurs qu'autant que le corps „ de l'Homme eſt lui-même une vraïe „ Machine, non pas à la verité telle „ qu'ils la définiſſent. C'eſt pourquoi „ afin d'être un peu de leur ſentiment „ & du tien, ſupoſons que le Corps „ de l'Homme ſoit une vraie Machine, „ il a cela de commun avec les Animaux „ que ſon Corps, ſemblable au „ leur, eſt un inſtrument compoſé de „ quantité de côtes, de boyaux, de „ petits fibres, & de muſcles qui en „ ſont les reſſorts, ne ſubſiſtant que par „ des organes, dont les uns ſont diſpoſés „ à recevoir la reſpiration de l'air; „ d'autres à retenir les alimens neceſſaires „ & les digerer: d'autres ſervent „ pour l'ouië, l'odorat, la vuë; „ d'autres enfin pour le goût, la voix „ les ſenſations: avec cette difference „ néanmoins que les Bêtes n'ont que „ quelques ſenſations des choſes matérielles „ & non pas des celeſtes ni des „ ſpirituelles, qui ne regardent que „ la Machine de l'Homme, ſeule „ animée d'une Ame émanée du ſouffle „ du GRAND ESPRIT, au lieu

„ que

„ que les Animaux n'ayant point cet-
„ te avantage, c'eſt de là que je com-
„ prends facilement, qu'ils n'ont point
„ *d'Ame* ni de *Raiſon* & que par con-
„ ſequent l'Homme ſeul eſt un Ani-
„ mal raiſonnable.

Je crois, me repliqua-t-il, *que ta* Raiſon *te fait perdre l'eſprit & que les Docteurs de ton Pays ſont les plus grands fous du Monde. Dis-moi*, ajouta-t-il, *pourquoi ces Savans qui peuvent faire des Horloges ne vous font-ils pas des Caſtors, puisque ces Animaux ne ſont que des Machines. Elles ſont belles ces Machines! parce qu'elles remuënt toutes ſeules comme vos Horloges & ſont d'autant plus curieuſes, qu'elles les ſurpaſſent un peu, ſelon moi, en ce qu'elles engendrent d'elles-mêmes d'autres Machines comme elles, qui travaillent, boivent, mangent & dorment comme nous; bâtiſſent, penſent & raiſonnent ſouvent mieux que toi. De quelle utilité ne vous ſeroient-elles pas ces Machines! puisqu'elles produiroient à votre bon plaiſir, quantité de peaux & vous épargneroient la peine de venir chez nous pour en chercher. Mais en attendant que ces Philoſophes viennent à bout d'en faire*

de

de pareilles, explique moi un peu ce que tu entends par la Raiſon.

„ *La Raiſon* ! lui repartis-je, c'eſt
„ l'entendement, la faculté & le pou-
„ voir que l'Ame donne à l'Homme
„ pour lui faire concevoir, refléchir,
„ comprendre & penétrer toutes les
„ choſes qui le regardent, en lui fai-
„ ſant diſcerner le vrai du faux & le
„ bien d'avec le mal.

Ha ! Mon pauvre Claude, s'écria-t-il, *à ces dernières paroles ; arrête un peu, car c'eſt là où je t'attends, pour te prouver que les Bêtes ſont des Animaux plus raiſonnables que nous ; puisqu'en comparaiſon d'elles nous ne ſommes, ſuivant ce que tu viens de dire, que de ſottes Bêtes ſans raiſon ou des Machines, comme tu voudras.* La Raiſon, *dis-tu*, eſt un Entendement de l'Ame qui nous fait diſtinguer le vrai du faux : *fort bien ; en ce-ci je comprends que tu n'en as point toi-même, parceque tu penſes faux, en prétendant que les Animaux n'ont point d'Ame. Quant à ce que tu m'avances, que* la Raiſon nous donne à connoître le bien d'avec le mal, *tu veux dire ſans doute, qu'elle nous éclaire pour nous faire ſuivre*

ſuivre le premier & éviter l'autre: en cela je te prouverai aiſément que les Bêtes ont plus de Raiſon que nous. Premiérement une Eſpèce aime ſon Eſpèce & ne la detruit point. Les Ours, par exemple, ne font point la Guerre aux Ours, les Loups aux Loups, les Renards aux Renards, les Carcajoux aux Carcajoux, les Caſtors aux Caſtors & ainſi des autres. Nous ne les avons jamais vu s'aſſembler par Troupeaux pour hûrler enſemble & ſe battre d'un propos deliberé jusqu'à la mort, les uns contre les autres, & cela ſeulement pour éprouver leurs forces, ou avoir le plaiſir de joüer de la griffe & de la dent. Secondement, leur Raiſon ne leur a jamais enſeigné de ſe faire des fléches ni des armes à feu pour s'entretuer plus vîte, s'étant toujours contenté de celles que le GRAND ESPRIT *leur a données, pour ſe défendre & quelquefois même attaquer leur Ennemis ou s'en ſauver, par ce que la Raiſon du bon ſens veut qu'ils ſe conſervent la vie. Sans cette même Raiſon, les Caſtors ſe cacheroient-ils préſentement de nous? Troiſiémement, leur Raiſon eſt ſi bonne, qu'ils ne cherchent point, comme vous autres* François *à boire du*

vin,

vin, de l'eau-de-vie ou d'autres boiſſons fortes pour ſe la faire perdre. Quatriémement enfin, ils ne font point quantité d'autres folies que je ne puis t'expliquer, mais que j'ai vu faire à tes Frères à Quebec. *Le Mâle ne bat point ſa Femelle; ils élévent enſemble leur Petits, qui deviennent naturellement auſſi ſavans & auſſi raiſonnables que leurs Père & Mère, quand ils ſont grands. Tu ne verras pas chez eux* le Père fâché de ce que ſon Petit a quelquefois plus de *Raiſon* que lui; ni le battre ou vouloir le tuer pour cela, ſans vouloir entendre d'autre *Raiſon*, ſi non que ſon Petit ne doit point avoir de *Raiſon* contre lui: *car tu dirois qu'ils n'ont Raiſon ni l'un ni l'autre & tu ne te tromperois point. Mais cela n'arrivant pas, il faut que tu conviennes avec moi, que non ſeulement les Bêtes ont de* la Raiſon, *mais qu'ils en ont ſouvent-même une meilleure & une plus ſaine que toi* & que tous tes François *qui s'en ſont accroire ſur cet Article.*

Ce ſeroit trop interrompre le cours de mon voyage, que de décrire ici toutes les repliques que je lui fis à ce ſujet.

jet. Je n'aurois jnmais fini si je voulois m'étendre sur toutes les differentes objections Philosophiques & Morales, que nous agitions tous les jours ensemble. Mon dessein néanmoins étant de donner à connoître au Lecteur combien ces Peuples, que nous nommons *Barbares* ou *Sauvages* sont remplis de bon sens, je raporterai encore son sentiment sur l'immortalité de notre Ame & de celle des Animaux. Voici à peu près comme il m'en parla.

Ce que je te viens de dire touchant la Raison des Animaux, poursuivit ce Sauvage, *ne doit point détruire ce que tu penses de la perfection de l'Ame & de la Raison Humaine, parceque je consens avec toi que c'est notre faute si les Bêtes ont quelquefois plus de raison que nous. Ce que je t'en ai dit, n'a donc été que pour te prouver seulement, que les Animaux ne pourroient pas faire tout ce qu'ils font s'ils n'avoient de la raison & par consequent une Ame. Qu'est-ce que l'Ame*, ajoutoit-il, *si ce n'est une substance spirituelle qui fait qu'ils meuvent, agissent, pensent & raisonnent comme nous! Sont ils jeunes! ils badinent jouënt*

com-

comme nos Enfans : Sont-ils en âge de maturité ! Leur Raiſon les rend tranquilles & rêveurs comme toi. C'eſt pour lors, que je juge qu'ils ont une Ame qui doit être immortelle. Car, vois-tu ; moi qui te parle, je ne penſe jamais mieux que j'ai une Ame & à ſon immortalité, que quand je rêve. C'eſt dans ce tems, que cette Subſtance ſpirituelle ſe develope à moi-même, d'autant qu'elle agit ſans être bornée par mon Corps qui ſe repoſe ! C'eſt par ce trait auſſi que je remarque ſon excellence, que je prévois ſon immortalité & conçois facilement que l'Eſprit qui m'anime, lorsque je ſuis éveillé, doit avoir exiſté * *de tout tems ! Les Rêves que tu fais toi-même quand tu dors, ne te prouvent-ils pas cette verité, par l'agilité & le pouvoir que ton Ame a en ce moment ? Pour moi je ſai qu'alors la mienne ſe transporte où bon lui ſemble ; les grands voyages ne lui coutent rien : Elle ſe trouve tantot dans des Pays de Délices, remplis d'excellent Gibier, tantôt au milieu des Danſes & d'une Muſique qui la charment ; y jouant ſouvent elle-même de pluſieurs inſtru-*

* Les Sauvages penſent que leur Ame eſt éternelle.

ſtrumens mélodieux ; tantôt elle ſe voit ſur les bords de quelques Rapides ou Précipices affreux d'où elle ne ſe tireroit jamais ſi elle étoit réellement renfermée dans mon Corps, qui lui ſert de Priſon. Qui peut mieux me convaincre qu'elle ne mourra jamais, ſi ce n'eſt cette activité continuelle, independante de mon Corps, qui trop lourd & trop péſant pour tenir long-tems compagnie à vne Aſſociée ſi active, eſt obligé de ſe repoſer après la moindre fatigue? Auſſi n'eſt-il pas étonnant qu'étant d'une Nature differente à celle de mon Ame, il s'uſe en vieilliſſant & pourriſſe un jour à venir.

C'eſt pour le coup, que mon Ame plus vigoureuſe que jamais, étant debarraſſée de cette ſubſtance matérielle & corruptible, s'envolera legérement vers le Grand Eſprit, qui ne l'avoit enfermée dans cette Priſon, qu'afin qu'elle s'y purifiât, perfectionnât & par ce moyen meritât d'habiter dans ſon lieu de Délices, où, ſuivant ton opinion & la mienne, rien ne doit entrer qu'il ne ſoit pur & parfait. Ce n'eſt donc pas ſans cauſe, ſi j'ai quelquefois entendu d'autres Sauvages comme moi, qui attachés au poteau & à demi brûlés parloient

loient & raisonnoient dans les transports de la Mort, d'une manière tout à fait surprenante! Eh pourquoi! si ce n'étoit que leur Ame sur le point d'être détachée des liens de leur Corps agissoit plus selon sa faculté & pensoit alors d'une façon qui est infiniment au dessus de l'humanité. Bien plus; mon Ame prie-t-elle le GRAND ESPRIT *pendant le sommeil de mon Corps, elle s'enflâme avec une force & une vigueur, d'autant plus surprenante pour moi, que je ne puis le prier de même, quand je suis éveillé. C'est pourquoi, mon cher* Claude, *sans vouloir penétrer davantage sur les differentes Propriétés de l'Ame des Animaux, avoüons qu'ils en ont une & remercions le suprême Etre de la Nature, de ce qu'il n'a pas permis que la nôtre allât dans une aussi vilaine Prison qu'est la leur. Car, vois tu! C'est une faveur qu'il nous a fait d'autant plus grande, qu'il ne tenoit qu'à lui de l'envoyer dans un autre Corps, comme, par exemple, dans celui d'un Ours, d'un Porc-épic, d'un Castor, d'un Rat, d'une Couleuvre, d'un Maringouin, d'un Arbre ou même d'une Pierre, puisque toutes ces choses ont des Ames*. C'eut été alors un*

* Les Sauvages admettent des Ames jusques dans les Plantes.

un grand malheur pour nous; car il eſt à croire, que celle de ces Animaux ne pourra aller dans le Pays des Ames, que pour y ſervir ſans ceſſe de nourriture aux nôtres.

Ce Sauvage m'en dit bien davantage à ce ſujet, car il s'étendit tellement ſur cette matière que ce-ci n'eſt qu'un Précis que j'ai fait de tout ſon Diſcours. Sa penſée ſur l'exiſtence de notre Ame, à l'égard de ce qui ſe paſſe en dormant, peut donner une haute idée de ſa perfection & eſt capable de confondre ceux qui croyent qu'après eux tout eſt mort.

Si effectivement cet Etre actif, qui veille toujours, n'étoit ſenſible qu'à ſa propre exiſtence avec le Corps, dans quelle affreuſe Solitude ne ſe trouveroit-il pas aux heures du ſommeil? Si l'Ame ſentoit qu'elle eſt ſeule quand le Corps eſt endormi, de la même maniè-re qu'elle y eſt ſenſible lorſque nous nous ennuyons d'être ſeuls éveillés: Que le tems lui paroîtroit long! Chacun ſait aſſez par expérience les differentes Scènes qu'elle invente en ce cas pour ſe divertir: Ce qui me fait res-

ſou-

ſouvenir d'une refléxion aſſez plaiſante que *Plutarque* attribuë à *Heraclite.* „ „ Que tous les Hommes qui veillent „ ſont dans le même Monde; mais „ que chacun d'eux lorsqu'il eſt endor- „ mi ſe trouve dans un nouveau Mon- „ de de ſa façon. „ Il me ſemble que ce-ci nous inſinuë quelque grandeur de l'Ame qu'il eſt plus aiſé d'admirer que d'expliquer.

Je ne pretends point comme ce Sauvage, que l'Ame ſoit entiérement degagée du Corps, mais je conçois facilement qu'étant ramaſſée en elle-même lorſqu'il repoſe, elle recouvre alors les reſſorts rompus ou plûtôt affoiblis de la Machine du Corps, afin d'être toujours active.

Mettant à part le ſentiment de ce *Huron* ſur l'éternité de notre Ame & l'exiſtence de celle des Animaux, des vegetaux, &c. il eſt certain que le reſte de ſa penſée eſt tout à fait digne d'admiration. En effet ſi on la refute comme une foible Preuve de l'immortalité de notre Eſprit, on ſera obligé d'avoüer du moins qu'elle fournit de fortes probabilités, non ſeulement

de l'excellence de notre Ame, mais aussi de son indépendance à l'égard du Corps; raisons, je crois, qui ne souffrent point de replique.

Les Sauvages prétendent donc que leur Ame a existé de tout tems & qu'elle a entré dans leur Corps, comme dans une Prison pour se perfectionner, en s'y purifiant par les maux qu'elle y endure & pour mériter par ce moyen de parvenir dans un lieu de Délices; car autrement elle auroit toujours demeuré dans des Espaces imaginaires, où elle se promene de tems en tems pendant leur sommeil. C'est encore cette opinion qui les rend aujourd'hui si scrupuleux à bien observer leurs rêves.

Ces *Ameriquains* ont été fort étonnés dans les commencemens, lorsqu'ils nous ont vu arriver avec nos Navires; mais cet etonnement n'étoit rien en comparaison de celui qu'ils témoignoient lorsqu'on a pu leur faire entendre que nous habitions les Terres qui sont au delà du grand Lac. * Ce

Pays

* C'est ainsi qu'ils nomment la Mer.

Pays ſelon leur imagination devoit être celui de leurs Ancêtres, que les *Iroquois* & les *Hurons* nomment en leur langue. *Eskennane*, qui ſignifie à peu près la même choſe que les Champs Eliſés des *Ames* dont parle *Homère* & *Virgille*. Car ces Barbares ont toujours été très perſuadés, ainſi que je viens de le faire voir, que l'Ame eſt non ſeulement immortelle, mais même comme éternelle; c'eſt à dire, que malgré leurs Fables confuſes, il croyent qu'elle a toujours exiſté & ne mourra jamais.

Selon les *Iroquois*, les *Hurons* & quelques autres Nations ſauvages, le Pays où doit ſe rendre l'Ame en ſortant du Corps, où elle étoit enfermée, eſt le nôtre qu'ils croyoient très éloigné & dans lequel l'Ame devoit beaucoup ſoufrir à cauſe du grand Lac où elle étoit en danger de ſe noyer, ou de s'égarer pendant de longues années, faute de trouver des Rochers ſur leſquels elle pût ſe repoſer. Ce n'eſt pas le tout. Après ce pénible Paſſage elle devoit rencontrer des Rivières, qu'il lui falloit traverſer ſur des Ponts tremblans

& si étroits, que sans être une Ame, il étoit impossible de s'y soutenir: encore trouvoit-elle au bout du Pont, un Chien, qui comme un autre *Cerbère* lui disputoit le Passage & la faisoit tomber quelquefois dans les Eaux, dont la rapidité la rouloit de Précipice en Précipice. Les Ames qui étoient assez heureuses pour franchir le pas, trouvoient en arrivant un grand & beau Pays, rempli de Chasses, d'excellent Gibier & où devoient se trouver toutes les Ames des Animaux qu'ils avoient tués.

Comme ils croyent que l'Ame doit passer par plusieurs épreuves avant que d'arriver à une Felicité parfaite, c'est encore un bonheur pour eux, qu'ils n'ayent pas donné dans la Metempsicose; car étant obligés de vivre de Chasses & de Pêches, une opinion de cette nature eût été capable de les faire mourir de faim.

Au milieu de ce Pays de Délices imaginaires, doit être un grande Cabane dont *Tharonhiaouagon*, leur Dieu, occupe une Partie & *Ataentsic*, son Ayeule, occupe l'autre. L'Apartement de

de *Tharonhiaouagon*, eſt tapiſſé de très belles peaux de Martres, de Carcajoux, de Caſtors, &c. plafonné de plumes de tous les Oyſeaux les plus rares & parqueté de celles de Porc-épics de différentes couleurs, artiſtement travaillées ſur des peaux d'Ours par le ſoin d'*Ataentſic*. Cette Vieille occupe le ſien qui eſt orné d'une quantité infinie de Colliers de porcelaine, de Bracelèts & d'autres Meubles, dont les Morts qui ſont ſous ſa dépendance lui ont fait préſent à leur arrivée. Elle eſt la Maîtreſſe de la Cabane, ſelon le ſtile des Sauvages, & domine avec ſon Petit-Fils ſur les Mânes, qu'ils prennent plaiſir à faire danſer devant eux.

Ainſi la Danſe fait le principal objet de la Felicité des Sauvages après leur mort. C'eſt pourquoi le Chant & la Danſe entrent dans toutes leurs Rejouiſſances, dans toutes leurs Fêtes de Religion & dans tous les grands Feſtins qu'ils font.

Avant que d'arriver à cette belle Cabane, diſent les Sauvages, les Ames demeurent quelque tems dans les Champs Eliſées, dont j'ai parlé, & où

elles ſe delaſſent du pénible travail qu'elles ont eu pour y parvenir, & là il ne leur reſte plus qu'un peu de chemin à faire pour arriver au lieu où le tambour & le ſon de la Tortuë marquent la cadence des Morts, avec un charme propre à enlever les cœurs. Elles n'ont pas plûtôt entendu les ſons de cette Muſique raviſſante, qu'elles ſe ſentent transportées d'un plaiſir extrémement vif, qui les entraîne & les fait courir avec ardeur vers cette douce mélodie, laquelle devenant plus ſenſible, à meſure qu'elles approchent du terme & animée de la joye que les Ames qui danſent expriment par des acclamations continuelles, augmente encore en elles un nouveau ſentiment de plaiſir beaucoup plus flatteur.

Lorsqu'elles ſont bien près de cet heureux Séjour, pluſieurs Ames ſe détachent pour venir à leur rencontre & leur témoigner la joïe qu'elles ont de leur arrivée. Ces Ames les conduiſent enſuite à la cabane *d'Ataentſic* & au milieu de l'Aſſemblée où ſe tient la danſe. C'eſt là, qu'après tous les complimens faits de part & d'autre & après s'être

s'être rassasiées de tous les mèts les plus délicieux, elles se mêlent parmi les autres pour danser & jouïssent ainsi alternativement de tous les plaisirs dont la danse est toujours le principal, sans devenir jamais davantage sujétes au chagrin, à l'inquietude, aux infirmités, ni à aucune des vicissitudes de la vie mortelle. Tel est donc le sort des Ames de ceux qui ont vécu dans ce monde sans faire de mal; car pour celle des Mechans, il ne seroit pas juste qu'elles allassent dans ces lieux de Délices où elles jouïroient d'une Felicité parfaite qu'elles n'auroient pas merité. C'est pourquoi elles vont dans des lieux déserts, remplis de cailloux pointus, d'arbres sans feuilles, de ronces, d'épines où ils n'entendent aucune Musique. C'est là aussi où regne un Hiver perpétuel & où ils ne trouvent ni gibier, ni poisson, desorte qu'après être morts ils sont encore obligés de mourir de faim continuellement.

Toutes ces idées fabuleuses leur viennent par tradition de leurs Ancêtres. Sans doute, que quelque fameux Rêveur leur en aura fait accroi-

re C'eſt ce qu'on peut voir par la Fable ſuivante qu'ils racontent comme certaine, & qui confirme toutes les verités que je viens d'avancer.

Ils diſent, qu'un jeune homme au deſespoir de la mort de ſa Sœur, qu'il aimoit éperduëment, reſolut d'aller la chercher au Pays des Ames. L'idée de cette Défunte lui revenant ſans ceſſe dans l'eſprit, il ſe flatta de pouvoir la ramener. Son voyage fut long & très laborieux; mais il en ſurmonta tous les obſtacles & toutes les difficultés.

Enfin il trouva un Vieillard ſolitaire, ou bien un Genie, qui l'ayant queſtionné ſur ſon entrepriſe, l'enconragea à la pourſuivre & lui enſeigna les moyens d'y réuſſir. Il lui donna enſuite une petite calebaſſe vuide, pour y renfermer l'Ame de ſa ſœur, & il l'aſſûra qu'à ſon retour il lui donneroit ſon Cerveau parce qu'il l'avoit en ſa diſpoſition, étant placé là en titre d'office pour garder le cerveau des Morts. Le jeune homme profita de ſes lumières; il acheva heureuſement ſa courſe & arriva au Pays des Ames, qui étoient fort

fort étonnées de le voir & fuyoient en ſa préſence.

Tharonhiaouagon le reçut fort bien & le defendit, par les conſeils qu'il lui donna, des embuches de la Vieille ſon Ayeule, laquelle ſous les apparences d'une amitié feinte, vouloit le perdre en lui faiſant manger de la chair des Serpens & des Vipéres, dont elle fait elle-même ſes Délices. Les Ames étant enſuite venues pour danſer à leur ordinaire, il y reconnut celle de ſa Sœur. *Tharonhiaouagon* lui aida à la prendre par ſurpriſe. Il n'en ſeroit jamais venu à bout ſans ſon ſecours; car lors qu'il s'avançoit pour la ſaiſir, elle évanouiſſoit comme un ſonge de la nuit & le laiſſoit auſſi embaraſſé que l'étoit *Eneé* lorsqu'il s'éfforçoit d'embraſſer l'ombre de ſon Père *Anchiſe*. Cependant il la prit, il l'enferma; & malgré les inſtances & les ruſes de cette Ame captive, qui ne ſongeoit qu'à ſe délivrer de ſa priſon, il la raporta par le même chemin par où il étoit allé, jusqu'à ſon Village Je ne ſai s'il ſe ſouvint de prendre la cervelle de ſa Sœur, où s'il la jugea peu néceſſaire: mais dès qu'il

y fut arrivé, il fit déterrer le Corps & le fit préparer ſelon les inſtructions qu'il avoit recuës pour le rendre propre à recevoir l'Ame qui devoit le ranimer. Tout étoit prêt pour la réuſſite de cette reſurrection, lorsque ceux qui étoient préſens, curieux & impatiens de voir cette Ame en empêcherent le ſuccès. Cette Ame captive, ſe ſentant libre, s'envola & le voyage devint entiérement inutile. Le jeune homme n'en raporta point d'autre avantage que celui d'avoir été au Pays des Ames & d'en pouvoir dire des nouvelles ſûres, qu'on a eu ſoin de transmettre à la Poſterité.

Toute diſcuſſion étant finie entre mes Sauvages & moi, nous retournâmes à notre Poſte, pour y faire un Repas à tout manger, c'eſt à dire, que mes *Hurons*, à l'ordinaire, aimèrent mieux ſe bourrer le ventre de nourriture que d'en laiſſer de reſte. J'avois beau leur remontrer qu'ils n'agiſſoient pas prudemment en cette occaſion, ils ne faiſoient que rire de mes Remontrances, ne laiſſant pas néanmoins de trouver ſouvent bon quelques petits morceaux de

de reſerve que j'emportois dans mes poches, pour prévenir la faim. Je dis bien dans mes poches ; car dans les commencemens que je n'avois pas cette précaution, ils jettoient dans l'eau, (cependant plus pour rire que par malice) ces morceaux de viande, pendant que nous allions en Canot & que j'avois le dos tourné.

Ce même jour 22. *Avril*, vers les quatre heures après midi, nous nous remîmes à canoter ſur cette petite Rivière, un peu au deſſous de l'endroit où les Caſtors nous avoient arrêtés par leurs ouvrages. Si nous laiſſâmes par notre depart ces pauvres Animaux dans la liberté de travailler, ce ne fut pas ſans que mes Sauvages m'en témoignaſſent leurs regrèts. Nous fimes durant le reſte de cette journée, jusqu'à dix heures du ſoir, plus de douze lieuës, tant nous nagions vigoureuſement. La Lune-même qui nous éclairoit alors, nous eut permis d'en faire bien davantage, ſi nous ne nous en fuſſions trouvés empêchés par une petite pluye qui commençoit à nous donner un peu trop d'eau dans notre Canot.

Le

Le lendemain dès les ſix heures du matin, nous continuâmes à canoter & nous avions fait environ 25. lieuës quand nous eûmes le bonheur de rencontrer un vieux Sauvage avec ſon Fils qui nous remit dans notre chemin ; car ſans lui nous allions nous écarter. Nous avions déja commencé à prendre une autre Rivière.

Ce Sauvage avec qui nous nous arrêtames un peu nous régala de ſon Gibier & nous fit un Plan de notre Chemin; ou pour mieux dire, il nous desſina premièrement avec du charbon ſur des écorces d'Arbres, toutes les Rivières, Montagnes, Bois, & Marais par où nous devions paſſer avant que d'arriver à *Naranzouac :* Enſuite il imprima la pointe de ſon couteau ſur toutes les traces du charbon qu'il avoit faites, afin que, quoiqu'elles vinſſent à s'effacer, nous puſſions toujours nous en ſervir & y reconnoître les routes que nous devions prendre. Cette manière des Sauvages pour s'enſeigner leurs chemins eſt fort utile & d'autant plus commode, que ces ſortes de Plans ſont toujours ſi exacts, que les

Voya-

Voyageurs ne peuvent point s'égarer. Ils se font ordinairement sur de l'écorce de bouleau, qui se plie ou se roule comme du papier. Toutes les fois que les Anciens tiennent des Conseils de Guerre & de Chasse, ils ne manquent point de consulter de pareilles Cartes.

Nous eûmes un Portage à faire de trois lieuës ce jour là, pour gagner la Rivière qu'il nous avoit enseigné. Le lendemain nous en fimes encore un autre d'environ deux lieuës sur une haute Montagne, qu'il nous fallut monter & descendre & dont je fus fort fatigué. Enfin le 25. *Avril*, nous nous trouvâmes arrêtés sur une petite Eminence, d'où la Rivière sur laquelle nous étions descendoit toujours en se precipitant. Cette chute d'eau n'est pas loin de *Naranzouac*. Les Sauvages de ce Village viennent ordinairement y pêcher du Saumon & d'autres gros Poissons, qu'ils y tuënt à coups de harpons, ou plûtôt à coups de longues perches pointuës. J'ai eu le plaisir d'être moi-même present à cette Pêche.

Mes *Hurons* y tuèrent deux Saumons d'une longueur & d'une grosseur

digieuse; mais ce n'étoit rien en comparaison de celle d'un autre Poisson d'une même nature, dont j'ai mangé ma part, quelques jours après au Village que je viens de nommer.

Cette Rivière qui n'est pas large en cet endroit se décharge dans un autre lit qu'elle se forme, après avoir descendu par Cascades pendant l'espace d'environ cent cinquante toises de long; desorte que l'eau ne pouvant être profonde dans ces Courans, & le Poisson qui se laisse entraîner à sa rapidité ne pouvant remonter, il s'y trouve surpris par les Pêcheurs, qui ont le tems de le harponner dans ce mauvais passage. Depuis ce lieu jusqu'à Naranzouac, il ne m'arriva rien qui soit digne d'attention.

FIN de la première Partie.

TABLE
DES
CHAPITRES
DE LA
PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHA-

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

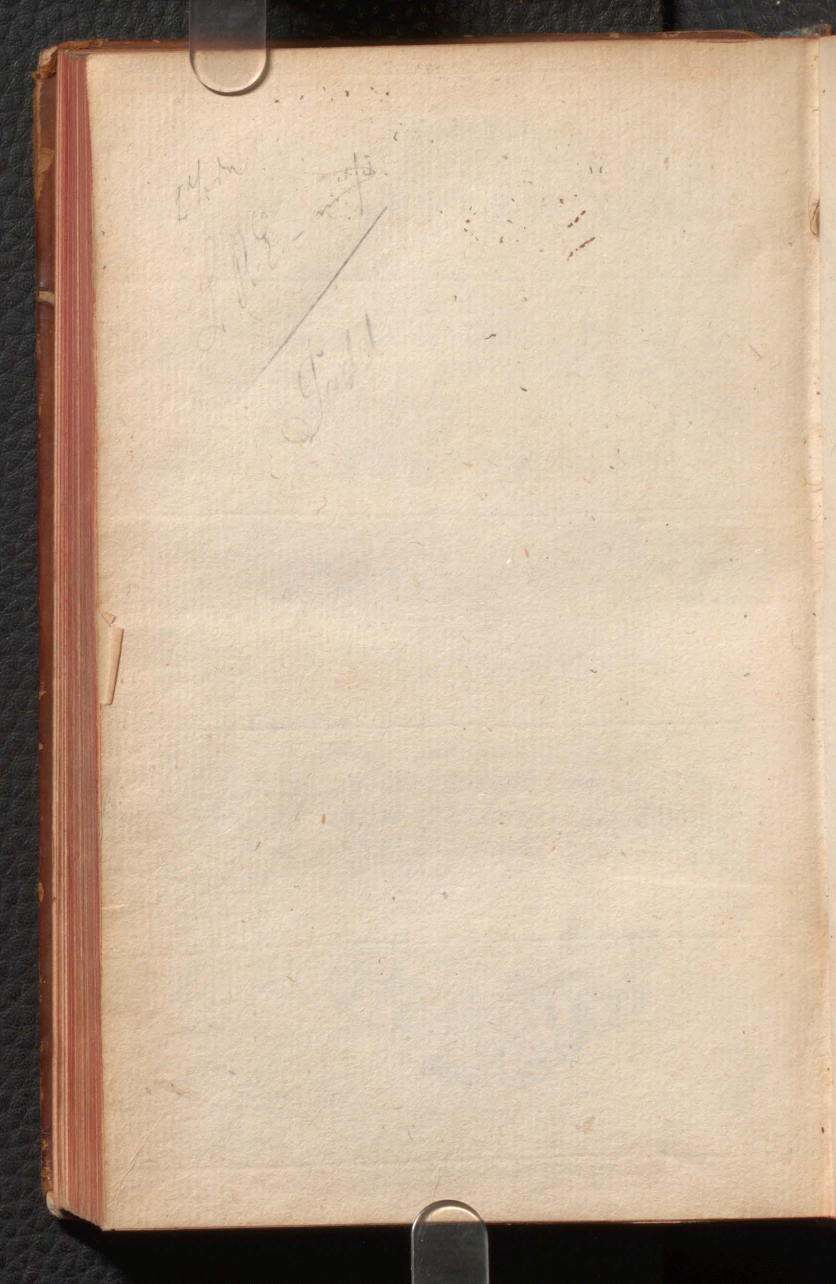
CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.





10·10·1811

